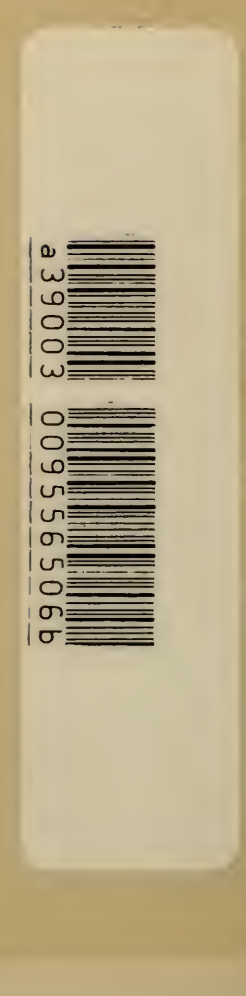

a39003 009556506b

SENLIS,

IMPRIMERIE STERÈOTYPE DE TREMBLAY.



*Ils lui tendent les bras et les voilà tranquilles.*

# ÉLISABETH

OU

# LES EXILÉS DE SIBÉRIE,

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR L'AUTEUR ET
SUIVIE DU POËME DE LA PRISE DE JÉRICHO.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.




PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
quai des Augustins, n°. 49.

1823.

# NOTICE HISTORIQUE

## SUR L'AUTEUR (1).

MADAME Sophie RISTAUD-COTTIN, née à Tonneins, en 1773, dans la religion réformée, passa son enfance à Bordeaux, où elle fut élevée avec beaucoup de soin par une mère qui aimait les arts et les lettres. D'un caractère tendre et mélancolique, elle préféra de bonne heure les jouissances du cœur à celles de l'esprit. Comme elle ne cherchait point les suffrages du monde, et qu'elle avait plus de solidité que d'éclat dans sa conversation, ceux qui l'entouraient n'avaient point deviné ses dispositions brillantes, et son talent fut long-temps un secret pour sa propre famille. A l'âge de dix-sept ans, elle épousa un riche banquier, et vint habiter la capitale. Après trois ans de mariage, elle eut à pleurer un époux qu'elle aimait tendrement. Cette perte, qu'elle éprouva au milieu des

(1) Cette Notice, extraite de la *Biographie universelle*, est de M. Michaud, de l'Académie française.

orages de la révolution, ne fit qu'augmenter son goût pour la retraite : l'amitié et l'étude pouvaient seules la distraire de ses chagrins.

Douée d'une imagination vive et d'une grande facilité pour rendre ses idées, elle se plaisait, dans sa solitude, à écrire les pensées qui avaient frappé son esprit. Elle était alors loin de songer qu'elle occuperait un jour le public, et ne pensait qu'à plaire à ses amis, sans avoir la moindre idée de son talent. Elle s'était d'ailleurs, jusque-là, bornée à quelques pièces de vers pleines de naturel, ou à quelques morceaux de prose dont elle seule ignorait le charme et la grâce; enfin, entraînée par sa facilité, après avoir conçu un plan, elle écrivit de suite deux cents pages, et ces deux cents pages furent un roman plein de sensibilité et d'éloquence. Ce fut ainsi qu'elle fit *Claire d'Albe*. Un de ses amis, qui venait d'être proscrit, avait besoin de cinquante louis pour pouvoir sortir de France, et dérober sa tête aux bourreaux; madame Cottin rassembla les feuilles éparses qu'elle venait d'écrire, et les vendit à un libraire, pour en remettre le prix à une victime de la révolution. Ainsi le premier pas que fit madame Cottin dans la carrière des lettres

fut marqué par une bonne action et par un bon ouvrage; elle garda le plus profond secret et sur l'une et sur l'autre.

Le roman de *Claire d'Albe*, lorsqu'il parut, trouva dans le monde un grand nombre de partisans; mais il trouva aussi quelques censeurs : madame Cottin écoutait les critiques et les éloges avec la même indifférence. Lorsque par la suite elle fut connue du public, elle regrettait sincèrement le temps où tous les jours elle s'entendait louer, critiquer, juger avec franchise et sans aucun ménagement. Ce fut moins le succès de *Claire d'Albe* que le besoin d'écrire et d'épancher son cœur qui lui fit reprendre la plume. Bientôt elle publia *Malvina*, qui n'eut pas moins de succès que son premier ouvrage; *Amélie de Mansfield*, remarquable par le plan et la composition; *Mathilde*, où l'on admire trois caractères tracés avec une grande supériorité; enfin, *Elisabeth*, ou les *Exilés de Sibérie*, où l'on retrouve partout la vive peinture des plus tendres et des plus vertueuses affections de l'homme. Ce dernier ouvrage de madame Cottin est peut-être le plus digne d'admiration. Par une bizarrerie assez extraordinaire, il a obtenu plus de succès dans

les pays étrangers, et surtout en Angleterre, que dans la patrie de l'auteur. Il en a paru à Londres plusieurs traductions et plusieurs éditions : tous les journaux anglais en ont fait le plus pompeux éloge, et il est devenu classique dans un pays qui a produit, dans ces derniers temps, un si grand nombre d'ouvrages du même genre.

D'autres écrivains ont mieux connu que madame Cottin le monde et ses ridicules; mais personne n'est allé plus avant dans les secrets du cœur, et n'a rendu les sentiments et les passions avec plus d'éloquence et de vérité. Elle avait une si grande facilité, que ses ouvrages ne lui coûtaient presque point de travail. Elle ne déroba jamais un instant ni à ses devoirs, ni à la société de ses amis. Quoiqu'elle ait beaucoup écrit, elle avait pour maxime qu'une femme ne doit point écrire. Dans la première édition d'*Amélie de Mansfield*, elle faisait une censure très amère des femmes auteurs, et ne songeait point à faire une exception pour elle. C'est avec beaucoup de peine qu'elle consentit dans la suite à supprimer ce passage qu'on lui reprochait comme une inconséquence. Elle était de si bonne foi dans cette opinion,

qu'elle ne pouvait se consoler d'avoir publié des ouvrages, surtout des romans, et de s'être livrée aux jugements des lecteurs. La raison qu'elle en donnait fait bien connaître son caractère : « Lorsqu'on écrit des romans, « disait-elle, on y met toujours quelque chose « de son propre cœur : il faut garder cela « pour ses amis. » Son plaisir était de composer un roman : lorsque l'ouvrage était publié, sa crainte et son ennui étaient d'en entendre parler. Lorsque ses amis louaient un de ses onvrages, elle n'en était touchée que lorsque, dans leurs éloges, elle voyait une marque de leur amitié. Personne ne redoutait moins qu'elle une critique purement littéraire. Lorsqu'un de ses ouvrages était jugé avec sévérité dans les journaux, elle était toujours de l'avis des critiques, et s'accusait ingénument d'avoir mérité leur censure. Pour se faire pardonner ce qu'elle appelait ses torts, elle avait associé les pauvres au succès de ses ouvrages, et le produit en était toujours employé à des œuvres de bienfaisance. Dans les dernières années de sa vie, elle avait entrepris d'écrire un livre sur la religion chrétienne, prouvée par les sentiments : elle avait commencé aussi un roman

sur l'éducation, dont elle n'avait fait que les deux premiers volumes : une maladie cruelle la surprit au milieu de ce dernier travail, dont elle attendait, disait-elle, la seule gloire qu'une femme pût désirer. Après trois mois de souffrances, qui ne furent adoucies que par les tendres soins de l'amitié et les consolations de la religion, elle mourut le 25 août 1807, à l'âge de trente-quatre ans.

---

# PRÉFACE.

Le trait qui fait le sujet de cette histoire est vrai : l'imagination n'invente point des actions si touchantes, ni des sentiments si généreux; le cœur seul peut les inspirer.

La jeune fille qui a conçu le noble dessein d'arracher son père à l'exil, qui l'a exécuté en dépit de tous les obstacles, a réellement existé; sans doute elle existe encore : si on trouve quelque intérêt dans mon ouvrage, c'est à cette pensée que je le devrai.

J'ai entendu reprocher à quelques écrivains de peindre dans leurs livres une vertu trop parfaite; je ne parle pas de moi, qui suis si loin de posséder le talent nécessaire pour atteindre à ce beau idéal; mais je ne sais quelle plume assez éloquente pourrait ajouter quelques charmes à la beauté de la vertu. La vertu est si supérieure à tout ce qu'on en peut dire, qu'elle paraîtrait peut-être impossible si on la montrait dans toute sa perfection : voilà du moins la difficulté que j'ai éprouvée en écrivant *Élisabeth*.

La véritable héroïne est bien au-dessus de la mienne; elle a souffert bien davantage. En

donnant un appui à Élisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué ses dangers, et par conséquent son mérite : mais si peu de personnes savent ce qu'un enfant pieux, soumis et tendre, est capable de faire pour ses parents, que, si j'avais dit toute la vérité, on m'aurait accusée de manquer de vraisemblance, et le récit des longues fatigues qui n'ont point lassé le courage d'une jeune fille de dix-huit ans, aurait fini par lasser l'attention de mes lecteurs.

S'il m'a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, je ne puis m'empêcher de dire que pour les caractères, les expressions de la piété filiale, et surtout le cœur d'une bonne mère, je n'ai pas été les chercher si loin (1).

---

(1) C'est dans la tendresse de sa mère, et dans la bonté de son propre cœur, que madame Cottin a puisé ces traits sublimes et touchants, qui font de son ouvrage un monument élevé par la piété filiale à l'affection maternelle.

*(Note de l'Éditeur.)*

# ÉLISABETH,

## OU

# LES EXILÉS DE SIBÉRIE.

---

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale (1). Dans cet espace de onze cent verstes (2), on rencontre des monta-

---

(1) La mer Glaciale ou Septentrionale, appelée par les Russes *Ledoviëtoë More*, forme la frontière de tout le nord de la Russie, depuis la Laponie jusqu'au cap Tschukotskoy ou Tschurtschi, à l'extrémité septentrionale et orientale de l'Asie, c'est-à-dire, depuis le 50e. degré jusqu'au 205e. de longitude. Elle baigne les gouvernements d'Archangel, de Tobolsk et d'Irkutsk. Sur son immense côte, il n'y a que trois ports connus, Kola, Archangel et Mesen. Du côté du pôle arctique, Phipps, Cook, et d'autres navigateurs célèbres, ont en vain tenté de passer de la mer Glaciale dans les mers de l'Inde qui séparent l'Asie de l'Amérique; mais Cook a observé, en 1778, que le cap Tschurtski ou Tschukotskoynoss n'est éloigné que de trente-six milles du cap opposé de l'Amérique, auquel il a donné le nom de cap du Prince de Galles.

(2) La verste est une mesure qui sert à marquer les

gnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes, dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie, ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin, des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales(1)

---

distances en Russie comme le mille en Angleterre, ou la lieue en France; elle est de trois mille cinq cents pieds. Une verste et demie vaut à peu près un mille d'Angleterre, la verste étant au mille comme 104 et demi est à 69. Le degré en Russie est de cent quatre verstes et demie.

(1) L'aurore boréale est un phénomène brillant de la nature, qui appartient presque exclusivement aux régions septentrionales du globe terrestre, quoique le pôle du midi, suivant quelques voyageurs, ait aussi des aurores australes. C'est une espèce de nuage circulaire, étendu sur l'horizon, dont il sort des jets, des gerbes,

sont fréquentes et majestueuses, et qu'embrassant l'horizon en forme d'arc très clair d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent, à ces régions hyperborées (1), des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du Midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim (2); des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs

---

des colonnes de feu de diverses couleurs, jaune, rouge, sanglant, rougeâtre, bleu, violet, etc.

La matière de l'aurore boréale paraît avoir son siége dans l'atmosphère, à des hauteurs considérables, la même aurore ayant été vue à Pétersbourg, à Naples, à Rome, à Lisbonne et même à Cadix. M. de Mairan, dans son *Traité de l'Aurore boréale*, estime que ces sortes de phénomènes ont ordinairement entre trois et neuf cents milles d'élévation. Les progrès de l'électricité, dans le siècle qui vient de s'écouler, promettent une route certaine aux causes physiques de l'aurore boréale, dont les fusées, les jets, les nappes de lumière semblent autant de courants électriques qui se meuvent dans l'air très raréfié des régions élevées de l'atmosphère.

(1) Hyperborée, ou hyperboréen, se dit des peuples et des pays très septentrionaux.

(2) Le cercle d'Ischim ou Issim, qui prend son nom de la rivière de ce nom, est une immense plaine de la Sibérie, au sud de Tobolsk, entre l'Irtish et la rivière Ischim. On l'appelle aussi la *steppe d'Ischim*, ou le désert d'Ischim.

amers, le séparent des Kirguis (1), peuple nomade et idolâtre. A gauche, il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine et à droite par le Tobol (2). Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit

(1) Les Kirguis sont une peuplade tartare, au nord de la Tartarie indépendante, divisée en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite. Le désert d'Ischim les sépare de la Sibérie; on les appelle aussi Kaizaches.

(2) Le Tobol prend sa source dans le pays des Kirguis, au milieu des montagnes qui le séparent du gouvernement d'Ufa. Il se jette dans l'Irtish, près de Tobolsk, après avoir fourni un cours d'environ cinq cents verstes. Ses bords sont si peu élevés, qu'il les dépasse ordinairement au printemps, et inonde une vaste étendue de pays.

mois : mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques (1), et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure; deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons (2) des bouleaux exhalent une odeur de rose; le cytise velu s'empare de tous les

(1) Arctique pour septentrional n'est guère d'usage que dans ces phrases : Pôle arctique, cercle arctique, terres arctiques.

(2) Le chaton, terme de botanique, *Amentum*, *Julus Catulus*, en anglais *catkin*. C'est une sorte de réceptacle commun, qui porte plusieurs petites fleurs, et que l'on distingue facilement des autres par sa forme particulière, qui offre quelque ressemblance avec la queue d'un chat. Ces petites fleurs sont souvent dépourvues de calices; mais le chaton qui les soutient est garni d'écailles qui y suppléent; les saules, les peupliers, les pins, etc. en fournissent des exemples.

endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi pour les êtres animés, qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours : mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leur chasse d'hiver : presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de *malheureux*. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse, et remplie de flaques d'eau, sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de

quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle, et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne; le père allait tout seul à la chasse; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille; hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur patrie, ni leur naissance, ni la cause de leur châtiment; le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction établi à Saïmka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement commode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtemens, mais d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au-dehors, et surtout d'intercepter sévèrement toutes les lettres qu'ils hasarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre Springer qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre, une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret

ayant été inutiles, bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on finit même par les oublier tout-à-fait : seulement, lorsque quelques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des habitans de cette cabane : ce sont des malheureux, leur répondait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloignaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur : Dieu veuille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti lui-même sa demeure ; elle était en bois de sapin et couverte de paille; des masses de rochers la garantissaient des rafales (1) du vent du nord et des inondations du lac. Ces roches, d'un granit tendre, réfléchissaient, en s'exfoliant, les rayons du soleil; dans les premiers jours du printemps on voyait sortir de leurs fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle, les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux du lac Baikal; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers

---

(1) Rafale est proprement un terme de marine, qui se dit de certains coups de vent de terre à l'approche des montagnes.

s'empressaient d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair-semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux : plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour ; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens ; on remarquait que de ce côté, les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rappelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes (1), nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse . il tuait des

(1) Les steppes ne sont pas des déserts marécageux, mais de hautes plaines incultes, et pour la plupart dénuées d'habitants. Dans celles qui sont couvertes de broussailles et arrosées de ruisseaux, les peuples nomades voyagent avec leurs troupeaux : on y rencontre même des villages. Elles sont généralement d'une étendue im-

élans qui se nourrissent des jeunes feuilles de trembles et de peupliers. Il attrapait quelquefois des martres zibelines, assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines qui y sont en grand nombre; du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Élisabeth. Souvent assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme; l'autre, tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable : le premier lui apprenait comment il la faut révérer, celle-ci comment il la faut chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sen-

---

mense. La steppe entre Samara et Ouralsk, autrefois dit Yaik, a plus de sept cents verstes de longueur; il y en a dont le sol est extrêmement fertile et propre également à l'agriculture et au pâturage. Telle est la steppe de la horde moyenne des Kirguis; mais celles des bords de l'Irtish sont sablonneuses et désertes.

sible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois noble et fier comme tout ce qui vient de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes ; Phédora préparait les semences, et Élisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre, où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et quand venait le moment de leur fleuraison, il les pressait contre ses lèvres, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant : « Élisabeth, pare-toi « des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent; « comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah! « puisses-tu n'y pas mourir comme elles! »

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave : on le voyait demeurer, des heures entières, enseveli dans

une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout à coup la rendant à sa mère, il s'écriait : « Emmène, emmène cette enfant, Phedora; sa détresse, la tienne me feront mourir : ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? si « tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas « la moitié de mes maux, si je te savais tranquille et honorée dans ta patrie, il me semble « que je vivrais dans ce désert sans me plaindre. » A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle; dans l'exil ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoiqu'âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son

époux, à sa fille, et à son Dieu; ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux; un grand poële l'échauffait: les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane; Élisabeth couchait dans l'un, l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare, et par tous les ustensiles de cuisine et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin, et passait une partie de ce

jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices, son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Élisabeth ne connaissait point d'autre patrie : elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle prenait des corrasins (1) qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac

(1) Corrasin, ou pour mieux dire carassin, est le nom spécifique d'un poisson du genre cyprin, *cyprinus Carassius*, LINN. On l'appelle aussi *hamburge*. Son corps est très large, très épais, et couvert d'écailles de moyenne

comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur; semblable a la fleur du désert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins de vives couleurs, quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets : aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion; ils étaient tout pour elle : les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris : ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur

grandeur; il est brun sur le dos, verdâtre sur les côtés, et jaunâtre avec quelques nuances rouges sous le ventre. Il aime les lacs dont le fond est marneux.

devait tout; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie : mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un

rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir : ils pleuraient une patrie. Élisabeth ne savait point quelle était cette patrie; mais puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons, et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir les leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage : mais auprès d'eux, comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père : tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu, telle était la téméraire entreprise dont

ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles; la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu: elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin; elle n'était jamais sortie de la forêt: comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg? Comment se ferait-elle entendre en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de la religion de sa mère; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde? et dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver

un : le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être la victime, lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

Il y avait quelques années que dans une chasse d'hiver, sur le haut des âpres rochers qui bordent le Tobol, Springer avait été délivré d'un péril imminent par l'intrépidité d'un jeune homme. Ce jeune homme était le fils de M. de Smoloff, gouverneur de Tobolsk; il venait tous les hivers poursuivre les élans et les martres dans les landes d'Ischim, et combattre l'ours des monts Ouralsks (1) dans les environs de Saïmka. C'est dans cette dernière chasse, la plus dangereuse de toutes, qu'il avait rencontré Springer, et qu'il lui avait sauvé la vie. Depuis ce moment le nom de Smoloff n'était prononcé dans la demeure des exilés qu'avec respect et

---

(1) Les monts Ouralsks (*the Uralian chain, the Uralian moniains*) servent de limites entre l'Europe et l'Asie septentrionale. Oural, ou ural, est un mot tartare qui signifie ceinture. Les Russes donnent également le nom de *Kammenoi* et *Semnoi poyas* à cette chaine de montagnes, comme si elle formait le ceinturon du globe terrestre.

Du sud au nord les monts Ouralsks ont presque en droite ligne une étendue de plus de quinze cents milles

reconnaissance. Élisabeth et sa mère regrettaient vivement de ne point connaître leur bienfaiteur, de ne pouvoir point lui offrir leur bénédiction : chaque jour elles priaient le ciel pour lui; chaque année, quand elles entendaient dire que les chasses d'hiver avaient recommencé, elles se flattaient qu'il viendrait peut-être dans leur cabane; mais il n'y venait point : l'entrée lui en était interdite comme à tout le monde, et il ne songeait point à trouver cet ordre rigoureux, car il ne savait pas encore ce que renfermait cette cabane.

Cependant, depuis qu'Élisabeth avait senti la difficulté de sortir de son désert sans un secours humain, sa pensée se reportait plus souvent sur le jeune Smoloff. Un pareil protecteur l'aurait délivrée de toutes ses craintes, aurait levé tous les obstacles. Qui mieux que lui pouvait l'éclairer sur les détails de la route de Saïmka à Pétersbourg, lui indiquer la plus sûre

---

d'Angleterre. On peut les diviser en trois branches principales, l'Oural des Kirgnis, l'Oural fertile en minéraux, et l'Oural désert; ce dernier touche à la mer Glaciale.

Le sommet le plus élevé des monts Ouralsks est le Bashkirey, dans le gouvernement d'Orenbourg. Ils sont pour la plupart riches en minéraux, et couverts d'épaisses forêts; ils donnent naissance à dix ou douze rivières considérables, telles que le Tobol, l'Oural, le Yemba, etc.

voie de faire passer une requête à l'empereur? et si sa fuite irritait le gouverneur de Tobolsk, qui mieux qu'un fils, se disait-elle, saura désarmer sa colère, émouvoir sa pitié, et l'empêcher de punir mes parents, en les rendant responsables de ma faute?

C'est ainsi qu'elle calculait tous les avantages qui lui reviendraient d'un semblable appui; et, en voyant l'hiver s'approcher, elle résolut de ne pas laisser passer le temps des chasses, sans s'informer si le jeune Smoloff était dans le canton, et sans chercher les moyens de le voir et de lui parler.

Springer avait été si touché des terreurs de sa femme et de sa fille au récit des dangers qu'il avait couru, que, depuis cette époque, il leur avait promis de ne plus retourner à la chasse aux ours, et de ne s'écarter de la forêt que pour poursuivre l'écureuil et l'hermine. Malgré cette promesse, Phédora ne pouvait plus le voir s'éloigner sans effroi, et, jusqu'à son retour, elle demeurait inquiète et tremblante, comme si cette absence eût été le présage d'un grand malheur.

Une neige très-épaisse, et durcie par un froid de plus de trente degrés, couvrait la terre; on était en plein hiver, lorsque, dans une belle matinée de décembre, Springer prit

son fusil pour aller chasser dans la steppe. Avant de partir, il embrassa sa femme et sa fille, et leur promit de revenir avant la fin du jour : mais l'heure passa, la nuit s'approchait, et Springer ne revenait point. Depuis l'événement qui avait menacé sa vie, c'était la première fois qu'il manquait d'exactitude, et les frayeurs de Phédora furent sans bornes; tout en cherchant à les calmer, Élisabeth les partageait; elle voulait aller au secours de son père, et ne pouvait se résoudre à quitter sa mère en pleurs. Jusqu'à cet instant, Phédora, délicate et faible, n'avait jamais été au-delà des rives du lac; mais la violence de son inquiétude lui persuada qu'elle aurait des forces pour suivre sa fille, et aller chercher son époux. Toutes deux sortirent ensemble, et marchèrent vers la lande à travers le taillis. L'air était très froid, les sapins paraissaient des arbres de glace; un givre épais s'était attaché à chaque rameau et en blanchissait la superficie; une brume sombre couvrait l'horizon; l'approche de la nuit donnait encore à tous ces objets une teinte plus lugubre, et la neige, unie comme un miroir, faisait chanceler à chaque pas la faible Phédora. Élisabeth, élevée dans ces climats, et accoutumée à braver les froids les plus rigoureux, soutenait sa mère et lui prêtait sa force. Ainsi on voit un arbre

transplanté hors de sa patrie, languir dans une terre étrangère, tandis que le jeune rejeton qui naît de ses racines, habitué à ce nouveau sol, élève des jets vigoureux, et, en peu d'années, soutient les branches du tronc qui l'a nourri, et protége de son ombre l'arbre qui lui donna la vie. En approchant de la plaine, Phédora ne pouvait plus marcher; Élisabeth lui dit : « Ma « mère, le jour va finir, repose-toi ici, et laisse-« moi aller seule jusqu'à la lisière de la forêt; si « nous attendions plus long-temps, la nuit « m'empêcherait de distinguer mon père dans « la lande. » Phédora s'appuya contre un sapin, et laissa partir sa fille. En peu d'instants celle-ci eut atteint la plaine; les tombeaux dont elle est couverte y forment d'assez hauts monticules. Debout sur l'un d'eux, Élisabeth, le cœur navré, les yeux pleins de larmes, regardait si elle n'apercevait pas son père; elle ne voyait rien, tout était solitaire, silencieux, et l'obscurité commençait à unir le ciel et la terre. Cependant un coup de fusil, parti à peu de distance, lui rend toutes ses espérances. Ce bruit, qu'elle n'entendit jamais que de la main de son père, lui paraît un signe assuré que son père est là; elle se précipite de ce côté. Derrière une masse de rochers elle voit un homme courbé à demi, et qui paraissait chercher quelque chose par

terre; elle lui crie : « Mon père, mon père, « est-ce toi ? » Cet homme se retourne; ce n'était point Springer : son visage était jeune, beau, et à l'aspect d'Élisabeth, il exprima une grande surprise. « Vous n'êtes point mon père, « reprit-elle avec douleur; mais ne l'avez-vous « point vu dans la steppe, ne pouvez-vous me « dire de quel côté je pourrais le trouver? Je ne « connais point votre père, répondit-il; mais je « sais qu'à cette heure-ci vous ne devez point « rester seule dans cette lande; vous y courez « plusieurs dangers, et vous devez craindre.... « Ah! interrompit-elle, je ne crains rien dans « le monde que de ne pas trouver mon père. » En parlant ainsi, elle élevait vers le ciel ses yeux, dont la fierté et la tendresse, le courage et la douleur, peignaient si bien son âme et semblaient présager sa destinée. Le jeune homme en fut ému; il croyait rêver; il n'avait rien vu, jamais rien imaginé de pareil à Élisabeth. Il lui demanda le nom de son père. « Pierre Springer, « lui dit-elle. Quoi! s'écria-t-il, vous êtes la « fille de l'exilé de la cabane du lac? Tranquil-« lisez-vous, je connais votre père; il n'y a pas « une heure que je l'ai quitté; il a fait un détour « pour se rendre dans sa demeure; mais il doit « y être arrivé maintenant. » Élisabeth n'en écoute pas davantage; elle court vers le lieu où

elle a laissé sa mère; elle l'appelle avec des cris de joie, afin que sa voix la rassure avant même qu'elle ait pu lui parler; elle ne la trouve plus: éperdue, elle fait retentir la forêt du nom de ses parents. Du côté du lac, des voix lui répondent; elle double le pas, elle arrive, et, sur le seuil de la cabane, elle voit son père et sa mère; ils lui tendent les bras, elle s'y jette: en l'embrassant, ils s'expliquent; chacun d'eux etait revenu dans la chaumière par un chemin différent; mais les voilà réunis, les voilà tranquilles. Alors seulement Élisabeth s'aperçoit que le jeune homme l'a suivie: Springer le regarde, le reconnaît, et lui dit avec un profond regret: « Il est bien tard, M. de Smoloff; et cependant « vous savez qu'il ne m'est pas permis de vous « offrir un asile, même pour une seule nuit. « M. de Smoloff! s'écrient Élisabeth et sa mère, « notre libérateur! c'est lui qui est ici?» Et toutes deux tombent ensemble à ses pieds. Phédora les baigne de pleurs; Élisabeth lui dit: « M. de Smoloff, depuis trois ans que vous avez « sauvé la vie de mon père, nous n'avons pas « passé un seul jour sans demander à Dieu de « vous bénir. Ah! il vous a entendue, puisqu'il « m'a envoyé ici, répond le jeune homme avec « une profonde émotion, car le peu que j'ai fait « ne méritait assurément pas un pareil prix.»

Cependant il était fort tard ; une profonde obscurité enveloppait toute la forêt ; le retour à Saïmka au milieu de la nuit n'était pas sans danger, et Springer ne pouvait se résoudre à refuser l'hospitalité à son libérateur ; mais il avait promis sur la foi de l'honneur, au gouverneur de Tobolsk, de ne recevoir personne dans sa demeure, et il lui était affreux de manquer à un pareil serment. Il proposa au jeune homme de l'accompagner jusqu'à Saïmka. « J'allumerai « un flambeau, lui dit-il ; je connais les détours « de la forêt, les marais, les stagnes d'eau (1) « qu'il faut éviter ; je marcherai le premier. » Phédora effrayée se jeta au-devant de lui pour l'arrêter. Smoloff prit la parole : « Permettez « moi, Monsieur, lui dit-il, de rester dans votre « cabane jusqu'au jour ; je sais quels sont les « ordres de mon père, et les motifs qui l'obli- « gent à vous montrer tant de rigueur : mais je « suis sûr qu'il me permettrait en cette occasion « de vous délier de votre serment, et je vous « répons de revenir bientôt vous remercier de « sa part de l'asile que vous m'aurez accordé. » Springer prit alors la main du jeune homme, il entra avec lui dans la cabane, et tous deux s'as-

(1) Les stagnes d'eau, au lieu de dire les eaux stagnantes.

sirent près du poële, tandis que Phédora et sa fille préparaient le souper.

Élisabeth était vêtue selon l'usage des paysannes tartares, avec un court jupon rouge relevé sur le côté; la jambe couverte d'un pantalon de peau de renne, et les cheveux tombant en tresses jusque sur ses talons; un corset étroit et boutonné sur le côte laissait voir toute l'élégance de sa taille, et ses manches retroussées jusqu'au coude ne dérobaient point la beauté de ses bras. La simplicité de son costume semblait rehausser encore la dignité de son maintien, et tous ses mouvements étaient accompagnés d'une grâce que Smoloff admirait avec une singulière émotion, et dont il ne pouvait détacher ni ses regards ni son cœur. Élisabeth ne le regardait pas avec moins de plaisir; mais dans ce plaisir tout était pur, il ne venait que de la reconnaissance qu'elle lui devait, et des espérances qu'elle fondait sur lui Dieu lui-même, qui sonde jusqu'aux derniers replis du cœur, n'aurait pas trouvé dans celui d'Élisabeth un seul sentiment qui ne se rapportât à ses parents, et qui ne fût entièrement pour eux. Pendant le souper, le jeune Smoloff dit aux exilés qu'il n'était que depuis trois jours à Saïmka; qu'il avait appris que les loups affamés ravageaient tout le canton, et qu'avant peu on ferait une

chasse générale pour les détruire. Après cette nouvelle, Phédora se pressa contre son époux en pâlissant : « Vous n'irez point, j'espère, lui « dit-elle, à cette chasse dangereuse ; vous « n'exposerez pas votre vie; votre vie, le plus « précieux de mes biens ! Hélas ! Phédora, que « dites-vous? reprit Springer avec un senti-« ment d'amertume. Qu'est-ce que ma vie ? « sans moi seriez-vous ici? savez-vous ce qui « vous rendrait la liberté, à vous et à notre en-« fant? le savez-vous? » Sa femme l'interrom-pit par un cri douloureux : Élisabeth quitta sa place, vint auprès de son père, lui prit la main, et lui dit : « Mon père, tu le sais, élevée dans « ces forêts, je ne connais point d'autre patrie ; « ici, à tes côtés, ma mère et moi nous vivons « heureuses : mais j'atteste son cœur comme le « mien, que dans aucun lieu de la terre nous « ne pourrions vivre sans toi, fût-ce dans ta « patrie. Entendez-vous, M. de Smoloff, ré-« pliqua Springer ; vous croyez que de telles « paroles devraient me consoler, et elles en-« foncent au contraire le poignard plus avant « dans mon sein : des vertus qui devaient faire « ma joie, font mon désespoir, quand je pense « qu'à cause de moi, elles demeureront ense-« velies dans ce désert; qu'à cause de moi Éli-« sabeth ne sera point connue, ne sera point

« aimée. » La jeune fille l'interrompit vivement par ces mots : « O mon père ! me voici entre « ma mère et toi, et tu dis que je ne serai point « aimée ? » Springer, sans pouvoir modérer sa douleur, continua ainsi : « Jamais tu ne jouiras « de ce plaisir que je te dois, jamais la voix d'un « enfant adoré ne te fera entendre de si douces « paroles ; tu vivras seule ici, sans époux, sans « famille, comme un faible oiseau égaré dans le « désert. Innocente victime, tu ne connais point « les biens que tu perds ; mais moi qui ne peux « plus te les donner, j'ai tout perdu. » Pendant cette scène, le jeune Smoloff avait essuyé ses larmes plus d'une fois ; il voulut parler, sa voix était altérée. Cependant il dit : « Monsieur, « dans la triste place qu'occupe mon père, vous « devez croire que je ne suis pas étranger au « malheur ; souvent j'ai parcouru les divers cer- « cles de son vaste gouvernement ; que de lar- « mes j'ai recueillies ! que de douleurs solitaires « j'ai entendu gémir ! J'ai vu, j'ai vu dans les dé- « serts de l'affreux Beresof (1), des infortunés

(1) Beresof, Beresov ou Beresow, est une ville de la Sibérie, située dans la province du même nom, au nord-ouest et à trois cent soixante-douze milles de Tobolsk, au 64e degré de latitude septentrionale, et au 65e degré 14 minutes de longitude orientale : le prince de Menzikof y mourut en exil en 1729. Le district de Beresof a des

« qui vivaient sans amis, sans famille; jamais « ils ne recevaient une tendre caresse, jamais « une douce parole ne réjouissait leur cœur : « isolés dans le monde, séparés de tout, ils n'é- « taient pas seulement exilés, ils étaient mal- « heureux. Et quand le ciel t'a laissé ta fille, « interrompit Phédora, d'un ton de reproche et « d'amour, tu dis que tu as tout perdu : si le « ciel te l'ôtait, que dirais-tu donc ? » Springer tressaillit; il prit la main de sa fille, et la serrant sur son cœur avec celle de sa femme, il répondit en les regardant toutes deux : « Ah ! « je le sens, je n'ai pas tout perdu. »

Quand le jour parut, le jeune Smoloff prit congé des exilés; Élisabeth le voyait partir avec regret, car elle était impatiente de lui révéler son projet, de lui demander sa protection; elle n'avait pas trouvé un moment pour lui parler en particulier, ses parents ne l'avaient pas quittée, et elle ne voulait pas s'expliquer devant eux; elle espéra qu'en le voyant souvent, elle trouverait l'occasion de l'entretenir. Aussi lui dit-elle très-vivement : « Ne reviendrez-vous « pas, monsieur? Ah ! promettez-moi que ce-

---

mines d'or, qui, depuis l'année 1754, ont valu à la couronne de Russie un revenu net de près de 860,000 roubles par an.

« jour-ci n'est pas le dernier où j'aurai vu le « sauveur de mon père ! » Springer fut surpris de ces paroles, surtout de l'air dont elles étaient prononcées ; une secrète inquiétude le saisit. Il se rappela les ordres du gouverneur, et assura qu'il n'y désobéirait pas deux fois. Smoloff répondit qu'il était certain d'obtenir de son père une exception pour lui, et que dès ce jour même il allait retourner à Tobolsk pour la solliciter. « Mais, monsieur, continua-t-il, en réclamant « ses bontés pour moi, ne lui dirai-je rien pour « vous ? ne serai-je pas assez heureux pour vous « servir ? n'avez-vous rien à lui demander ? « Rien, monsieur, répliqua Springer d'un air « grave. » Le jeune homme baissa tristement les yeux vers la terre ; et puis s'adressant à Phédora, il lui fit la même question. « Monsieur, « répondit-elle, je voudrais qu'il me donnât la « permission d'aller tous les dimanches en-« tendre la messe à Saïmka avec ma fille. » Smoloff s'engagea à la lui faire obtenir, et s'éloigna, emportant toutes les bénédictions de la famille et les vœux secrets d'Élisabeth pour son prompt retour. En s'en retournant, il n'était occupé que d'elle ; il n'avait plus d'autres pensées. Cette jeune fille, qui lui était apparue la veille dans le désert sous une forme si belle, avait commencé par frapper son imagination ;

bientôt, en la voyant auprès de ses parents, son cœur avait été profondément touché; il se retraçait ses moindres paroles, son air, ses regards, surtout le dernier mot qu'elle lui avait dit. Sans ce mot, peut-être, une sorte de respect l'eût-il empêché de l'aimer : mais cette vivacité avec laquelle Élisabeth avait exprimé le désir de le revoir; cette prière dont l'accent décelait un sentiment si tendre, lui firent croire qu'elle avait été émue comme lui. Sa jeune imagination s'exaltant par cette pensée, il se persuada que la rencontre de la veille n'était pas un coup du hasard, qu'une mutuelle sympathie avait agi sur Élisabeth comme sur lui, et il était impatient de lire dans ce cœur innocent la confirmation de tout ce qu'il osait espérer. Ah! qu'il était loin de deviner ce qu'il devait y lire un jour!

Cependant, depuis la visite de Smoloff, la tristesse de Springer avait pris un caractère plus sombre. Le souvenir de ce jeune homme si aimable, si généreux, si intrépide, lui rappelait sans cesse l'époux qu'il aurait désiré à sa fille : mais sa triste position lui interdisant toute pensée de ce genre, loin de désirer le retour de Smoloff, il le craignait; car Élisabeth pouvait être sensible, et c'eût été le dernier terme du malheur pour son cœur paternel, que de voir

sa fille atteinte par la secrète douleur d'un amour sans espoir.

Un soir, plongé dans ses rêveries, la tête entre ses deux mains, le coude appuyé sur le poële, il poussait de profonds soupirs. Phédora, à cet aspect, avait laissé tomber son aiguille; les yeux fixés sur son époux, le cœur plein d'anxiété, elle demandait au ciel de lui inspirer ces paroles qui consolent et qui ont le pouvoir de faire oublier le malheur. Un peu plus loin dans l'ombre, Élisabeth les regardait tous deux, et songeait avec joie qu'un jour viendrait peut-être, où ils ne pleureraient plus. Elle ne doutait point que Smoloff ne consentît à favoriser son entreprise : un secret instinct lui répondait d'avance qu'il en serait touché, et qu'il la protégerait; mais elle craignait le refus de ses parents, surtout celui de sa mère. Cependant, comment partir sans leur aveu, sans savoir le nom de leur patrie, et pour quelle faute elle allait demander grâce? Elle sentit qu'il fallait leur ouvrir son cœur, et que le moment était venu. Elle mit un genou en terre pour demander à Dieu de disposer ses parents à l'entendre; ensuite elle s'approcha doucement de son père, et demeura debout derrière lui, appuyée contre le dossier de la chaise où il était assis. Elle garda le silence un moment, dans l'espoir qu'il

lui parlerait peut-être le premier; mais voyant qu'il ne quittait point son attitude pensive; elle commença ainsi : « Mon père, permets-moi de « t'adresser une question. » Il releva la tête, et lui fit signe qu'elle le pouvait. « L'autre jour, « quand le jeune Smoloff te demanda si tu ne « désirais rien; rien, lui répondis-tu : est-il « vrai, ne désires-tu rien? — Rien qu'il puisse « me donner. — Et qui pourrait te donner ce « que tu désires? — L'équité, la justice! — « Mon père, où peut-on les trouver? — Dans « le ciel, sans doute; mais sur la terre, jamais, « jamais. » Ayant parlé ainsi, les noirs soucis qui ombrageaient son front prirent une teinte plus sombre, et il laissa retomber sa tête dans ses mains. Après une courte pause, Élisabeth reprit la parole, et d'une voix plus animée elle dit : « Mon père, ma mère, écoutez-moi; c'est « aujourd'hui que j'accomplis ma dix-septième « année; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de vous « cette vie qui me sera si chère, si je puis vous « la consacrer, ce cœur, avec lequel je vous « aime et vous révère comme les images vivantes « du Dieu du ciel. Depuis ma naissance, chacun « de mes jours a été marqué par vos bienfaits; « je n'ai pu y répondre encore que par ma re- « connaissance et ma tendresse : mais qu'est-ce « que ma reconnaissance, si elle ne se montre

« point? qu'est-ce que ma tendresse, si je ne « puis vous la prouver? O mes parents! par« donnez à l'audace de votre fille, mais, une « fois en sa vie, elle voudrait faire pour vous « ce que vous n'avez cessé de faire pour elle « depuis sa naissance. Ah! daignez enfin verser « dans son sein le secret de tous vos malheurs. « — Ma fille, que me demandes-tu? interrompit « très-vivement son père — Que vous m'in« struisiez de tout ce que j'ai besoin de savoir « pour vous montrer tout mon amour, et Dieu « sait quel motif m'anime, lorsque j'ose vous » adresser un pareil vœu. » En disant ces mots, elle tomba aux genoux de son père, et éleva vers lui des regards suppliants. Un sentiment si grand, si noble, brillait dans ses yeux, à travers les larmes dont ils étaient pleins; et l'héroïsme de son âme jetait quelque chose de si divin sur l'humilité de son attitude, que Springer entrevit à l'instant une partie de ce que sa fille pouvait vouloir. Sa poitrine s'oppressa : il ne pouvait ni parler, ni pleurer; il demeurait silencieux, immobile, accablé comme devant la présence d'un ange : l'excès de l'infortune n'avait point eu la puissance de remuer son cœur, comme venaient de faire les paroles d'Élisabeth; et cette âme si ferme, que les rois n'intimidaient point, et que l'adversité ne pou-

vait abattre, attendrie à la voix de son enfant, cherchait en vain sa force et ne la trouvait plus. Pendant que Springer gardait le silence, Élisabeth demeurait toujours prosternée devant lui. Sa mère s'approcha pour la relever. Placée derrière sa fille, elle n'avait pu voir, lorsque celle-ci était tombée à genoux, ni le geste, ni le regard qui venaient de révéler son sublime secret à son père, et elle était restée bien loin du malheur qui menaçait sa tendresse. « Pourquoi, dit-elle « à son époux, pourquoi refuserais-tu de lui « confier nos secrets? est-ce que sa jeunesse « t'effraie? crains-tu que l'âme d'Élisabeth ne « s'afflige jusqu'à la faiblesse, de la grandeur de « nos revers? Non, reprit le père, en regar- « dant fixement sa fille, non, ce n'est pas sa « faiblesse que je crains. » A ce mot, Élisabeth ne douta pas que son père ne l'eût comprise; elle lui serra la main, mais en silence, afin de n'être entendue que de lui, car elle connaissait le cœur de sa mère, et était bien aise de retarder l'instant qui devait le déchirer. « Mon « Dieu, s'écria Springer, pardonnez mes mur- « mures; je connaissais tous les biens que vous « m'aviez ravis, et non ceux que vous me des- « tiniez; Élisabeth, tu as effacé en ce jour douze « années d'adversité. Mon père, répondit-elle, « puisqu'on entend de semblables paroles sur

« la terre, ne dis plus qu'il ne s'y trouve pas de « bonheur; mais parle, réponds-moi, je t'en « conjure : quel est ton nom, ta patrie, tes mal-« heurs? — Mes malheurs, je n'en ai plus; ma « patrie, où je vis auprès de toi; mon nom, « l'heureux père d'Élisabeth. O mon enfant! « interrompit Phédora, je pouvais donc t'aimer « davantage; tu viens de consoler ton père. » A ces mots, la fermeté de Springer fut tout-à-fait vaincue; il serra dans ses bras sa femme et sa fille; et, les baignant de ses larmes, il répétait d'une voix entrecoupée : « Mon Dieu, par-« donnez, j'étais un ingrat; pardonnez, ne pu-« nissez pas. » Quand cette violente émotion fut un peu calmée, Springer dit à sa fille : « Mon enfant, je vous promets de vous instruire « de tout ce que vous désirez savoir; mais at-« tendez quelques jours encore, je ne pourrais « vous parler de mes malheurs aujourd'hui, « vous venez de me les faire oublier. »

L'obéissante Élisabeth n'osa point le presser davantage, et attendit avec respect l'instant où il voudrait s'expliquer : mais elle l'attendit vainement; Springer semblait le craindre et le fuir; il avait deviné son projet, et aucun terme ne pourrait exprimer l'admiration et la reconnaissance de ce tendre père; il ne se sentait pas le droit de refuser à sa fille le consentement

qu'elle allait lui demander : mais il ne se sentait pas non plus le courage de le donner. Sans doute ce moyen était le seul qui lui laissât quelques espérances de sortir de l'exil, et de replacer Élisabeth au rang qui lui était dû : mais quand il considérait les fatigues inouies et les terribles dangers de ce voyage, il n'en pouvait supporter la pensée. Pour rétablir sa famille et retrouver son pays, il eût donné sa vie : mais il ne pouvait pas risquer celle de sa fille.

Le silence de Springer dictait à Élisabeth la conduite qu'elle devait tenir ; elle était sûre que son père l'avait devinée, qu'il était touché de ce qu'elle voulait faire : mais s'il eût approuvé son projet, aurait-il évité avec tant de soin de lui en parler ? En effet, ce projet était si extraordinaire, que ses parents ne pouvaient le voir que comme une pieuse et tendre folie. Pour parvenir à le leur faire adopter, il était nécessaire qu'elle le présentât sous le jour le plus favorable, dégagé de ses plus grands obstacles, protégé de l'aide et des conseils de Smoloff. Jusques-là il serait rejeté, elle n'en doutait point. Elle se décida donc à se taire encore, et à n'achever d'ouvrir son cœur à ses parents, que quand elle aurait eu un entretien avec Smoloff sur ce sujet. Comme elle prévoyait aussi qu'une des plus fortes raisons que ses parents opposé-

raient à son départ, serait l'impossibilité de lui laisser faire, à son âge, huit cents lieues à pied, dans le climat le plus rigoureux du monde; et, pour répondre d'avance à cette difficulté, elle essayait chaque jour ses forces dans les landes d'Ischim : aucun temps ne la retenait; soit que le vent chassât la neige avec violence, soit qu'un brouillard épais lui cachât la vue de tous les objets, elle partait toujours, quelquefois malgré ses parents, et s'exerçait ainsi, peu à peu, à braver leurs ordres et les tempêtes.

Les hivers de Sibérie sont sujets aux orages; souvent, au moment où le ciel paraît le plus serein, des ouragans terribles viennent l'obscurcir tout à coup. Partis des deux points opposés de l'horizon, l'un arrive chargé de toutes les glaces de la mer du nord (1), et l'autre des tourbillons orageux de la mer Caspienne : s'ils se rencontrent, s'ils se choquent, les sapins opposent en vain à leur furie, leurs troncs robustes et leurs longues pyramides; en vain les

(1) La mer du Nord dont il est parlé ici, n'est point cette partie de l'Océan qui est entre l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemarck et la Norvége; mais cette mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique (*the North Pacific Ocean*). Elle est appelée ainsi par opposition à celle qui en baigne les côtes occidentales, et qui s'appelle mer du Sud (*the Pacific Ocean, or Greath South Sea*).

bouleaux plient jusqu'à terre leurs flexibles rameaux et leur mobile feuillage : tout est rompu, tout est renversé; les neiges roulent du haut des montagnes; entraînées par leur chute, d'énormes masses de glace éclatent et se brisent contre la pointe des rochers qui se brisent à leur tour, et les vents s'emparant des débris des monts qui s'écroulent, des cabanes qui s'abîment, des animaux qui succombent, les enlèvent dans les airs, les poussent, les dispersent, les rejettent vers la terre, et couvrent des espaces immenses des ruines de toute la nature.

Dans une matinée du mois de janvier, Élisabeth fut surprise par une de ces horribles tempêtes; elle était alors dans la grande plaine des Tombeaux, près de la petite chapelle des bois. A peine vit-elle le ciel s'obscurcir, qu'elle se réfugia dans cet asile sacré. Bientôt les vents déchaînés vinrent heurter contre ce frêle édifice, et l'ébranlant jusqu'en ses fondements, menaçaient à toute heure de le renverser. Cependant Élisabeth, courbée devant l'autel, n'éprouvait aucun effroi, et l'orage qu'elle entendait gronder autour d'elle, atteignait tout, hors son cœur. Sa vie pouvant être utile à ses parents, elle était sûre qu'à cause d'eux, Dieu veillerait sur sa vie, et qu'il ne la laisserait pas mourir avant qu'elle les eût délivrés. Ce senti-

ment qu'on nommera supertiticux peut-être, mais qui n'était autre chose que cette voix du ciel que la piété seule fait entendre ; ce sentiment, dis-je, inspirait à Élisabeth un courage si tranquille, qu'au milieu du bouleversement des éléments et sous l'atteinte même de la foudre, elle ne put s'empêcher de céder à la fatigue qui l'accablait, et se couchant au pied de l'autel où elle venait de prier, elle s'endormit paisiblement comme l'innocence dans les bras d'un père, comme la vertu sur la foi d'un Dieu.

En ce même jour, Smoloff était revenu de Tobolsk ; son premier soin, en arrivant à Saïmka, avait été de se rendre à la cabane des exilés. Il apportait à Phédora la permission qu'elle avait sollicitée. Elle et sa fille allaient être libres de se rendre tous les dimanches à l'office de Saïmka ; mais loin que cette grâce s'étendît jusqu'à Springer, les ordres de la cour à son égard étaient plus sévères que jamais, et en permettant à Smoloff de le revoir une fois encore, le gouverneur de Tobolsk avait plus consulté son cœur que son devoir. Au reste, cette visite devait être la dernière, le jeune homme l'avait juré à son père. Il était cruellement affligé de tant de rigueur : mais en s'avançant vers la demeure d'Élisabeth, insensiblement sa tristesse se changeait en joie, et il sen-

tait moins le chagrin qu'il aurait à la quitter, que le charme qu'il allait goûter à la revoir. Dans la première jeunesse, la jouissance du bonheur présent a quelque chose de si vif, de si complet, qu'elle fait oublier toute pensee d'avenir. On est alors trop occupé d'être heureux pour songer si on le sera toujours, et la félicité remplit si bien le cœur, que la crainte de la perdre n'y peut trouver place. Mais en entrant dans la cabane, Smoloff chercha vainement Élisabeth; elle n'y était point : il prévit qu'il serait peut-être obligé de repartir avant qu'elle fût de retour, et le sincère jeune homme ne sut point dissimuler sa peine. En vain Phédora, bénissant la main qui lui rouvrait la maison de Dieu et celle qui avait sauvé son époux, lui adressait les plus tendres expressions de sa reconnaissance; en vain Springer le nommait l'appui, la providence des infortunés, il demeurait faiblement touché de ce qu'il entendait; il répondait à peine, et le nom d'Élisabeth s'échappait à tout moment de sa bouche. Son trouble révéla aux exilés une partie de son secret; peut-être en devint-il plus cher à Phédora. Cet amour, dont sa fille était l'objet, flattait vivement son orgueil, et ce n'est pas un faible orgueil que celui d'une mère. Springer, moins accessible à cette tendre faiblesse, et craignant

seulement que sa fille ne s'aperçût d'un sentiment qui pouvait troubler son repos, pressait Smoloff d'obéir à son père, en terminant au plus tôt une visite que sous mille prétextes ce jeune homme s'efforçait de prolonger. Sur ces entrefaites l'orage se déclara, et les exilés tremblèrent pour leur fille. « Élisabeth! que va de-« venir mon Élisabeth! » s'écriait la mère désolée. Springer prit son bâton en silence, et ouvrit la porte pour aller chercher sa fille; Smoloff se précipita sur ses pas. Le vent soufflait avec violence; les arbres se rompaient de tous côtés, il y allait de la vie à traverser la forêt. Springer voulut le représenter à Smoloff, et l'empêcher de le suivre; il ne put y réussir : le jeune homme voyait bien le péril, mais il le voyait avec joie : il était heureux de le braver pour Élisabeth. Les voilà tous deux dans la forêt : « De quel côté irons-nous? demande « Smoloff. Vers la grande lande, reprend « Springer : c'est là qu'elle va tous les jours, j'espère qu'elle se sera réfugiée dans la chapelle. » Ils n'en disent pas davantage, ils ne se parlent point, leur inquiétude est pareille, ils n'ont rien à s'apprendre ils marchent avec la même intrépidité; s'inclinant, se baissant pour se garantir du choc des branches fracassées, de la neige que le vent chassait dans leurs yeux,

et des éclats de rochers que la tempête faisait tourbillonner sur leurs têtes. En atteignant la lande, ils cessèrent d'être menacés par le déchirement des arbres de la forêt; mais sur cette plaine rase, ils étaient poussés, renversés par les rafales de vent qui soufflaient avec furie; enfin, après bien des efforts, ils gagnèrent la petite chapelle de bois où ils espéraient qu'Élisabeth se serait réfugiée : mais en apercevant de loin ce pauvre et faible abri dont les planches disjointes craquaient horriblement et semblaient prêtes à s'enfoncer, ils commencèrent à frémir de l'idée qu'elle était là. Animé d'une ardeur extraordinaire, Smoloff devance le père de quelques pas; il entre le premier, il voit.... est-ce un songe? il voit Élisabeth, non pas effrayée, pâle et tremblante, mais doucement endormie au pied de l'autel. Frappé d'une inexprimable surprise, il s'arrête, la montre à Springer en silence, et tous deux, par un même sentiment de respect, tombent à genoux auprès de l'ange qui dort sous la protection du ciel. Le père se penche sur le visage de son enfant, le jeune homme baisse les yeux avec modestie, et se recule, comme n'osant regarder de trop près une si divine innocence. Élisabeth s'éveille, reconnaît son père, se jette dans ses bras, et s'écrie : « Ah! je le savais bien que tu veillais sur

« moi. » Springer la serre dans ses bras avec une sorte d'étreinte convulsive. « Malheureuse « enfant, lui dit-il, dans quelles angoisses tu « nous a jetés, ta pauvre mère et moi! Mon « père, pardonne-moi ses larmes, répond Éli- « sabeth, et allons les essuyer. » Elle se lève et voit Smoloff. « Ah! dit-elle avec une douce « surprise, tous mes protecteurs veillaient donc « sur moi : Dieu, mon père, et vous. » Le jeune homme ému retient son cœur prêt à s'échapper. « Imprudente ! reprend Springer, tu parles « d'aller retrouver ta mère, sais-tu seulement « si le retour est possible, et si ta faiblesse ré- « sistera à la violence de la tempête, quand « M. de Smoloff et moi n'y avons échappé que « par miracle? Essayons, répond-elle : j'ai plus « de force que tu ne crois ; je suis bien aise que « tu t'en assures, et que tu voies toi-même ce « que je puis faire pour consoler ma mère. » En parlant ainsi, ses yeux brillent d'un si grand courage, que Springer voit bien qu'elle n'a point abandonné son projet; elle s'appuie sur le bras de son père, elle s'appuie aussi sur celui de Smoloff : tous deux la soutiennent, tous deux garantissent sa tête, en la couvrant de leurs vastes manteaux. Ah! c'est bien alors que Smoloff ne put s'empêcher d'aimer ce tonnerre, ces vents épouvantables qui font chanceler Éli-

sabeth, et l'obligent à se presser contre lui. Il ne craint point pour sa propre vie qu'il exposerait mille fois pour prolonger de pareils moments; il ne craint point pour celle d'Élisabeth, il est sûr de la sauver : dans l'exaltation qui le possède, il défierait toutes les tempêtes de pouvoir l'en empêcher.

Cependant le ciel ne menace plus, les nuages s'éclaircissent, ils cessent de fuir avec une effrayante rapidité; le vent tombe et s'apaise; le cœur de Springer se rassure, celui de Smoloff gémit. Élisabeth dégage son bras; elle veut marcher seule; elle veut braver, aux yeux de son père, ce reste d'orage qui agite encore les airs; elle est fière de ses forces, elle éprouve une sorte d'orgueil à les montrer à son père; elle espère le convaincre qu'elle n'en manquera point pour aller chercher sa grâce, fallût-il aller la chercher à l'autre extrémité du monde.

Phédora les reçoit tous trois dans ses bras, en bénissant le Dieu qui les ramène, et console sa fille des larmes que sa fille vient de lui coûter; elle fait sécher ses bottes de poil d'écureuil, lui ôte son bonnet fourré, et peigne ses longs cheveux. Ces soins maternels, si simples et si tendres, qu'Élisabeth reçoit tous les jours, et dont son cœur est tous les jours plus touché, émeuvent vivement le jeune Smoloff; il sent

qu'il est impossible d'aimer Élisabeth sans aimer aussi sa mère, et qu'au bonheur d'être l'époux de cette jeune fille, tient un bonheur presqu'aussi grand, celui d'être le fils de Phedora.

L'orage était entièrement dissipé, le ciel était serein, la nuit s'approchait. Springer prit la main du jeune homme, la serra avec un sentiment douloureux et tendre, et lui rappela qu'il était temps de partir. Alors seulement Élisabeth apprit qu'il était venu pour la dernière fois; elle rougit et se troubla : « Quoi! lui dit-elle, « ne vous reverrai-je plus? Ah! répond-il, « avec une grande vivacité, tant que je serai « libre, et aussi long-temps que vous habiterez « ces déserts, je ne quitte plus Saïmka : je vous « verrai dans la forêt, dans la plaine, sur les « bords du fleuve; je vous verrai partout. » Il s'arrête subitement, surpris lui-même de ce qu'il éprouve et de ce qu'il exprime, mais il n'a point été compris par Élisabeth : dans ce qu'il vient de dire, elle n'a vu que la certitude de pouvoir bientôt lui confier ses projets; et, rassurée par cette espérance, elle le voit partir avec moins de regret.

Quand le dimanche fut arrivé, Élisabeth et sa mère se préparèrent de bonne heure à partir pour Saïmka. Springer leur dit adieu, le cœur un peu serré; depuis leur exil, c'était la pre-

mière fois qu'il restait seul dans sa chaumière : mais il sut dérober son émotion à leurs yeux, et les bénit d'une voix calme, en les recommandant aux bontés du Dieu qu'elles allaient implorer. Le temps était beau, la route leur parut courte ; la jeune paysanne tartare leur servit de guide dans la forêt et jusqu'au village de Saïmka. En entrant dans l'église, les regards de tout le monde se tournèrent vers elles ; mais elles ne tournèrent les leurs que vers Dieu.

Le cœur plein d'une égale piété, la tête baissée, elles s'avancèrent vers l'autel, se prosternèrent humblement, prononcèrent les mêmes vœux en faveur du même objet, et si ceux d'Élisabeth furent plus étendus que ceux de sa mère, Dieu ne les entendit pas moins.

Pendant tout le temps de la cérémonie, cette jeune fille ne leva pas le voile qui couvrait son visage ; sa pensée, toute à Dieu et à son père, ne fut pas même jusqu'à celui dont elle attendait du secours. Le pieux concert de toutes les voix qui se réunissaient pour chanter l'hymne divin, lui fit une impression profonde, et qui tenait de l'extase ; elle n'avait jamais entendu rien de pareil ; il lui semblait voir les cieux ouverts et Dieu lui-même lui présenter un de ses anges pour la conduire pendant sa route. Cette vision ne cessa qu'avec la musique ; alors seu-

lement Élisabeth leva la tête, et le premier objet qu'elle vit fut le jeune Smoloff debout à quelques pas, le dos appuyé contre un pilier, et les yeux fixés sur elle avec la plus tendre expression. Elle crut voir l'ange que Dieu venait de lui promettre, l'ange qui devait l'aider à délivrer son père ; elle le regarda avec beaucoup de reconnaissance. Smoloff fut ému ; ce regard lui semblait d'accord avec ce qu'il trouvait dans son propre cœur.

En sortant de l'église, il proposa à Phédora de la reconduire dans son traîneau jusqu'à l'entrée de la forêt ; elle y consentit avec joie : c'était un moyen de retrouver plus tôt son époux ; mais Élisabeth éprouva un véritable chagrin de cet arrangement. En marchant à pied, elle se flattait de trouver le moment de parler en secret à Smoloff : dans un traîneau cela devenait impossible. Pouvait-elle s'ouvrir devant sa mère, qui, n'ayant aucune idée de son projet, le repousserait avec effroi, et défendrait au jeune homme d'y donner le moindre encouragement ? Cependant allait-elle encore perdre cette occasion favorable, cette occasion peut-être unique, de révéler son projet à Smoloff ? Le trouble, l'incertitude agitaient son cœur ; déjà le traîneau touchait aux premiers arbres de la forêt ; Smoloff lui-même avait déclaré ne pouvoir pas

aller plus loin. Cependant, ne pouvant se résoudre à quitter sitôt Élisabeth, il poussa jusqu'aux bords du lac; mais là il fallut s'arrêter. Phédora descendit la première; en lui donnant la main, Smoloff lui dit: « Ne venez-vous pas « vous promener ici quelquefois? » Élisabeth, qui descend après sa mère, répond d'une voix basse et précipitée: « Non pas ici; mais de« main, demain, dans la petite chapelle de la « plaine. ». Elle venait de donner un rendez-vous, mais elle ne le savait pas: elle croyait n'avoir parlé que pour son père; et, en voyant dans les yeux de Smoloff qu'il avait entendu sa prière, une douce joie éclata dans les siens.

Tandis que sa mère et elle marchent vers leur cabane, Smoloff s'en retourne seul à travers la forêt, plongé dans les plus délicieuses rêveries. Après ce qu'il vient d'entendre, comment ne serait-il pas sûr d'être aimé d'Élisabeth? Et, avec ce qu'il connaît d'elle, comment ne serait-il pas transporté de son bonheur?

Ce ne fut point avec le trouble d'une démarche hasardée, mais avec toute la sécurité de l'innocence qu'Élisabeth se rendit le lendemain à la petite chapelle de bois. Sa marche était plus légère, plus rapide; elle faisait les premiers pas vers la délivrance de son père. Le soleil jetait sa lumière sur une plaine de neige;

mille glaçons attachés aux arbres multipliaient sa brillante image sous toutes les formes et dans des miroirs de toutes les grandeurs : mais cet éclat si divin et si pur était moins pur et moins divin que le cœur d'Élisabeth. Elle entre dans la chapelle ; Smoloff n'y est point encore : ce retard la trouble, un léger nuage paraît dans ses yeux. Ah ! ce n'est ni la vanité, ni l'amour qui l'y place. En ce moment, ni les faiblesses, ni les passions ne peuvent s'élever jusqu'à Élisabeth ; mais elle craint qu'un accident, une circonstance imprévue n'arrêtent les pas de celui qu'elle attend. Inquiète, elle demande à Dieu de ne pas prolonger plus long-temps l'incertitude où elle vit. Tandis qu'elle prie, Smoloff accourt ; il est surpris qu'elle l'ait devancé, il s'était hâté beaucoup. On va vite sans doute quand c'est la passion qui entraîne ; mais Élisabeth venait de prouver en ce jour que la vertu qui court à son devoir, peut aller plus vite encore.

En voyant Smoloff, elle lève les yeux et les mains au ciel, et se tournant ensuite vers lui avec une grâce vive et touchante : « Ah ! monsieur, lui dit-elle, avec quelle impatience je « vous attendais ! » Ces mots, l'expression de ses regards, ce rendez-vous, l'exactitude qu'elle a mise à s'y rendre, tout confirme au jeune homme

qu'il est aimé; il va aussi dire qu'il aime, elle ne lui en donne pas le temps : « M. Smoloff, « s'écrie-t-elle, écoutez-moi; j'ai besoin de « vous pour sauver mon père, promettez-moi « votre appui. » Ce peu de mots confond toutes les idées du jeune homme : troublé, confus, il pressent sa méprise, mais n'en aime pas moins Élisabeth. Il tombe à genoux; elle croit que c'est devant Dieu : non, c'est devant elle; il jure d'obéir. Elle reprend ainsi : « Depuis que j'ai « commencé à me connaître, mes parents ont « été ma seule pensée, leur amour mon unique « bien, leur bonheur le but de ma vie entière. « Ils sont malheureux, Dieu m'appelle à les se-« courir, et il ne vous a envoyé ici que pour « m'aider à remplir ma destinée. M. de Smoloff, « je veux aller à Pétersbourg demander la grâce « de mon père. » Il fit un geste de surprise comme pour combattre ce projet; elle se hâta d'ajouter : « Je ne pourrais vous dire moi-même « depuis quel temps cette pensée est entrée dans « mon esprit; il me semble que je l'ai reçue avec « la vie, que je l'ai sucée avec le lait; elle est « la première dont je me souvienne, elle ne m'a « jamais quittée : je m'endors, je m'éveille, je « respire avec elle; c'est elle qui m'a toujours « occupée auprès de vous; c'est elle qui m'a-« mène ici; c'est elle qui m'inspire le courage

« de ne craindre ni la fatigue, ni la misère, ni « la mort, ni les rebuts; c'est elle qui me ferait « désobéir à mes parents s'ils m'ordonnaient de « ne pas partir. Vous voyez, M. Smoloff, qu'il « serait inutile de me combattre, et que de pa- « reilles résolutions ne peuvent être ébranlées. »

Pendant ce discours, les tendres espérances du jeune homme s'étaient toutes évanouies; mais il goûtait jusqu'à l'ivresse le sentiment de l'admiration; et l'héroïsme de cette jeune fille lui arrachait des larmes aussi douces peut-être que celles de l'amour. « Ah! lui dit-il, heureux, « mille fois heureux que vous m'ayez choisi « pour vous entendre, pour vous aider, mais « vous ne connaissez point tous les obstacles... « Deux seuls m'ont inquiétée, interrompit-elle, « et il n'y a peut-être que vous au monde qui « puissiez les lever. Parlez, parlez, lui dit- « il, impatient d'obéir : que pouvez-vous de- « mander qui ne soit au-dessous de ce que je « voudrais faire? Ces obstacles, les voici, ré- « pondit Élisabeth : j'ignore la route que je dois « prendre, et je ne suis pas sûre que ma fuite « ne nuise pas à mon père; il faut donc que vous « m'indiquiez mon chemin, les villes que je « trouverai sur mon passage, les maisons hos- « pitalières qui recueilleront ma misère, le « moyen le plus sûr de faire passer ma requête

« à l'empereur; mais, avant tout, il faut que « vous me répondiez que votre père ne punira « pas le mien de mon absence. » Smoloff en répondit. « Mais, ajouta-il, savez-vous à « quel point l'empereur est irrité contre votre « père? savez-vous qu'il le regarde comme « son plus mortel ennemi? J'ignore, dit-elle, « de quel crime on peut l'accuser; je ne con- « nais encore ni son vrai nom, ni sa patrie; « mais je suis sûre de son innocence. Quoi! « repartit Smoloff, vous ne savez point quel « était le rang de votre père, ni le nom que vous « lui rendrez? Non, je ne le sais point, répon- « dit-elle. O fille étonnante! s'écria-t-il, pas un « mouvement d'orgueil, de vanité dans ton dé- « vouement; tu ne sais point ce que tu vas recon- « quérir : tu n'as pensé qu'à tes parents; mais « qu'est-ce que la grandeur de ta naissance « devant celle de ton âme? qu'est-ce auprès de « tes sentiments que le nom des....? Arrêtez, « interrompit-elle vivement; ce secret est celui « de mon père, et je ne dois l'apprendre que de « lui. Elle a raison, repartit Smoloff dans une « sorte d'enthousiasme; rien n'est assez bien « pour elle quand elle peut encore faire mieux. » La jeune fille reprit la parole pour lui demander quand il lui donnerait les lumières dont elle avait besoin pour sa route. « Je vais y travailler,

« lui dit-il; mais, Élisabeth, croyez-vous que « vous puissiez traverser les trois mille cinq « cents verstes qui séparent le cercle d'Ischim « de la province d'Ingrie, seule, à pied, sans « secours? Ah! s'écria-t-elle en se prosternant « devant l'autel, celui qui m'envoie au secours « de mes parents ne m'abandonnera pas. » Smoloff, les yeux pleins de larmes, lui répondit après un moment de silence : « Il est impossible que vous songiez à une telle entreprise « avant les beaux jours; maintenant elle serait « impraticable. Voici la saison où les traînages « vont être interrompus, et où vous seriez inondée dans les forêts humides de la Sibérie; je « vous reverrai dans quelques jours, Élisabeth; « alors seulement je pourrai vous dire tout ce « que je pense d'un projet qui m'a trop ému « pour que j'aie pu le juger. Je retournerai à « Tobolsk, je veux parler à mon père..... Mon « père est le meilleur des hommes; il y aurait « bien plus d'infortunés ici s'il n'y commandait « pas. Les grandes actions plaisent à son cœur : « il n'est pas libre de vous aider, son devoir le « lui défend; mais, je vous le jure, il ne punira « pas votre père d'avoir donné le jour à une fille « si vertueuse. Ah! qu'il s'enorgueillerait au « contraire de vous nommer la sienne! Élisa- « beth, pardonnez, c'est malgré moi que mon

« cœur se déclare : je sais bien qu'il ne peut y « avoir de place dans le vôtre pour un autre « sentiment que pour celui qui l'occupe, je n'at- « tends donc rien; mais, s'il vient un jour où « vos parents rendus à leur patrie soient heu- « reux, et vous tranquille, souvenez-vous alors « que dans ces déserts Smoloff vous vit, vous « aima, et qu'il eût préféré y vivre obscur et « pauvre avec Élisabeth, fille d'un exilé, à tous « les honneurs que le monde pourrait lui offrir. » Il ne peut achever, des larmes étouffent sa voix : lui-même s'étonne d'une si extraordinaire émotion; car jusqu'alors il n'avait jamais été faible, mais jusqu'alors il n'avait point aimé.

Cependant, Élisabeth est demeurée immobile; l'idée d'un autre amour que l'amour filial lui paraît si nouvelle, qu'à peine elle la conçoit : peut-être lui eût-elle paru moins étrange, si son cœur avait eu de la place pour la recevoir; peut-être que si elle avait vu ses parents heureux, Smoloff aurait été aimé; s'ils le sont un jour, peut-être l'aimera-t-elle : mais tant qu'ils seront dans l'infortune, elle demeurera fidèle dans sa pieuse passion; pour en contenir deux, le cœur humain, tout vaste qu'il est, ne l'est point encore assez.

Élisabeth n'a jamais vécu dans le monde, elle en ignore les usages et les bienséances;

cependant, une sorte de pudeur, qui est comme l'instinct de la vertu, lui apprend qu'après l'aveu qu'elle vient d'entendre, une jeune fille ne doit point rester seule avec le jeune homme qui l'a osé faire. Elle marche vers la porte, elle va sortir. Smoloff, qui voit son dessein, lui dit : « Élisabeth, vous aurais-je offensée? ah! « j'atteste ce Dieu ici présent, que s'il y a de « l'amour dans mon cœur, il n'y a pas moins de « respect; il sait que, si vous me l'ordonnez, je « puis me taire et mourir : comment donc, « Élisabeth, pourrais-je vous avoir offensée? « Vous ne m'avez point offensée, répondit-elle « avec douceur; mais je ne suis venue ici que « pour vous parler en faveur de mes parents : « maintenant que vous m'avez entendue, je n'ai « plus rien à vous dire, et je vais les retrouver. « Eh bien, noble fille, retourne à ton devoir : « en m'associant à lui, tu m'as rendu digne de « toi; et, loin de jamais songer à t'en écarter, « même dans ma plus secrète pensée, je ne vais « m'occuper que de t'aider à le remplir. »

Alors il lui promit de lui remettre le dimanche suivant, à l'église de Saïmka, toutes les notes et les renseignements dont elle aurait besoin pour l'exécution de son projet; et ils se séparèrent.

Quand le dimanche arriva, Élisabeth suivit

sa mère avec joie à Saïmka; elle était impatiente de retrouver Smoloff, et de recevoir enfin toutes les instructions qui allaient faciliter son départ. Cependant la cérémonie finit, et Smoloff ne parut point; Élisabeth devint inquiète. Pendant que sa mère priait encore, elle demanda à une vieille femme si M. de Smoloff n'était pas dans l'église; on lui répondit que non, et qu'il était parti depuis deux jours pour Tobolsk. A ce mot, Élisabeth fut frappée d'une véritable douleur : l'objet de ses plus chers désirs semblait toujours fuir de devant elle, au moment où elle se croyait prête à l'atteindre. Mille craintes funestes la troublèrent : puisque Smoloff avait quitté Saïmka sans se souvenir de sa promesse, qui lui répondait qu'il s'en souviendrait à Tobolsk? et alors quel serait son recours? Cette pensée la poursuivit tout le jour; et le soir, accablée d'un chagrin d'autant plus cruel qu'elle en portait seule tout le poids, et qu'elle employait tout son courage à le dérober aux yeux de ses parents, elle se retira de bonne heure dans son petit réduit, afin de se livrer, du moins sans contrainte, à l'inquiétude qui la tourmentait. Aussitôt qu'elle fut sortie, Phédora pencha sa tête sur le sein de son époux, et lui dit : « Écoute la sollicitude qui « pèse sur mon cœur. N'as-tu pas remarqué le

« changement de notre Élisabeth ? Près de nous « elle est pensive : le nom de Smoloff la fait « rougir, son absence l'inquiète; ce matin à « l'église elle était préoccupée, ses regards « erraient de tous côtés; je l'ai entendue de« mander si Smolff n'était point à Saïmka; et « elle est devenue pâle comme la mort, quand « on lui a dit qu'il était parti pour Tobolsk. « O Stanislas! je m'en souviens, dans ces jours « qui précédèrent celui où je devins ton heu« reuse épouse, c'est ainsi que je rougissais « quand on me parlait de toi: c'est ainsi que « mes yeux te cherchaient partout, et qu'ils se « remplissaient de larmes quand ils ne te ren« contraient pas.... Hélas! ces symptômes d'un « amour qui ne devait point finir, comment ne « les verrais-je point avec terreur dans l'âme de « ma fille? elle n'est pas destinée à être heureuse « comme sa mère. Heureuse! reprit Springer « avec amertume; heureuse dans le désert, dans « l'exil! Oui, dans le désert, dans l'exil, inter« rompit vivement Phédora, heureuse partout « où l'on aime. » Et ses bras serrèrent son époux contre son sein. Mais bientôt, revenant à la première pensée qui l'occupait, elle dit : « Je crains « que mon Élisabeth n'aime le jeune Smoloff; « toute charmante qu'elle est, cependant il ne « verra en elle que la fille d'un pauvre exilé; il

« la dédaignera, et mon unique enfant, née de « mon sang, nourrie de mon lait, mourra « comme sa mère avec son amour.... ».

En parlant ainsi, elle pleurait, et la vue de son époux qui la console de tout, ne pouvait la consoler du malheur de sa fille. Springer réfléchit un moment, puis il répondit : « Phédora, « ma bien-aimée, calme tes craintes; j'ai étudié « aussi notre Élisabeth ; peut-être ai-je vu plus « avant que toi dans son âme ; une autre pensée « que celle de Smoloff l'occupe tout entière, « j'en suis sûr; je suis aussi sûr que si nous la « voulions donner à Smoloff, il ne la dédaigne- « rait point, même dans ce désert, et ce senti- « ment le rendrait digne de l'obtenir, si jamais... « Non, Élisabeth ne restera pas toujours dans « ce désert, elle ne demeurera pas inconnue, « elle ne sera pas malheureuse, cela est impos- « sible : tant de vertus sur la terre annoncent « une justice dans le ciel; tôt ou tard elle se « montrera. ».

Depuis leur exil, c'était la première fois que Springer n'avait pas désespéré de l'avenir. Phédora en conçut les plus doux présages; et, rassurée par les paroles de son époux, elle s'endormit paisiblement entre ses bras.

Pendant deux mois, Élisabeth alla chaque dimanche à Saïmka, s'attendant toujours à y

trouver Smoloff. Ce fut en vain; il ne parut plus, et même elle apprit qu'il avait quitté Tobolsk. Alors toutes ses espérances l'abandonnèrent; elle ne douta plus que Smoloff ne l'eût entièrement oubliée; et plus d'une fois elle versa sur cette pensée des larmes amères, dont la plus pure innocence n'aurait pu lui faire un reproche. Vers la fin d'avril, un soleil plus doux venait de fondre les dernières neiges, les îles sablonneuses des lacs commençaient à se couvrir d'un peu de verdure, l'aubépine épanouissait ses grosses houpes blanches, semblables à des flocons d'une neige nouvelle, et la campanule avec ses boutons d'un bleu pâle, le vélar qui élève ses feuilles en forme de lance, et l'armoise cotonneuse, tapissaient le pied des buissons. Des nués de merles noirs s'abattaient par troupes sur les arbres dépouillés, et interrompaient les premiers le morne silence de l'hiver; déjà sur les bords du fleuve voltigeait çà et là le beau canard de Perse, couleur de rose, avec son bec noir et sa hupe sur sa tête, qui, toutes les fois qu'on le tire, jette des cris perçants, même lorsqu'on l'a manqué; et dans les roseaux des marais accouraient des bécasses de toute espèce, les unes noires avec des becs jaunes, les autres hautes en jambes avec un collier de plume. Enfin, un printemps préma-

turé semblait s'annoncer à la Sibérie, et Élisabeth, pressentant tout ce qu'elle allait perdre, si elle manquait une année si favorable pour son voyage, prenait la résolution hardie de poursuivre son projet, et de ne compter, pour en assurer le succès, que sur elle et sur Dieu.

Un matin, Springer s'occupait à labourer son jardin; assise près de lui, Élisabeth le regardait en silence; il ne lui avait point confié encore le secret de son infortune, et elle ne cherchait plus cette confidence. Il s'était élevé dans son âme une sorte de tendre fierté, qui lui faisait désirer de ne connaître les malheurs de ses parents, que quand elle serait au moment de partir, et de n'entendre le récit de tout ce qu'ils avaient perdu que quand elle pourrait leur répondre : Je vais tout vous rendre. Jusqu'à ce jour, elle avait compté sur les promesses de Smoloff, et c'était là-dessus qu'elle avait fondé des espérances raisonnables; mais, après les espérances raisonnables, il en est d'autres encore, et ce furent celles-là qui la déterminèrent à parler. Cependant, avant de commencer, elle repasse dans sa tête toutes les objections qu'on va lui faire, tous les obstacles qu'on va lui opposer : ils sont terribles, elle le sait, Smoloff le lui a dit, et elle est bien sûre que la tendresse de ses parents les exagérera encore.

Que répondra-t-elle à leurs frayeurs, à leurs ordres, à leurs prières? Que répondra-t-elle, quand ils lui diront que les joies de la patrie ne sont rien pour eux au prix de l'absence de leur enfant? Un instant elle oublie que son père est auprès d'elle, et, tout en larmes, elle tombe à genoux, en demandant à Dieu de lui accorder l'éloquence nécessaire pour persuader ses parents. Springer, qui l'entend pleurer, se retourne, court à elle, la prend dans ses bras, et lui dit : « Élisabeth, qu'as-tu? que veux-tu? Ah! « si ton cœur est déchiré, pleure du moins dans « le sein de ton père. Mon père, répond-elle, « ne me retiens plus ici; tu sais que je veux par- « tir : permets-moi de partir; je le sens, c'est « Dieu lui-même qui m'appelle...... » Elle ne peut achever. La jeune Tartare accourt : « M. de « Smoloff, leur dit-elle, voici M. de Smo- « loff. » Élisabeth jette un cri de joie, serre les deux mains de son père contre sa poitrine, en ajoutant : « Tu le vois bien, c'est Dieu lui-même « qui m'appelle; il envoie celui qui peut m'ou- « vrir les chemins, il n'y a plus d'obstacles. « O mon père! ton heureuse fille brisera ta « chaîne ». Sans attendre sa réponse, elle court au-devant de Smoloff; elle rencontre sa mère, elle la serre dans ses bras, l'entraîne en s'écriant : « Viens, ma mère, il est revenu, M. de

« Smoloff est est ici ». Elles entrent dans leur chambre, et y trouvent un homme de cinquante ans, en habit d'uniforme, et suivi de plusieurs officiers. La mère et la fille s'arrêtent avec surprise. « Voici M. de Smoloff, leur dit la jeune « Tartare ». A ces mots, toutes les espérances qui venaient de rentrer dans le cœur d'Élisabeth, l'abandonnent une seconde fois; elle pâlit, ses yeux se remplissent de larmes. Phédora, frappée de la vivacité de cette impression, s'approche de sa fille, se place devant elle, afin de cacher son trouble; heureuse, si, en lui donnant sa vie, elle avait pu la délivrer de la funeste passion dont elle la croyait dévorée.

Le gouverneur de Tobolsk fit éloigner sa suite; et, dès qu'il fut seul avec les exilés, il se tourna vers Springer, et lui dit : « Monsieur, « depuis que la prudence de la cour de Russie « a cru devoir vous envoyer ici, voici la pre« mière fois que je viens visiter ce cercle éloi« gné; ce devoir m'est doux, puisqu'il me per« met de montrer à un illustre proscrit toute la « part que je prends à son infortune; je gémis « que ce même devoir me défende de le secou« rir et de le protéger. »

« Je n'attends rien des hommes, monsieur, « interrompit froidement Springer; je ne veux « point de leur pitié, et je n'espère rien de leur

« justice : heureux dans mon malheur de ce « qu'ils m'ont placé aussi loin d'eux, je passerai « mes jours dans ces déserts, sans me plaindre. « Ah! monsieur, reprit le gouverneur avec « émotion, pour un homme comme vous, vivre « loin de sa patrie est un affreux destin! Il en « est un plus affreux encore, monsieur le gou- « verneur, répartit Springer, c'est de mourir « loin d'elle. » Il n'acheva point; s'il eût ajouté un mot, peut-être eût-il versé une larme, et l'illustre infortuné ne voulait pas se montrer moins grand que son malheur. Élisabeth, cachée derrière sa mère, regardait timidement par-dessus son épaule si l'air et la physionomie du gouverneur annonçaient assez de bonté pour qu'elle osât s'ouvrir à lui. Ainsi la craintive colombe, avant de sortir de son nid, élève sa tête entre les feuilles, et regarde long-temps si la pureté du ciel lui promet un jour serein.

Le gouverneur la remarqua, il la reconnut; son fils lui avait souvent parlé d'elle, et le portrait qu'il en avait fait, ne pouvait ressembler qu'à Élisabeth. « Mademoiselle, lui dit-il, mon « fils vous a connue; vous lui avez laissé des « souvenirs ineffaçables. Vous a-t-il dit, Mon- « sieur, qu'elle lui devait la vie de son père, « interrompit vivement Phédora? Non, madame, « répondit le gouverneur; mais il m'a dit qu'elle

« donnerait la sienne pour son père et pour « vous. Elle la donnerait, reprit Springer, et « cette tendresse est le seul bien qui nous reste, « le seul que les hommes ne pourront jamais « nous ravir. »

Le gouverneur détourna la tête avec émotion : après un court silence, il reprit la parole, en s'adressant à Élisabeth. « Mademoiselle, il « y a deux mois que mon fils, étant à Saïmka, « reçut l'ordre de l'empereur de partir sur-le-« champ, pour rejoindre l'armée qui se rassem-« blait en Livonie ; il fallut obéir sans délai. « Avant de me quitter, il me conjura de vous « faire passer une lettre : cela était impossible. « Je ne pouvais, sans me compromettre, en « charger personne ; je ne pouvais que vous la « donner moi-même : la voici. » Élisabeth la prit en rougissant ; le gouverneur vit la surprise de ses parents, et s'écria : « Heureux le père, « heureuse la mère dont la fille ne leur cache « que de semblables secrets ! » Alors il rappela sa suite, et, devant elle, il dit à Springer : « Monsieur, les ordres de mon souverain me « prescrivent toujours de vous empêcher de « recevoir personne ici ; cependant, je suis « informé que de pauvres missionnaires, reve-« nant des frontières de la Chine, doivent tra-« verser ces montagnes ; s'ils viennent frapper à

« votre cabane, et vous demander pour une nuit « l'hospitalité, il vous sera permis de la leur « donner. »

Quand le gouverneur fut parti, Élisabeth demeura les yeux baissés, regardant sa lettre, et n'osant l'ouvrir. « Ma fille, lui dit Springer, si « tu attends de ta mère et de moi la permission « de lire ce papier, nous te la donnons. » Alors, d'une main tremblante, Élisabeth brisa le cachet de la lettre, la parcourut tout bas, et s'interrompit plusieurs fois par des exclamations de reconnaissance et de joie. A la fin, ne pouvant plus se contenir, elle se précipita sur le sein de ses parents. « Le moment est venu, leur « dit-elle; tout favorise mes projets : la Provi« dence m'ouvre une route sûre, le ciel m'ap« prouve et bénit mes intentions. O mes parents! « ne les approuverez-vous pas, ne les bénirez« vous pas comme lui? »

A ces mots, Springer tressaillit, car il comprit ce qu'il allait entendre; mais Phédora, qui n'en avait aucune idée, s'écria : « Élisabeth, « quel est donc ce mystère, et que contient ce « papier? » Et elle fit un mouvement pour le prendre; sa fille osa le retenir : « O ma mère! « pardonne, lui dit-elle, je tremble de parler « devant toi; tu n'as rien deviné, ta douleur « m'épouvante : c'est maintenant l'unique ob-

« stacle, c'est le seul devant lequel je recule....
« Ah! permets que je ne m'explique que devant
« mon père; tu n'es pas préparée comme lui....
« Non ma fille, interrompit Springer, ne fais
« point ce que l'exil et le malheur n'ont pu
« faire, ne nous sépare pas. Viens, ma Phé-
« dora, viens contre le cœur de ton époux, et
« si tu as besoin de force pour les paroles que
« tu vas entendre, il te prêtera toute la sienne. »
Phédora, éperdue, et se voyant comme mena-
cée par la foudre, sans savoir de quelle main
elle allait partir, répondit avec effroi : « Sta-
« nislas, que veut dire ceci? n'ai-je point sou-
« tenu tous nos revers avec courage? je n'en
« manquerai point, ajouta-t-elle en serrant
« fortement contre son cœur son époux et sa
« fille; je n'en manquerai point contre tous ceux
« qui m'atteindront entre vous deux. » Élisa-
beth voulut répondre; sa mère ne le permit pas.
« Ma fille, s'écria-t-elle avec un accent déchi-
« rant, demande-moi ma vie, mais ne me de-
« mande pas de t'éloigner d'ici. » Ces mots di-
saient qu'elle avait tout deviné; il ne s'agissait
plus de lui rien apprendre, mais de la détermi-
ner : baignée de larmes, et tremblante devant
la douleur de sa mère, Élisabeth, d'une voix
entrecoupée, laissa seulement échapper ces
mots : « Ma mère, pour le bonheur de mon

« père, si je te demandais quelques jours? Non, « pas un seul jour, interrompit sa mère éper- « due : quel horrible bonheur pourrait s'ache- « ter au prix de ton absence! non, pas un seul « jour. O mon Dieu! ne permettez pas qu'elle « me le demande. » Ces paroles anéantirent les forces d'Élisabeth : hors d'état de prononcer elle-même ce qui doit affliger sa mère, elle présente en silence à son père la lettre du gouverneur de Tobolsk, et lui fait signe de la lire. Springer soutient sa femme contre sa poitrine, en lui disant : « Repose-toi ici avec confiance, « car ce soutien-là ne te manquera jamais. » Puis, d'une voix qu'il s'efforce en vain de raffermir, il lit tout haut la lettre suivante, écrite de Tobolsk par le jeune Smoloff, et à deux mois de date :

« Un de mes plus vifs regrets, en quittant « Saïmka, Mademoiselle, a été de ne pouvoir « vous instruire de l'obligation rigoureuse qui « me forçait à m'éloigner de vous : je ne pou- « vais vous aller voir, vous écrire, ni vous en- « voyer les explications que vous m'aviez de- « mandées, sans contrevenir aux ordres de mon « père, et sans compromettre sa sûreté; peut- « être l'eussé-je fait sans l'exemple que vous « veniez de me donner : mais quand je venais « d'apprendre auprès de vous tout ce qu'on doit

« à son père, je ne pouvais pas risquer la vie « du mien. Cependant, je l'avoue, je n'aime pas « mon devoir comme vous aimez le vôtre, et je « suis revenu à Tobolsk le cœur déchiré. Mon « père m'apprend qu'un ordre de l'empereur « m'envoie à mille lieues d'ici, et qu'il faut obéir « à l'instant : je vais partir; Élisabeth, vous ne « savez point ce que je souffre. Ah! je ne de- « mande point au ciel que vous le sachiez ja- « mais; il ne peut être juste qu'autant que vous « serez heureuse.

« J'ai ouvert mon cœur à mon père : je vous « ai fait connaître à lui, j'ai vu couler ses larmes « quand je lui ai dit vos projets; je crois qu'il « veut vous voir, et qu'il ira exprès cette année « visiter le cercle d'Ischim. En attendant, s'il « le peut, il vous fera parvenir cette lettre. Éli- « sabeth, je pars plus tranquille, puisque je « vous laisse sous la protection de mon père. « Cependant, je vous en conjure, n'en usez « point pour partir avant mon retour; j'espère « revenir à Tobolsk avant un an, c'est moi qui « vous conduirai à Pétersbourg, c'est moi qui « vous présenterai à l'empereur, c'est moi qui « veillerai sur vous pendant ce long voyage : « ne craignez point mon amour, je n'en parle- « rai plus, je ne serai que votre ami, que votre « frère; et, si je vous sers avec toute la vivacité

« de la passion, je jure de ne vous parler ja-« mais qu'un langage pur comme l'innocence, « comme les anges, comme vous. »

Un peu plus bas, l'apostille suivante était écrite de la main même du gouverneur :

« Non, mademoiselle, ce n'est point avec « mon fils que vous devez partir; je ne doute « point de son honneur; mais le vôtre doit être « à l'abri de tout soupçon. En allant montrer à « la cour de Russie des vertus trop touchantes « pour n'être pas couronnées, il ne faut pas « risquer de faire dire que vous avez été con-« duite par votre amant, et flétrir ainsi le plus « beau trait de piété filiale dont le monde « puisse s'honorer. Dans votre situation, il n'y « a de protecteurs dignes de votre innocence, « que Dieu et votre père : votre père ne peut « vous suivre, Dieu ne vous abandonnera pas. « La religion vous prêtera son flambeau et son « appui; abandonnez-vous à elle; vous savez à « qui j'ai permis l'entrée de votre cabane. En « vous remettant ce papier, je vous rends dépo-« sitaire de mon sort : car si une pareille lettre « était connue, si on pouvait se douter que j'ai « favorisé votre départ, je serais à jamais « perdu; mais je ne suis pas même inquiet : je « sais à qui je me confie, et tout ce qu'on doit « attendre de la force et de la vertu d'une fille

« qui s'apprête à dévouer sa vie à son père. »

En finissant cette lettre, la voix de Springer était plus forte et plus animée, car il voyait avec orgueil les vertus de sa fille et l'estime qu'on en faisait : mais la tendre mère ne voyait que son départ ; pâle, abattue, sans mouvement, elle regardait sa fille, levait les yeux au ciel, et n'avait plus la force de pleurer. Élisabeth se mit à genoux devant eux, et leur dit : « O mes parents ! laissez-moi vous parler ainsi : « ce n'est que dans une humble attitude qu'on « doit demander la plus grande de toutes les « félicités. J'ose aspirer à celle de vous rendre « votre liberté, votre bonheur, votre patrie ; « depuis plus d'une année, voilà quel est l'objet « de mes plus chères espérances ! j'y touche « enfin, et vous me défendriez de l'atteindre ? « Ah ! s'il est un bien au-dessus de celui que je « demande, refusez-moi, j'y consens ; mais s'il « n'en est pas.... » Émue, tremblante, sa voix expira, et ce ne fut qu'en embrassant les genoux de ses parents qu'elle put chever sa prière. Springer posa les mains sur la tête de sa fille sans proférer un seul mot. La mère s'écria : « Seule, à pied, sans secours ! non, je ne le « puis, je ne le puis. Ma mère, reprit vivement « Élisabeth, je t'en conjure, ne repousse pas « mes vœux. Si tu savais depuis combien de

« temps je nourris mon projet et toutes les con-
« solations que je lui dois! Aussitôt que mon
« âge me permit de comprendre vos infortunes,
« je me promis de consacrer ma vie à vous en
« délivrer: Heureux jour que celui où je promis
« de servir mon père! heureux espoir qui me
« soutenait quand je le voyais pleurer!.... Ah!
« que de fois, étant témoin de vos muets cha-
« grins, j'aurais été consumée d'une mortelle
« tristesse, si je n'avais pas pu me dire : moi,
« moi, je leur rendrai ce qu'ils regrettent....!
« Mes parents, si vous m'arrachez cette espé-
« rance, vous m'arrachez la vie. Privée de cette
« pensée, où toutes mes autres pensées venaient
« aboutir, je ne verrai plus de but à mon exis-
« tence, et mes jours s'éteindront dans la lan-
« gueur.... Oh! pardonnez si je vous afflige;
« non, si vous me retenez ici, je ne mourrai
« pas, puisque ma mort serait pour vous un
« malheur de plus, mais permettez-moi d'être
« heureuse. Ne dites pas que mon entreprise est
« impossible; elle ne l'est pas, mon cœur vous
« en répond; il trouvera des forces pour aller
« demander justice, et des paroles pour vous la
« faire obtenir; il ne craint rien, ni les fatigues
« ni les obstacles, ni les mépris, ni la cour, ni
« les rois; il ne craint que votre refus... Laisse,
« laisse, Élisabeth, interrompit Springer, je

« ne me connais plus, tu bouleverses mon âme;
« jusqu'à ce jour elle n'avait point reculé devant
« une belle action, et des vertus supérieures à
« son courage ne s'étaient point présentées à
« elle.... Je ne croyais pas être faible; ô ma
« fille! tu viens de m'apprendre que je le suis;
« non, je ne puis consentir à ce que tu veux. »
Ranimée par ce refus, Phédora prit les mains
de sa fille entre les siennes et lui dit : « Écoute-
« moi, Élisabeth; si ton père est faible, tu peux
« bien permettre à ta mère de l'être aussi, par-
« donne-lui de ne pouvoir se résoudre à te
« laisser déployer tant de vertus. Étrange situa-
« tion, où une mère demande à sa fille d'être
« moins vertueuse; mais ta mère te le demande,
« elle ne te l'ordonne point, car en t'élevant
« au-dessus de tout, tu as mérité de ne plus re-
« cevoir d'ordres que de toi-même. Ma mère,
« reprit Élisabeth, les tiens me seront toujours
« sacrés; si tu me demandes de rester ici, j'es-
« père avoir la force de t'obéir; mais puisque
« mon dessein t'a touchée, laisse-moi espérer
« qu'il aura ton assentiment : il n'est pas le fruit
« d'un moment d'enthousiasme, mais de longues
« années de méditation : il s'appuie autant sur
« des raisons solides que sur les plus tendres
« sentiments. Existe-t-il un autre moyen d'ar-
« racher mon père à l'exil? Depuis douze ans

« qu'il languit ici, quel ami a pris sa défense?
« et quand il s'en trouverait un qui l'osât, ose-
« rait-il parler comme moi? serait-il inspiré
« par un semblable amour?... Oh! laissez-moi
« toujours croire que Dieu n'a donné qu'à votre
« unique enfant le pouvoir de vous rendre au
« bonheur, et ne vous opposez pas à l'auguste
« mission que le ciel a daigné lui confier. Dites-
« moi, que trouvez-vous donc de si effrayant
« dans mon entreprise? Est-ce mon absence?
« Mais ne vous ai-je pas entendus gémir sou-
« vent ensemble d'un exil qui vous empêchait
« de me donner un époux? Un époux, ô mes
« parents! ne m'aurait-il pas séparée de vous
« aussi? Des dangers? il n'y en a point: les
« hivers de ce climat m'ont accoutumée à la
« rigueur des saisons, et mes courses dans nos
« landes, à la fatigue d'une longue marche.
« Avez-vous peur de ma jeunesse? elle sera mon
« appui: on vient au secours de tout ce qui est
« faible. Enfin, redoutez-vous mon inexpé-
« rience? je ne serai pas seule: rappelez-vous
« les paroles et la lettre du gouverneur. S'il
« permet à un pauvre missionnaire de se re-
« poser sous notre toit, c'est pour me donner un
« guide et un protecteur. Vous le voyez, tout
« est prévu, il n'y a point de péril, il n'y a plus
« d'obstacles, et rien ne me manque que votre

« consentement et votre bénédiction.... Et ton « pain, tu le mendieras, répondit Springer « avec amertume? les aïeux de ta mere, qui ré- « gnèrent jadis dans ces contrées; les miens, « qui se sont assis sur le trône de Pologne, « verront l'héritière de leur nom parcourir, en « demandant l'aumône, cette Russie qui a fait « de leurs royaumes des provinces de son em- « pire! Si tel est le sang d'où je sors, reprit Éli- « sabeth avec une modeste surprise, si je des- « cends des rois, et que deux couronnes aient « été sur le front de mes aïeux, j'espère me « montrer digne et d'eux et de vous, et ne point « avilir le nom qu'ils m'ont laissé; mais la mi- « sère ne l'avilira point. Pourquoi la fille des « Séids et de Sobieski rougirait-elle d'avoir re- « cours à la charité de ses semblables? tant de « grands hommes précipités du faîte des hon- « neurs l'ont implorée pour eux-mêmes! plus « heureuse qu'eux tous, je ne l'implorerai que « pour servir mon père. »

La noble fermeté de cette jeune fille, une sorte de divin orgueil que faisait briller dans ses yeux la pensée de s'humilier pour ses parents, donnait à tout ce qu'elle disait une force et une autorité qui triomphèrent de Springer : il ne se sentit pas le droit d'empêcher sa fille de mettre tant de vertus au jour; il se serait cru

coupable de la forcer à les ensevelir dans un désert. « O ma Phédora! s'écria-t-il en serrant « les mains de son épouse, la laisserons-nous « mourir ici, la priverons-nous du bonheur de « donner le jour à des enfants qui lui ressem- « blent? Prends courage, ma bien-aimée; et « puisqu'il n'existe nul autre moyen de la rendre « à ce monde dont elle sera la gloire, laissons- « la partir. » Dans ce moment, la mère l'emporta sur l'épouse, et, pour la première fois de sa vie, Phédora s'éleva contre la plus sainte autorité : « Non, non, je ne la laisserai pas par- « tir; en vain mon époux le demande, je saurai « lui résister. Quoi! j'exposerais la vie de mon « enfant! je laisserais partir mon Élisabeth, « pour apprendre un jour qu'elle a péri de froid « et de misère dans d'affreux déserts, pour vivre « sans elle, pour la pleurer toujours! voilà ce « qu'on ose exiger d'une mère! O Stanislas! « devais-tu m'apprendre qu'il est un sacrifice « que je ne puis te faire, et une douleur dont tu « ne me consolerais pas? » En parlant ainsi, elle ne pleurait plus, et était comme dans un état de délire. Springer, le cœur déchiré de sa peine, s'écria : « Ma fille, si votre mère n'y peut « consentir, vous ne partirez pas. Non, ma « mère, si tu l'ordonnes, je ne partirai pas, lui « dit Élisabeth en l'accablant des plus tou-

« chantes caresses ; je t'obéirai toujours. Mais « peut-être Dieu obtiendra-t-il de toi ce que tu « as refusé à mon père ; viens le prier avec moi, « ma mère : demandons-lui ensemble ce que « nous devons faire : c'est la lumière qui guide « et la force qui soutient : toute vérité vient de « là, et toute résignation aussi ! »

En priant, Phédora pleura. Cette piété qui calme, adoucit, et ne s'empare du cœur que pour se mettre à la place de ce qui le tourmente et le déchire ; cette piété divine qui ne prescrit jamais un devoir sans en montrer la récompense ; cette voix de Dieu, si puissante sur les âmes tendres, toucha celle de Phédora. Dans les caractères nobles et fiers, qui ne composent le bonheur que de gloire, l'estime des hommes peut obtenir le sacrifice des plus chères affections ; mais la religion seule peut l'obtenir des cœurs qui ne composent le bonheur que d'amour.

Le lendemain, Springer, s'étant trouvé seul avec sa fille, lui fit le récit de ses longues infortunes ; il lui apprit quelles funestes guerres avaient déchiré la Pologne, et comment ce malheureux royaume avait été effacé du nombre des empires. « Mon seul crime, ma fille, lui « dit-il, est d'avoir trop aimé ma patrie, et de « n'avoir pu supporter son asservissement. Ses

« plus grands monarques étaient du même sang « que moi; je pouvais moi-même être appelé « au trône, et je devais bien mon amour et ma « vie au pays dont je tirais toute ma gloire; je « l'ai servi comme je le devais : seul, à la tête « d'une poignée de nobles Polonais, je l'ai dé-« fendu jusqu'à la dernière extrémité contre les « trois grandes puissances qui s'avançaient « pour l'envahir; et, lorsqu'accablé par le « nombre de nos ennemis, sous les murs de « Varsovie, à la vue de cette vaste capitale li-« vrée aux flammes et au pillage, il a fallu céder, « et se soumettre à la tyrannie, au fond de mon « âme je résistais encore. Humilié d'être tou-« jours dans ma patrie, et de n'en plus avoir, « partout je cherchais des armes, partout je « cherchais des alliés qui m'aidassent à rendre « à la Pologne son existence et son nom. Vains « efforts, tentatives inutiles, chaque jour rivait « davantage des chaînes que mes faibles mains « ne pouvaient ébranler. Les terres de mes « aïeux étaient dans la partie tombée sous la « domination de la Russie : j'y vivais avec Phé-« dora, heureux, mille fois heureux, si le joug « de l'étranger n'avait pas pesé sur mont front! « Mes plaintes peu mesurées, et surtout les « nombreux mécontents qui se rassemblaient « chez moi inquiétèrent un monarque absolu

« et soupçonneux. Un matin, je fus arraché de
« ma maison, des bras de ma femme, des tiens,
« ma fille : tu n'avais alors que quatre ans, et
« tes larmes ne coulaient sur ton malheur, que
« parce que tu voyais pleurer ta mère. Je fus
« traîné dans les prisons de Pétersbourg ; Phé-
« dora m'y suivit : la permission de s'y enfermer
« avec moi fut la seule grâce qu'elle put obtenir.
« Nous vécûmes près d'une année dans ces af-
« freux cachots, privés d'air, presque du jour,
« mais non pas d'espérance. Je ne pouvais
« croire qu'un monarque juste n'excusât pas un
« citoyen d'avoir soutenu les droits de sa patrie,
« et qu'il ne se fiât pas à la promesse que je lui
« donnais de demeurer soumis. J'avais trop bien
« présumé des hommes ; je fus jugé sans être
« entendu, et exilé pour la vie en Sibérie. Ma
« fidèle compagne ne m'abandonna point, et je
« dois dire qu'en m'accompagnant ici, elle avait
« l'air d'écouter plus encore son cœur que son
« devoir : si j'eusse été envoyé dans les ténèbres
« glacées de l'affreux Beresof, dans les solitudes
« perdues du lac Baïkal ou du Kamchatka, je
« n'y aurais pas été seul encore ; il n'est point
« de désert, il n'est point d'antre si sauvage où
« ma Phédora ne m'eût suivi : oui, je le veux
« croire, c'est à ses vertus, c'est à son dévoue-
« ment si généreux que j'ai dû un exil plus

« humain. O mon enfant! s'il y a eu quelques « douceurs dans ma vie, c'est à ta mère que je « le dois; et s'il y a eu du malheur dans la « sienne, je n'en dois accuser que moi. Du mal- « heur! mon père, lui dit Élisabeth, et tu l'as « toujours aimée. » A ces mots, Springer reconnut le cœur de Phédora, et vit bien, qu'ainsi que sa mère, Élisabeth auprès d'un époux pourrait ne pas être malheureuse dans l'exil. « Ma « fille, répondit-il, en lui remettant la lettre « du jeune Smoloff, qu'il avait gardée depuis « la veille, si je dois un jour à ton zèle et à ton « courage des biens que je ne désire plus que « pour t'en accabler, au sein de la prospérité, « cette lettre te rappellera nos bienfaiteurs; ton « cœur, Élisabeth, doit être reconnaissant, et « l'alliance de la vertu peut honorer le sang des « rois. » La jeune fille rougit, prit la lettre des mains de son père, l'attacha sur son cœur, et s'écria : « Le souvenir de celui qui t'a plaint, « qui t'a aimé, qui t'a servi, ne sortira jamais « de là. »

Durant quelques jours, on ne parla plus du voyage d'Élisabeth : sa mère n'y avait pas consenti encore; mais, à la tristesse de ses regards, au profond abattement de sa contenance, on voyait assez que le consentement était au fond de son cœur, et que l'espérance n'y était plus.

Cependant, peut-être n'eût-elle jamais trouvé la force de dire à sa fille : *tu peux partir,* si le ciel ne la lui eût envoyée. Un dimanche soir, la famille était en prières, lorsqu'on entendit à la porte un homme qui frappait avec son bâton. Springer ouvre ; à l'instant Phédora s'écrie : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, voilà celui qu'on « nous a annoncé, celui qui vient enlever mon « enfant. » Et elle tombe tout en pleurs le visage contre la table, sans que sa piété puisse lui donner le courage d'aller au-devant de l'homme de Dieu. Le missionnaire entre : une large barbe blanche lui descend sur la poitrine, son air est vénérable, il est courbé par la fatigue plus encore que par les années ; les épreuves de sa vie ont usé son corps et fortifié son âme : aussi, porte-t-il dans ses regards quelque chose de triste, comme l'homme qui a beaucoup souffert, et de doux, comme celui qui est bien sûr de n'avoir pas souffert en vain.

« Monsieur, dit-il, j'entre chez vous avec « joie ; la bénédiction de Dieu est sur cette « pauvre cabane ; je sais qu'il y a ici des ri- « chesses plus précieuses que les perles et l'or : « je viens vous demander une nuit de repos. » Élisabeth s'empressa de lui approcher un siége. « Jeune fille, lui dit-il, vous vous êtes bien « hâtée dans le chemin de la vertu, et dès les

« premiers pas, vous nous avez laissés loin « derrière vous. » Il allait s'asseoir, lorsqu'il entendit les sanglots de Phédora : « Mère chré- « tienne, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? le « fruit de vos entrailles n'est-il pas béni? Ne « pouvez-vous pas aussi vous dire heureuse « entre toutes les femmes? Si vous versez des « larmes parce que la vertu vous sépare de votre « enfant pour un peu de temps, que feront les « mères qui se voient arracher les leurs par « le vice, et qui les perdent pour l'éternité? « O mon père! si je ne devais plus la revoir! « s'écria la mère désolée. Vous la reverriez, « reprit-il vivement, dans le ciel qui est déjà « son partage; mais vous la reverrez aussi sur « terre : les fatigues sont grandes, mais Dieu « la soutiendra; *il mesure le vent à la laine de « l'agneau.* » Phédora courba la tête avec rési- gnation. Springer n'avait pas dit un mot encore; il ne pouvait parler, son cœur se déchirait : et Élisabeth elle-même, qui jusqu'à ce jour n'avait senti que son courage, commença à sentir sa faiblesse. L'espoir d'être utile à ses parents lui avait caché la douleur de s'en séparer : mais à présent que le moment était venu, quand elle pouvait se dire : « demain je n'entendrai plus la voix de mon père, demain je ne recevrai plus les caresses de ma mère, et peut-être un an en-

tier se passera avant que je retrouve de si douces joies, » alors il lui semblait que tout s'abîmait devant elle; ses yeux se troublèrent, ses genoux fléchirent, elle tomba en pleurant sur le sein de son père. Ah! timide orpheline, si déjà tu tends les bras à ton protecteur, et que dès les premiers pas tu penches vers la terre comme une vigne sans appui, où trouveras-tu donc des forces pour traverser seule presque une moitié du monde?

Avant de se coucher, le missionnaire s'assit à la table des exilés pour prendre le repas du soir. La plus franche hospitalité y présidait; mais la gaieté en était bannie, et ce n'était qu'avec effort que chacun des exilés retenait ses larmes. Le bon religieux les regardait avec une tendre compassion; il avait vu beaucoup d'afflictions dans le cours de ses longs voyages, et l'art de les adoucir avait été la principale étude de sa vie : aussi pour toutes les douleurs il avait une consolation; pour chaque situation, chaque caractère, il avait des paroles qui rencontraient toujours justes. Quelquefois il n'empêchait point de pleurer; mais les larmes qu'on versait sur une douleur personnelle, il savait, en présentant l'image d'une infortune plus grande, les détourner sur les douleurs d'autrui, et, par le sentiment de la pitié, adoucir le sentiment du mal-

heur. C'est ainsi qu'en racontant ses longues traverses, et les désastres dont il avait été le témoin, peu à peu il attacha l'attention des exilés, les émut de compassion pour leurs frères, les conduisit à se dire intérieurement qu'en comparaison de tant d'infortunés, leur sort était bien doux encore. En effet, que n'avait-il point vu, que ne pouvait-il point dire, cet homme vénérable, qui, depuis soixante ans, à deux mille lieues de sa patrie, sous un ciel étranger, au milieu des persécutions, travaillait, sans se lasser jamais, à la conversion de barbares qu'il appelait ses frères, et qui souvent étaient ses bourreaux? Il avait vu la cour de Pékin, et l'avait étonnée par ses vastes connaissances, et plus encore par ses vertus : il avait vécu parmi les sauvages, dont il avait adouci les mœurs; il avait réuni des hordes errantes, qui tenaient de lui les premières notions de l'agriculture. Ainsi des landes changées en champs fertiles, des hommes devenus doux et humains, des familles auxquelles les noms de père, d'époux et d'enfants n'étaient plus étrangers, et des cœurs qui s'élevaient à Dieu pour le bénir de tant de bienfaits, étaient le fruit des soins d'un seul homme. Ah! ces gens-là ne disaient point de mal des missions; ils ne disaient point que la religion qui les commande est une

religion sévère et tyrannique; ils ne disaient point surtout que les hommes qui la pratiquent avec cet excès de charité et d'amour, sont des hommes inutiles et ambitieux. Mais pourquoi ne pas dire qu'ils sont ambitieux? En se dévouant au service de leurs frères, n'aspirent-ils pas au plus grand prix possible? ne veulent-ils pas plaire à Dieu et gagner le ciel? L'ambition des plus célèbres conquérants ne s'est jamais élevée si haut; elle s'est contentée du suffrage des hommes et du sceptre de l'univers.

Le bon père apprit ensuite aux exilés que, rappelé par ses supérieurs, il retournait à pied dans l'Espagne, sa patrie. Pour s'y rendre, il avait à traverser encore la Russie, l'Allemagne et la France; mais il disait que c'était peu de chose. Celui qui vient de voyager dans les déserts, qui pour tout abri trouvait un antre, pour tout oreiller une pierre, pour toute nourriture un peu de farine de riz délayée dans de l'eau, doit se croire au terme de ses fatigues en arrivant chez des nations civilisées; et, pour le père Paul, c'était être déjà dans sa patrie que d'être chez des peuples chrétiens. Il racontait des choses extraordinaires des maux qu'il avait soufferts, des difficultés qu'il avait essuyées, lorsqu'après avoir dépassé les grandes murailles de la Chine, il s'était enfoncé dans

l'immense Tartarie. Il disait encore comment, à l'entrée des vastes déserts de la Soongorie, qui appartiennent à la Chine et lui servent de limites avec la Sibérie, il avait trouvé un pays abondant en magnifiques pelleteries, en précieuses fourrures, et susceptible de faire, à l'aide de cette richesse, un grand commerce avec les peuples européens : mais nul vestige de notre industrie n'avait encore pénétré jusque-là; aucun marchand n'avait osé porter son or et ses calculs là où le missionnaire avait planté une croix et répandu des bienfaits : tant il est vrai que la charité va encore plus loin que l'avarice!

On arrangea pour le père Paul un lit propre et commode dans le petit cabinet qu'occupait la jeune Tartare, et celle-ci vint dormir, enveloppée d'une peau d'ours, auprès du poêle.

Quand le jour commença à paraître, Élisabeth se leva : elle s'approcha doucement de la porte du père Paul; et, ayant entendu qu'il était déjà en prières, elle demanda la permission d'entrer et de l'entretenir seul : devant ses parents, elle n'aurait pas osé lui parler de ses projets, et du désir qu'elle avait de ne point attendre plus loin que l'aube prochaine pour se mettre en route. A genoux près de lui, elle lui raconta l'histoire de toute sa vie; touchante histoire, qui n'était composée que de sa ten-

dresse pour ses parents! Sans doute, dans le long récit de ses incertitudes et de ses espérances, elle prononça plus d'une fois le nom de Smoloff; mais il semblait que ce nom n'était là que pour rehausser son innocence, et montrer qu'elle l'avait conservée dans toute sa pureté : aussi le père Paul fut-il profondément touché de tout ce qu'il entendit : il avait fait le tour du monde et vu presque tout ce qu'il contient; mais un cœur comme celui d'Élisabeth, il ne l'avait point vu encore.

Springer et Phédora ne savaient point que l'intention de leur fille était de les quitter le lendemain; mais le matin, en l'embrassant, ils se sentirent émus et agités de ce frissonnement involontaire qu'éprouvent tous les êtres vivants à la veille de l'orage. A chaque pas qu'Élisabeth faisait dans la chambre, sa mère la suivait des yeux, et souvent la retenait brusquement par le bras, sans oser lui adresser une question, mais lui parlant sans cesse de soins à prendre pour le lendemain, et lui donnant des ordres pour divers ouvrages à faire à quelques jours de là. Ainsi elle cherchait à se rassurer par ses propres paroles; mais son cœur n'en était pas plus tranquille, et le silence de sa fille lui parlait toujours de départ. Pendant le dîner, elle lui dit : « Élisabeth, si le temps est beau demain,

« vous monterez dans votre petite nacelle avec « votre père, pour aller pêcher quelques pois- « sons dans le lac. » Sa fille la regarda, se tut, et de grosses larmes tombèrent de ses yeux. Springer, déchiré de la même inquiétude que sa femme, reprit un peu vivement : « Ma fille, « avez-vous entendu l'ordre de votre mère ? « demain vous viendrez avec moi. » La jeune fille pencha sa tête sur l'épaule de son père, et lui dit à voix basse : « Demain, vous console- « rez ma mère. » Springer pâlit : c'en fut assez pour Phédora, elle ne demanda plus rien ; elle était sûre que le mot de départ venait d'être prononcé, et elle ne voulait pas l'entendre ; car le moment où l'on oserait en parler devant elle serait celui où il faudrait y donner son consentement, et elle espérait que tant qu'elle ne l'aurait pas donné, sa fille n'oserait pas partir. Springer ramasse toutes ses forces, il voit qu'il aura à soutenir le lendemain et le départ de sa fille et la douleur de sa femme ; il ne sait point s'il survivra au sacrifice qu'il va faire, sacrifice auquel il ne peut se résoudre que par excès d'amour pour sa fille, et il a l'air de le recevoir ; il la remercie de son dévouement ; et, cachant ses larmes au fond de son cœur, il feint d'être heureux pour donner à son Élisabeth la seule récompense digne de ses vertus.

Ah! dans ce jour-là que d'émotions secrètes, de sentiments inaperçus, de caresses vives et déchirantes entre les parents et leur fille! Le missionnaire cherchait à fortifier les courages, en rappelant toutes les histoires des saintes Écritures, où Dieu se montre prompt à récompenser les grands sacrifices de la piété filiale et de la résignation paternelle; il leur faisait entrevoir aussi que les fatigues du voyage seraient moins grandes, parce qu'un homme puissant, qu'il ne nommait pas, mais qu'on devinait assez, lui avait fourni les moyens de rendre la route plus commode et plus douce. Enfin, quand le soir fut arrivé, Élisabeth se mit à genoux, et, d'une voix émue, demanda à ses parents de la bénir. Le père s'approcha, des larmes coulaient le long de ses joues; sa fille lui tendit les bras: il comprit que c'était un adieu; son cœur se serra, ses larmes s'arrêtèrent; il posa les mains sur la tête d'Élisabeth, en la recommandant à Dieu dans son cœur, mais sans avoir la force de proférer une parole. La jeune fille alors regardant sa mère, lui dit: « Et toi, ma mère, ne « veux-tu pas bénir aussi ton enfant? Demain, « reprit-elle, avec l'accent étouffé d'une pro- « fonde désolation, demain. — Et pourquoi pas « aujourd'hui aussi, ma mère? Ah! oui, répartit « Phédora, en s'élançant impétueusement vers

« elle, tous les jours, tous les jours. » Élisabeth courba la tête devant ses parents, qui, les mains réunies, les yeux élevés, la voix tremblante, prononcèrent ensemble une bénédiction que Dieu dut entendre.

A quelques pas, le missionnaire priait aussi : c'était la vertu qui priait pour l'innocence. Ah! si de pareils vœux n'étaient pas écoutés du ciel, quels seraient donc ceux qui auraient le droit d'aller jusqu'à lui?

On était alors à la fin de mai; c'est le temps de l'année où, entre le crépuscule du soir et l'aube du jour, à peine y a-t-il deux heures de nuit. Élisabeth les employa à faire les préparatifs de son départ; elle mit dans son sac de peau de renne un habit de voyage et des chaussures; depuis près d'un an elle y travaillait la nuit à l'insu de sa mère, et depuis le même temps à peu près elle mettait de côté à chacun de ses repas quelques fruits secs et un peu de farine, afin de retarder le plus long-temps possible le moment d'avoir recours à la charité d'autrui, sans être obligée, en partant, de rien emporter de ce pauvre toit paternel, où il n'y avait que le pur nécessaire. Huit ou dix kopecks (1) formaient tout son trésor; c'était le

(1) Kopeck, ou Copeck, petite monnaie russe valant un peu au-delà d'un sous de France.

seul argent qu'elle possédât sur la terre, et toute la richesse avec laquelle elle s'embarquait pour traverser un espace de plus de huit cents lieues.

« Mon père, dit-elle au missionnaire en ou-« vrant doucement sa porte, partons pendant « que mes parents dorment encore; ne les éveil-« lons point, ils pleureront assez tôt; ils sont « tranquilles parce qu'ils croient que nous ne « pouvons sortir que par leur chambre; mais la « fenêtre de ce cabinet n'est pas haute, je sau-« terai facilement en dehors, et je vous aiderai « ensuite à descendre sans vous faire aucun « mal. » Le missionnaire se prêta à ce pieux stratagème, qui devait épargner de déchirants adieux à trois infortunés. Quand il fut dans la forêt avec Élisabeth, elle mit son petit paquet sur son dos, et fit quelques pas pour s'éloigner; mais en tournant encore une fois la tête vers la cabane qu'elle abandonnait, ses sanglots la suffoquèrent, elle se précipita toute en larmes devant la porte où dormaient ses parents : « Mon « Dieu! s'écria-t-elle, veillez sur eux, proté-« gez-les, conservez-les-moi, et ne permettez « pas que je repasse jamais ce seuil, si je ne de-« vais plus les retrouver. » Alors elle se lève, se retourne, elle voit son père debout derrière elle. « O mon père! vous? Pourquoi, mon père, « pourquoi venir ici? — Pour te voir, t'embras-

« ser, te bénir encore une fois; pour te dire : « Mon Élisabeth, si durant les jours de ton en- « fance j'en ai passé un sans te montrer ma ten- « dresse, si une seule fois j'ai fait couler tes « larmes, si un regard, une parole sévère ont af- « fligé ton cœur, avant de t'éloigner, pardonne, « pardonne à ton vieux père, afin que s'il n'est « plus destiné au bonheur de te voir, il puisse « mourir en paix. Ah ! ne dis point, ne dis point « ceci, interrompit Élisabeth. Et ta pauvre mère, « continua-t-il, quand elle s'éveillera, que lui « dirai-je? que lui répondrai-je, quand elle me « demandera son enfant? Elle te cherchera dans « cette forêt, sur les rives de ce lac; je la sui- « vrai partout en pleurant avec elle, en appe- « lant partout avec elle notre enfant, qui ne « nous répondra plus. » A ces mots, Élisabeth s'appuya à demi-évanouie contre le mur de la chaumière. Son père vit qu'il l'avait trop émue, il se reprocha vivement sa faiblesse. « Ma fille, « lui dit-il avec une voix plus calme, prends « courage : je prendrai courage aussi; je te pro- « mets, non de consoler ta mère, mais de la « fortifier contre la douleur de ton départ; je « te promets de te la rendre quand tu revien- « dras ici. Oui, mon enfant, soit que le succès « couronne ou non ton pieux voyage, tes pa- « rents ne mourront pas sans t'avoir revue. »

Alors il dit au missionnaire qui, les yeux baissés et dans un profond attendrissement, se tenait à quelque distance de cette scène d'affliction : « Mon père, je vous remets un bien qui « n'a point d'égal, c'est plus que mon sang, que « ma vie; je vous le remets cependant avec con- « fiance; partez ensemble : des milliers d'anges « veilleront autour d'elle et de vous; pour la « défendre, les puissances célestes s'armeront; « cette poussière qui fut ses aïeux se ranimera, « et Dieu, puisqu'il est tout-puissant, et qu'il « est père aussi de mon Élisabeth, Dieu ne per- « mettra pas que notre Élisabeth périsse. »

La jeune fille, sans oser regarder son père, mit une main sur ses yeux, donna l'autre au missionnaire, et s'éloigna avec lui. En ce moment l'aurore commençait à éclaircir la cime des monts, et dorait déjà le faîte des noirs sapins, mais tout reposait encore. Aucun souffle de vent ne ridait la surface du lac, n'agitait les feuilles des arbres; celles même du bouleau étaient tranquilles, les oiseaux ne chantaient point, tout se taisait jusqu'au moindre insecte. On eût dit que la nature entière se tenait dans un respectueux silence, afin que la voix d'un père qui, à travers la forêt, criait encore un adieu à sa fille, fut le dernier son qu'elle pût entendre. J'ai essayé de dire les douleurs du

père, mais celles de la mère, je ne l'essaierai point.

Comment peindre cette infortunée qui, s'éveillant au cri de son époux, accourt à lui, et, en lisant dans son attitude désolée que son enfant est parti, tombe dans de muettes angoisses qui semblaient être à tous momens les dernières de sa vie? En vain son époux, rappelant tous les malheurs de l'exil, la conjurait de se calmer; elle n'entendait plus la voix de son époux, et l'amour lui-même avait perdu sa puissance, et n'arrivait plus à son cœur : tant il est vrai que les douleurs d'une mère s'élèvent au-dessus de toutes les consolations humaines, et ne peuvent être atteintes par rien de ce qui vient de la terre. Ah! Dieu seul s'est réservé le pouvoir de les adoucir, et s'il les donne en partage au sexe qu'il a fait le plus faible, c'est qu'il l'a fait assez tendre pour pouvoir aimer la main qui le frappe, et croire au seul espoir qui console.

Ce fut le 18 de mai qu'Élisabeth et son guide se mirent en route; ils employèrent un mois entier à traverser les forêts humides de la Sibérie, sujettes en cette saison à des inondations terribles. Quelquefois des paysans tartares leur permettaient, pour une faible rétribution, de monter dans leur charette, et tous les soirs ils se reposaient dans des cabanes si misérables,

qu'il ne fallait pas moins que la longue habitude qu'Élisabeth avait de la pauvreté, pour pouvoir goûter un peu de repos. Elle se couchait toute vêtue sur un mauvais matelas, dans une chambre remplie d'une odeur de fumée, d'eau-de-vie et de tabac, où le vent soufflait souvent à travers les fenêtres collées avec du papier, et où, pour surcroît de désagrément, dormaient pêle-mêle le père, la mère, les enfants, et quelquefois même une partie du bétail de la famille.

A quarante verstes de Tioumen (1), on passe dans un bois où des poteaux indiquent la fin du gouvernement de Tobolsk : Élisabeth les remarqua; elle quittait la terre de l'exil, il lui sembla qu'elle quittait sa patrie, et qu'elle se séparait une seconde fois de ses parents. « Ah ! « dit-elle, que me voilà loin d'eux à présent. » Cette réflexion, elle la fit encore lorsqu'elle mit le pied en Europe. Être dans une autre partie du monde lui présentait l'image d'une distance qui l'effrayait plus que le chemin qu'elle venait de faire; elle laissait en Asie ses seuls protecteurs,

---

(1) Tioumen, ou Tiumen, est la première ville de la Sibérie en entrant dans le gouvernement de Tobolsk du côté de la Russie européenne. On l'appelait anciennement *Ouzigidin*.

les seuls êtres dans toute la nature sur qui elle eût des droits, et dont l'affection lui fût assurée. Et que trouverait-elle dans cette Europe si célèbre par ses lumières, dans cette cour impériale où affluent les richesses et les talents? Y trouverait-elle un seul cœur touché de sa misère, ému de sa faiblesse, dont elle pût implorer la protection? Sans doute à cette pensée il était un nom qui devait se présenter à elle. Ah! si elle avait espéré de rencontrer à Pétersbourg.... mais il n'y était point. L'ordre de l'empereur l'avait mandé pour joindre l'armée en Livonie; elle ne le trouverait donc pas dans cette Europe qui lui semblait n'être habitée que par lui, parce qu'il était la seule personne qu'elle y connût Alors tout son recours était dans le père Paul. Un homme qui avait passé soixante ans à faire du bien, devait, dans les idées d'Élisabeth, avoir un grand crédit à la cour des rois.

De Perme à Tobolsk on compte près de 900 verstes : les chemins sont beaux, les champs fertiles et bien cultivés : on rencontre fréquemment de riches villages russes et tartares, dont les habitants ont l'air si heureux, qu'on a peine à croire qu'ils respirent l'air de la Sibérie; il y a même quelques auberges ornées de très-belles images, de tables, de tapis et de plusieurs ustensiles de luxe qui étaient inconnus à Élisabeth

et qui commençaient à étonner sa simplicité.

Cependant, la ville de Perme, quoique la plus grande qu'elle eût vu encore, l'attrista par ses rues sales et étroites, la hauteur de ses maisons, le mélange confus de palais et de chaumières, et l'air fétide qu'on y respirait. Perme est entourée de marécages; et, jusqu'à Casan, le pays, entrecoupé de bruyères stériles et de noires forêts de sapins, présente l'aspect du monde le plus triste. Dans la saison des orages, la foudre tombe très fréquemment sur ces vieux arbres, qu'elle embrase avec rapidité, et qui paraissent alors comme des colonnes d'un rouge ardent, surmontées d'une vaste chevelure de flamme. Plusieurs fois Élisabeth et son guide furent témoins de ces incendies. Obligés de traverser ces bois, qui brûlaient des deux côtés du chemin, tantôt ils voyaient des arbres consumés par le bas, soutenir de leur seule écorce leurs cimes que le feu n'avait pas encore gagnées; ou renversés à demi, former comme un arc de feu au milieu de la route; ou enfin s'écroulant avec fracas, retomber l'un sur l'autre en piramides embrasées; semblables à ces bûchers antiques, où la piété païenne recueillait la cendre des héros.

Cependant, malgré ces dangers et ceux plus imminents peut-être du passage des fleuves dé-

bordés, Élisabeth ne se plaignait point, et trouvait même qu'on lui avait exagéré les difficultés du voyage. Il est vrai que le temps était très beau, et qu'elle n'allait pas toujours à pied : on rencontrait, le long de la route, des charrettes et des kibicks (1) vides qui revenaient de mener des bannis en Sibérie ; pour quelques kopecks, nos voyageurs obtenaient facilement des courriers la permission de monter dans leurs voitures. Élisabeth acceptait sans humiliation les secours du bon père ; car, en les recevant de lui, elle croyait les tenir du ciel.

Arrivés sur les bords de la Kama, vers les premiers jours de septembre, nos voyageurs n'étaient plus qu'à deux cents verstes de Casan ; c'était avoir presque fait la moitié du voyage. Ah ! si le ciel eût permis qu'Élisabeth l'eût fini ainsi qu'elle l'avait commencé, elle aurait cru avoir faiblement payé le bonheur d'être utile à ses parents : mais tout allait changer, et avec la mauvaise saison s'approchait le moment qui devait exercer son courage, mettre au jour sa

---

(1) Le kibick est une voiture de voyage très-légère, fort usitée en Russie. Un kibick n'est cependant pas commode, car il n'est suspendu que sur les roues de derrière, mais il est assez long pour que le voyageur puisse y coucher à son aise.

vertu, et sur la tête du juste la couronne immortelle de vie.

Depuis plusieurs jours, le missionnaire s'affaiblissait sensiblement; il ne marchait plus qu'avec peine, et, quoiqu'appuyé sur son bâton et sur le bras d'Élisabeth, il était obligé de se reposer sans cesse; s'il montait dans un kibick, la route, formée de gros rondins placés sur des marécages, lui causait des secousses horribles qui épuisaient ses dernières forces sans altérer un moment son courage. Cependant, en arrivant à Sarapoul, gros village à clocher, sur la rive droite de la Kama, le bon religieux éprouva une défaillance si extraordinaire, qu'il ne lui fut pas possible d'aller plus loin. Il fut recueilli dans un mauvais cabaret auprès de la maison de l'Oupravitel, qui régit les biens de la couronne dans le territoire de Sarapoul. La seule chambre qu'on put lui donner était une espèce de galetas élevé, avec un plancher tout tremblant, des fenêtres sans carreaux, pas une chaise, pas un banc; pour tout meuble une mauvaise table et un bois de lit vide; on y jeta un peu de paille, et le missionnaire s'y coucha. Le vent qui soufflait par la fenêtre était si froid, qu'il aurait éloigné le sommeil du malade, lors même que ses souffrances lui eussent permis de s'y livrer. De funestes pensées commençaient à

effrayer Élisabeth. Elle demanda un médecin, il n'y en avait point à Sarapoul; et comme elle vit que les gens de la maison ne prenaient aucune part à l'état du pauvre mourant, elle fut réduite à n'avoir recours qu'à elle-même pour le soulager. D'abord elle attacha contre la croisée un lambeau de vieille tapisserie qui pendait le long du mur; ensuite elle alla cueillir dans les champs de la réglisse à gousses velues, ainsi que des roses de Gueldre, et puis les mêlant, comme elle l'avait vu pratiquer à sa mère, avec des feuilles du cotylédon épineux, elle en fit une boisson salutaire, qu'elle apporta au pauvre religieux. A mesure que la nuit approchait, son état empirait de plus en plus, et la malheureuse Élisabeth ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelquefois elle s'éloignait pour étouffer ses sanglots; au fond de son grabat le bon père les entendait, et il pleurait sur cette douleur qu'il ne pouvait pas soulager, car il sentait qu'il ne se relèverait plus, et que tout était fini pour lui sur la terre. Ah! ce n'est pas quand on a employé soixante ans à travailler pour Dieu qu'on peut craindre la mort; mais comment ne pas regretter un peu la vie, quand il y reste beaucoup de bien à faire? « Mon Dieu, disait-il à « voix basse, je ne murmure point contre votre « volonté; mais si vous m'aviez permis de con-

« duire cette pauvre orpheline jusqu'au terme « de son voyage, il me semble que je serais « mort plus tranquille. » Élisabeth avait allumé un flambeau de résine, et demeura debout toute la nuit pour soigner son malade. Un peu avant le jour, elle s'approcha pour lui donner à boire; le missionnaire, prévoyant qu'avant peu il ne serait plus en état de parler, se souleva sur son séant, prit le verre des mains de la jeune fille, et l'élevant vers le ciel, il dit : « Mon Dieu, je « la recommande à celui qui nous a promis « qu'un verre d'eau offert en son nom ne serait « pas un bienfait perdu. » Ces mots révélèrent à Élisabeth toute l'évidence d'un malheur que jusqu'alors elle s'était efforcée de ne pas croire possible; elle vit que le religieux sentait qu'il allait mourir; elle vit qu'elle allait tout perdre : son cœur se brisa, elle tomba à genoux devant le lit, le front couvert d'une sueur froide, et la poitrine suffoquée de sanglots. « Mon Dieu, « prenez pitié d'elle; prenez pitié d'elle, mon « Dieu, » répétait le missionnaire en la regardant avec une profonde compassion. A la fin, comme il vit que la violence de sa douleur allait toujours croissant, il lui dit : « Au nom du ciel « et de votre père, calmez-vous, ma fille, et « écoutez-moi. » Élisabeth tressaillit, étouffa ses cris, essuya ses larmes, et les yeux fixés sur

le religieux, attendit avec respect ce qu'il allait lui dire. Il s'appuya contre la planche qui servait de dossier à son lit, et recueillant toutes ses forces, il parla ainsi : « Mon enfant, vous « allez être exposée à de grandes peines en « voyageant seule à votre âge, au milieu de la « mauvaise saison ; cependant c'est là votre « moindre péril : la cour vous en offrira de plus « terribles. Un courage ordinaire peut lutter « contre l'infortune, et ne résiste pas à la sé- « duction ; mais vous n'avez pas un courage « ordinaire, ma fille, et le séjour de la cour « ne vous changera pas. Si quelques méchants « (et vous en trouverez beaucoup) voulaient « abuser de votre situation et de votre misère « pour vous écarter de la vertu, vous ne croi- « rez point à leurs promesses, et toutes leurs « vaines richesses ne vous éblouiront pas. La « crainte de Dieu et l'amour de vos parents, « voilà ce qui est au-dessus de tout, et voilà ce « que vous avez. A quelque extrémité que vous « soyez réduite, vous n'abandonnerez jamais « ces biens pour quelque bien qu'on puisse vous « offrir, et vous vous souviendrez toujours « qu'une seule faute porterait la mort au sein « de ceux qui vous ont donné la vie. Ah ! mon « père ! interrompit-elle, ne craignez pas.... Je « ne crains rien, dit-il; votre piété, votre dé-

« vouement ont mérité une confiance sans bor-
« nes, et je suis sûr que vous ne succomberez
« pas à l'épreuve à laquelle Dieu vous soumet.
« Maintenant, ma fille, prenez dans ma robe la
« bourse que le généreux gouverneur de To-
« bolsk me donna, en vous recommandant à
« mes soins. Gardez-lui le secret, il y va de sa
« vie... Cet argent vous conduira à Pétersbourg.
« Allez chez le patriarche, parlez-lui du père
« Paul, peut-être ne l'aura-t-il pas oublié; il
« vous donnera un asile dans un couvent de
« filles, et présentera sans doute lui-même
« votre requête à l'empereur... Il est impossible
« qu'on la rejette.... Au moment de la mort, je
« puis vous le dire, ma fille, votre vertu est
« grande; le monde en voit peu de semblable,
« il en sera touché; elle aura sa récompense sur
« la terre avant de l'avoir dans le ciel.... » Il s'arrêta; sa respiration devenait gênée, et une sueur froide coulait sur son front. Élisabeth pleurait en silence, la tête penchée sur le lit. Après une longue pause, le missionnaire détacha de dessus sa poitrine un petit crucifix de bois d'ébène, et le présentant à Elisabeth, il lui dit d'une voix affaiblie : « Prends ceci, ma fille;
« c'est le seul bien que j'aie à donner, le seul
« que j'aie possédé sur la terre; avec lui, je n'ai
« manqué de rien. » Elle le pressa contre ses

lèvres avec un vif transport de douleur, car l'abandon d'un pareil bien lui prouvait que le missionnaire était sûr de n'avoir plus qu'un moment à vivre. « Pauvre brebis abandonnée, « ajouta-t-il avec une grande compassion, ne « crains plus rien, car voilà le bon pasteur du « troupeau qui veillera sur toi ; s'il te prend ton « appui, il te rendra plus qu'il ne te prend, fie-« toi à sa bonté. Celui qui donne la nourriture « aux petits passereaux et qui sait le compte « des sables de la mer, n'oubliera pas Élisabeth. « Mon père, ô mon père ! s'écria-t-elle, en ser-« rant la main qu'il étendait vers elle, je ne puis « me soumettre à vous perdre.... Mon enfant, « reprit-il, Dieu l'ordonne : résigne-toi, calme « ta douleur, dans peu d'instants je serai là « haut, je prierai pour toi, pour tes parents... » Il ne put achever; ses lèvres remuaient encore, mais on ne distinguait aucun son : il retomba sur sa paille, les yeux élevés vers le ciel ; ses dernières forces furent employées à lui recommander l'orpheline gémissante, et il semblait encore prier pour elle quand déjà la mort l'avait frappé : tant était grande en son âme l'habitude de la charité ; tant, durant le cours de sa longue vie, il avait négligé ses propres intérêts pour ne songer qu'à ceux d'autrui ; au moment terrible de comparaître devant le trône du souverain juge,

et de tomber pour toujours dans les abîmes de l'éternité, ce n'était pas encore à lui-même qu'il pensait.

Les cris d'Élisabeth attirèrent plusieurs personnes : on lui demanda ce qu'elle avait; elle montra son protecteur étendu sans vie. Aussitôt, au bruit de cet événement, la chambre se remplit de monde : les uns venaient voir ce qui se passait avec une curiosité stupide; ceux-ci jetaient un coup d'œil de surprise sur cette jeune fille, qui pleurait auprès de ce moine mort; d'autres la regardaient avec pitié : mais les maîtres de l'auberge, occupés seulement de se faire payer les misérables aliments qu'ils avaient fournis, trouvèrent avec joie dans la robe du missionnaire la bourse que dans sa douleur Élisabeth n'avait pas songé à prendre; ils s'en emparèrent, et dirent à la jeune fille qu'ils lui rendraient le reste quand ils se seraient remboursés de leurs frais et de ceux de l'enterrement. Bientôt les Popes (1) arrivèrent avec leurs flambeaux et leur suite; ils jetèrent un grand drap sur le corps du mort; la pauvre Élisabeth fit

(1) Pope est un nom grec qui signifie père. On le donne à tous les ministres de l'Église grecque. Ils sont habillés à l'orientale, et, quoique généralement peu éclairés, ils sont extrêmement recommandables par leur esprit de tolérance pour toute autre profession de foi.

alors un cri douloureux. Obligée de quitter la main raidie de son guide qu'elle tenait toujours, elle dit un dernier adieu à cette figure vénérable, qui respirait déjà une sérénité divine, et se précipita à genoux dans le coin le plus obscur de la chambre. Là, baignée de larmes, la tête couverte d'un mouchoir, comme pour se cacher ce monde désert où elle allait marcher seule, elle s'écriait d'une voix étouffée : « O es-« prit bienheureux, n'abandonne pas la pauvre « délaissée ! O mon père, ma tendre mère, que « faites-vous, maintenant que tout secours « vient d'être ôté à l'enfant de votre amour ? »

Cependant on commença quelques chants funèbres, on mit le corps dans la bière ; et quand vint le moment de l'emporter, Élisabeth, quoique faible, tremblante et désespérée, voulut accompagner jusqu'à son dernier asile celui qui l'avait soutenue, secourue, fortifiée, et qui était mort en priant pour elle.

Sur la rive droite de la Kama, au pied d'une éminence où s'élèvent les ruines d'une forteresse construite pendant les anciens troubles des Baschkirs (1), est le lieu consacré à la sé-

(1) Les Baschkirs, ou Bashkirs, sont une peuplade de la Russie asiatique. Ils se nomment proprement *Bashkourts*, et tirent leur origine en partie des Tartares Nogays, et en partie des Bulgares. Ils habitent principale-

pulture des habitants de Sarapoul. Cette place est en pleine campagne; elle est entourée d'une haie de mélèzes nains; au milieu on voit une petite maison de bois qui sert d'oratoire, et tout autour, des amoncellements de terre surmontés d'une croix qui désignent autant de tombeaux; çà et là quelques sapins épars projettent des ombres lugubres, et de dessous les pierres sépulcrales sortent des touffes de chardons en forme de bluet, avec de larges feuilles pendantes et découpées, et une autre plante dont la tige nue et penchée se divise en plusieurs rameaux effilés, et dont les fleurs d'un jaune livide semblent faites pour ne s'épanouir que sur les tombeaux.

Le cortége qui suivait le cercueil du missionnaire était sssez nombreux. On y voyait plusieurs sortes de nations, des Persans, des Trukmènes, des Arabes échappés à l'esclavage des Kirguis, et reçus dans des colléges fondés par la dernière impératrice. Ils suivaient pêle-mêle, un flam-

---

ment en Sibérie, sur les bords du Volga et de l'Oural. En 1770, on en comptait vingt-sept mille familles domiciliées dans les gouvernements d'Ufa et de Perme. En été, ils demeurent sous des tentes près de leurs troupeaux, et en hiver dans de mauvaises huttes. Leur religion est celle de Mahomet; mais ils sont très-superstitieux, et croient aux sortiléges et aux enchantements

beau de paille à la main, le convoi funèbre, en mêlant leurs voix à celles des Popes, tandis qu'Élisabeth silencieuse marchait à pas lents, la tête couverte, et ne sentant de relation, au milieu de cette foule tumultueuse, qu'avec celui qui n'était plus.

Quand le cercueil fut placé dans la fosse, le Pope, selon l'usage du rit grec, mit une petite pièce de monnaie dans la main du mort pour payer son passage, et après avoir jeté un peu de terre par-dessus, il s'éloigna; et là demeura enseveli dans un éternel oubli, un mortel charitable qui n'avait pas passé un seul jour sans faire du bien à quelqu'un : semblable à ces vents bienfaisants qui portent en tous lieux les graines utiles, et qui les font germer dans tous les climats, il avait parcouru plus de la moitié du monde, semant partout la sagesse et la vérité, et il mourait ignoré du monde; tant la renommée s'attache peu à la bonté modeste; tant les hommes qui la distribuent ne l'accordent qu'à ce qui les étonne, à ce qui les détruit, et jamais à ce qui les console. O rayon éclatant, éblouissante lumière, superbe gloire humaine, ne pense pas que Dieu t'eût permis d'être ainsi le prix de la grandeur, s'il n'avait réservé sa propre gloire pour être le prix de la vertu !

Élisabeth resta dans ce lieu de tristesse jus-

qu'à la chute du jour; elle y pleura, elle y pria beaucoup, et ses larmes et ses prières la soulagèrent. Dans les grandes infortunes, il est bon, il est utile de pouvoir passer quelques heures à méditer entre le ciel et la mort; du tombeau s'élèvent des pensées de courage; du ciel descendent de consolantes espérances : on craint moins le malheur là où on en voit la fin; et, là où on en pressent la récompense, on commence presque à l'aimer.

Élisabeth pleurait et ne murmurait point; elle remerciait Dieu des bienfaits qu'il avait répandus sur une partie de sa route, et ne croyait point avoir le droit de se plaindre, parce qu'il les avait retirés à l'autre. Elle se retrouvait, comme sur les bords du Tobol, sans guide, sans secours, mais armée du même courage et remplie des mêmes sentiments : « Mon père! ma « mère! s'écriait-t-elle, ne craignez rien, votre « enfant ne se laissera point abattre. » Ainsi elle cherchait à les rassurer, comme s'ils eussent pu deviner l'abandon où elle se trouvait. Et quand un secret effroi gagnait son cœur : « Mon « père! ma mère! » répétait-t-elle encore, et ces noms calmaient sa frayeur. « Homme « juste et maintenant bienheureux, disait-elle « en appuyant son front sur la terre fraîchement « remuée, faut-il vous avoir perdu avant que

« mon noble père, ma tendre mère vous aient « remercié de vos soins pour leur pauvre or- « pheline !.... O bonheur d'être béni par eux, « faut-il que vous en ayez été privé ! »

Quand la nuit commença à s'approcher, et qu'Élisabeth sentit qu'il fallait s'arracher de ce lieu funèbre, elle voulut y laisser quelques traces de son passage, et prenant un caillou tranchant, elle traça ces mots sur la croix qui s'élevait au-dessus du cercueil : *Le juste est mort, et il n'y a personne qui y prenne garde* (1).

Alors, disant un dernier adieu aux cendres du pauvre religieux, elle sortit du cimetière, et revint tristement occuper la chambre déserte de l'auberge de Sarapoul. Le lendemain, quand elle voulut se remettre en route, l'hôte lui donna trois roubles, en l'assurant que c'était tout ce qui restait dans la bourse du missionnaire. Élisabeth les prit avec un sentiment de reconnaissance et d'attendrissement, comme si ces richesses, qu'elle devait à son protecteur, lui étaient arrivées de ce ciel où il habitait maintenant. « Ah ! s'écria-t-elle, mon guide, « mon appui, ainsi votre charité vous survit ; et « quand vous n'êtes plus auprès de moi, c'est « elle qui me soutient encore ! »

---

(1) Isaïe, chap. 57, v. 1.

Cependant, dans sa route solitaire, elle ne peut cesser de verser des larmes; tout est pour elle un objet de regret; tout lui fait sentir l'importance du bien qu'elle a perdu. Si un paysan, un voyageur curieux la regarde et l'interroge, elle n'a plus son vénérable protecteur pour commander le respect; si la fatique l'oblige à s'asseoir, et qu'un kibick vide vienne à passer, elle n'ose point l'arrêter, dans la crainte d'un refus ou d'une insulte; d'ailleurs, ne possédant que trois roubles, elle aime mieux qu'ils lui servent à retarder le moment d'avoir recours aux aumônes, qu'à lui procurer la moindre commodité : aussi se refuse-t-elle maintenant les légères douceurs que le bon missionnaire lui procurait souvent. Elle choisit toujours pour s'abriter les plus pauvres asiles, et se contente du plus mauvais lit et de la nourriture la plus grossière.

Ainsi, cheminant très-lentement, elle ne put arriver à Casan que dans les premiers jours d'octobre. Un grand vent de nord-ouest soufflait depuis plusieurs jours, et avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga, ce qui avait rendu son passage presque impraticable. On ne pouvait le traverser que partie en nacelle, et partie à pied, en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers, accoutumés aux dan-

gers de cette navigation, n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre que pour l'appât d'un gain très-considérable, et nul passager ne se serait exposé à faire le trajet avec eux. Élisabeth sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux; ils la repoussèrent brusquement, en la traitant d'insensée, et jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement glacé. Elle leur demanda combien de temps il faudrait probablement attendre. « Au moins deux semaines, ré« pondirent-ils. » Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle « d'une voix suppliante, au nom de Dieu, ai« dez-moi à traverser le fleuve : je viens de « par-delà Tobolsk; je vais à Pétersbourg de« mander à l'empereur la grâce de mon père « exilé en Sibérie; et j'ai si peu d'argent, que si « je demeurais quinze jours à Casan, il ne me « resterait plus rien pour continuer ma route. » Ces paroles touchèrent un des bateliers; il prit Élisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais « essayer de vous conduire; vous êtes une « bonne fille, craignant Dieu et aimant votre « père; le ciel vous protégera. » Il la fit entrer avec lui dans sa barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve; alors ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et marchant

sur les glaces en se soutenant sur son aviron, il atteignit sans accident l'autre rive du Volga, et y déposa son fardeau. Élisabeth, pleine de reconnaissance, après l'avoir remercié avec toute l'effusion du cœur le plus touché, voulut lui donner quelque chose. Elle tira sa bourse, qui contenait un peu moins de trois roubles : « Pauvre fille, lui dit le batelier en regardant « son trésor, voilà donc tout ce que tu pos-« sèdes, tout ce que tu as pour te rendre à Pé-« tersbourg, et tu crois que Nicolas Kisoloff « t'en ôterait une obole ? Non, je veux plutôt y « ajouter : cela me portera bonheur ainsi qu'à « mes six enfants. »

Alors il lui jeta une petite pièce de monnaie, et s'éloigna, en lui criant : « Dieu veille sur toi, « ma fille ! »

Élisabeth ramassa sa petite pièce de monnaie; et, la considérant avec un peu d'émotion, elle dit : « Je te garderai pour mon père, afin « que tu lui sois une preuve que ses vœux ont « été entendus, que son esprit ne m'a point « quittée, et que partout une protection pater-« nelle a veillé sur moi. »

Le temps était clair et serein; mais par moment il venait du côté du nord des bouffées d'une bise très froide. Après avoir marché quatre heures sans s'arrêter, Élisabeth se sen-

tit très fatiguée. Aucune maison ne s'offrant à ses regards, elle fut chercher un asile au pied d'une petite colline, dont les rochers bruns et coupés à pic la garantissaient de tous les vents. Près de là s'étendait une forêt de chênes ; ce n'est que sur cette rive du Volga qu'on commence à voir cette espèce d'arbres. Élisabeth ne les connaissait point, et quoiqu'ils eussent déjà perdu une partie de leur parure, ils pouvaient être admirés encore; mais, quelque beaux qu'ils fussent, Élisabeth ne pouvait aimer ces arbres d'Europe ; ils lui faisaient trop sentir la distance qui la séparait de ses parents ; elle leur préférait beaucoup le sapin ; le sapin était l'arbre de l'exil, l'arbre qui avait protégé son enfance, et sous l'ombre duquel ses parents se reposaient peut-être en cet instant. De telles pensées la faisaient fondre en larmes. « Oh ! quand les re-« verrai-je ! s'écriait-elle, quand entendrai-je « leurs voix ! quand retournerai-je de ce côté « pour tomber dans leurs bras ! » Et en parlant ainsi, elle tendait les siens vers Casan, dont elle apercevait encore les tours dans le lointain, et, au-dessus de la ville, l'antique forteresse des kans de Tartarie, se présentant sur le haut des rochers d'une manière imposante et pittoresque.

Le long de sa route, Élisabeth rencontrait souvent des objets qui portaient dans son cœur

une tristesse à peu près semblable à celle qui naissait du sentiment de ses propres malheurs : tantôt c'étaient des infortunés enchaînés deux à deux, qu'on envoyait soit dans les mines de Nertshink, pour y travailler jusqu'à la mort, soit dans les campagnes d'Irkoutz, pour peupler les rives sauvages de l'Angara; tantôt c'étaient des troupes de colons destinés à peupler la nouvelle ville qu'on bâtissait, par l'ordre de l'empereur, sur les frontières de la Chine. Les uns allaient à pied, et les autres étaient juchés sur des chariots avec les caisses et les ballots, les chiens et les poules. Cependant tous ces hommes, exilés pour des fautes qui ailleurs eussent peut-être été punies de mort, n'excitaient que la commisération d'Élisabeth; mais quand elle rencontrait quelques bannis conduits par un courrier du sénat, et dont la noble figure lui rappelait celle de son père, alors elle était émue jusqu'aux larmes; elle s'approchait avec respect du malheureux, et lui donnait ce qui dépendait d'elle : ce n'était point de l'or, elle n'en avait pas, mais c'était ce qui souvent console davantage, et ce que la plus pauvre des créatures peut donner comme la plus opulente, c'était de la pitié. Hélas! la pitié était la seule richesse d'Élisabeth; c'était avec la pitié qu'elle soulageait la peine des infortunés qu'elle ren-

contrait le long de sa route, et c'était à l'aide de la pitié qu'elle allait voyager désormais, car, en atteignant Volodimir, il ne lui restait plus qu'un rouble. Elle avait mis près de trois mois à se rendre de Sarapoul à Volodimir; et grâce à l'hospitalité des paysans russes, qui, pour du lait et du pain, ne demandent jamais de paiement, son faible trésor n'était pas entièrement épuisé; mais elle commençait à manquer de tout : ses chaussures étaient déchirées, ses habits en lambeaux la garantissaient mal d'un froid qui était déjà à plus de trente degrés, et qui augmentait tous les jours. La neige couvrait la terre de plus de deux pieds d'épaisseur; quelquefois en tombant elle se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel, ni terre; d'autres fois c'étaient des torrents d'eau qui creusaient des précipices dans les chemins, ou des coups de vent si furieux, qu'Élisabeth, pour éviter leur atteinte, était obligée de creuser un trou dans la neige, et de se couvrir la tête de longs morceaux d'écorce de pin, qu'elle arrachait adroitement, ainsi qu'elle l'avait vu pratiquer à certains habitants de la Sibérie.

Un jour que la tempête soulevait la neige par bouffées, et en formait une brume épaisse qui remplissait l'air de ténèbres, Élisabeth, chan-

celant à chaque pas, et ne pouvant plus distinguer son chemin, fut forcée de s'arrêter; elle se réfugia sous un grand rocher, contre lequel elle s'attacha étroitement, afin de résister aux tourbillons de vent qui renversaient tout autour d'elle. Tandis qu'elle demeurait là, appuyée, immobile et la tête baissée, elle crut entendre assez près un bruit confus, qui lui donna l'espérance de trouver un meilleur abri; elle se traîna avec peine de ce côté, et aperçut en effet un kibick renversé et brisé, et un peu plus loin une chaumière. Elle se hâta d'aller frapper à cette porte hospitalière; une vieille femme vint lui ouvrir : « Pauvre jeune fille! lui dit-elle, « émue de sa profonde détresse, d'où viens-tu, « à ton âge, ainsi seule, transie et couverte de « neige? » Élisabeth répondit comme à son ordinaire : « Je viens de par-delà Tobolsk, et je « vais à Pétersbourg demander la grâce de mon « père. » A ces mots, un homme qui avait la tête penchée dans ses mains, la releva tout à coup, regarda Élisabeth avec surprise : « Que « dis-tu? s'écria-t-il; tu viens de la Sibérie « dans cet état, dans cette misère, au milieu « des tempêtes, pour demander la grâce de ton « père?..... Ah! ma pauvre fille ferait comme « toi peut-être; mais on m'a arraché de ses bras « sans qu'elle sache où l'on m'emmène, sans

« qu'elle puisse solliciter pour moi ; je ne la « verrai plus, j'en mourrai..... On ne peut pas « vivre loin de son enfant..... » Élisabeth tressaillit. « Monsieur, reprit-elle vivement, j'es-« père qu'on peut vivre quelque temps loin de « son enfant. Maintenant que je connais mon « sort, continua l'exilé, je pourrais en instruire « ma fille : voici une lettre que je lui ai écrite ; « le courrier de ce kibick renversé, qui re-« tourne à Riga où est ma fille, consentirait à « s'en charger si j'avais la moindre récompense « à lui offrir : mais la moindre de toutes n'est « pas en mon pouvoir : je ne possède pas un « simple kopeck ; les cruels m'ont tout enlevé. »

Élisabeth sortit de sa poche le rouble qui lui restait, en rougissant beaucoup d'avoir si peu à offrir. « Si cela pouvait suffire, » dit-elle d'une voix timide en le mettant dans la main de l'exilé. Celui-ci serra la main généreuse qui lui donnait toute sa fortune, et courut proposer l'argent au courier : c'était le denier de la veuve ; le courrier s'en contenta. Dieu sans doute avait béni l'offrande, il permit qu'elle parût ce qu'elle était, grande et magnifique, afin que, servant à rendre une fille à son père, le bonheur à une famille, elle portât des fruits dignes du cœur qui l'avait faite.

Quand l'ouragan fut calmé, Élisabeth voulut

se remettre en route. Elle embrassa la vieille femme qui l'avait soignée comme sa propre fille, et lui dit tout bas, pour que l'exilé ne l'entendît pas : « Je ne puis vous récompenser, je « n'ai plus rien du tout; je ne puis vous offrir « que les bénédictions de mes parents ; elles « sont à présent ma seule richesse. Quoi! inter- « rompit la vieille femme tout haut, pauvre « fille, vous avez tout donné? » Élisabeth rougit et baissa les yeux. L'exilé leva les mains au ciel, et tomba à genoux devant elle : « Ange qui m'a « tout donné, lui dit-il, ne puis-je rien pour « toi? » Un couteau était sur la table, Élisabeth le prit, coupa une boucle de ses cheveux, et la donnant à l'exilé, elle dit : « Monsieur, puisque « vous allez en Sibérie, vous verrez le gouver- « neur de Tobolsk; donnez-lui ceci, je vous en « prie : Élisabeth l'envoie à ses parents, lui di- « rez-vous.... Peut-être consentira-t-il que ce « souvenir aille les instruire que leur enfant « existe encore. Ah! je jure de vous obéir, ré- « pondit l'exilé; et, dans ces déserts où l'on « m'envoie, si je ne suis point tout-à-fait es- « clave, je saurai trouver la cabane de vos « parents, et leur dire ce que vous avez fait « aujourd'hui. »

Avec le cœur d'Élisabeth, le don d'un trône l'eût bien moins touchée que l'espoir des con-

solations qu'on lui promettait de porter à ses parents. Elle ne possédait plus rien, rien que la petite pièce de monnaie du batelier du Volga, et cependant elle pouvait se croire opulente, car elle venait de goûter les seuls vrais biens que les richesses puissent procurer : par ses dons, elle avait fait la joie d'un père; elle avait consolé l'orpheline en pleurs; et voilà pourtant ce qu'un seul rouble peut produire entre les mains de la charité!

Depuis Volodimir jusqu'à Pokrof, village de la couronne, le pays est dans un bas-fond très marécageux, et couvert de forêts d'ormes, de chênes, de trembles et de pommiers sauvages. Dans l'été, ces différentes espèces d'arbres forment des bosquets qui réjouissent la vue, mais qui sont ordinairement le refuge des voleurs : l'hiver on les redoute moins, parce que les taillis dépouillés de feuilles ne leur permettent pas de se cacher aussi bien. Cependant, le long de sa route, Élisabeth entendait parler des vols qui s'étaient commis : si elle avait possédé quelque chose, peut-être ces bruits l'eussent-ils effrayée; mais obligée de mendier son pain, il lui semblait que sa pauvreté la mettait à l'abri de tout, et que, sous cette égide, elle pouvait traverser ces forêts sans danger.

Quelques verstes avant Pokrof, la grande

route venait d'être emportée par un ouragan, et les voyageurs étaient obligés, pour se rendre à Moscou, de faire un grand détour à travers les marécages que le Volga forme en cet endroit; ils étaient couverts d'une glace si épaisse, qu'on y marchait aussi solidement que sur la terre. Élisabeth prit cette route qu'on lui avait indiquée; elle marcha long-temps à travers ce désert de glace; mais comme aucun chemin n'y était tracé, elle se perdit, et tomba dans une espèce de marais fangeux, dont elle eut beaucoup de peine à se tirer. Enfin, après bien des efforts, elle gagna un tertre un peu élevé. Couverte de boue et épuisée de fatigue, elle s'assit sur une pierre, et détacha sa chaussure pour la faire sécher au soleil, qui brillait en ce moment d'un éclat assez vif. Ce lieu était sauvage; on n'y voyait aucune trace d'habitation, il n'y passait personne, et on n'y entendait même aucun bruit. Élisabeth vit bien qu'elle s'était beaucoup écartée de la grande route, et, malgré son courage, elle fut effrayée de sa situation. Derrière elle était le marais qu'elle venait de traverser, et au-delà une immense forêt dont ses yeux n'apercevaient pas la fin. Le jour commençait à décliner. Malgré son extrême lassitude, la jeune fille se leva dans l'espoir de trouver un asile, ou des gens qui l'aideraient à en trouver un; elle erra

çà et là, mais en vain; elle ne voyait rien, elle n'entendait rien, et cependant il lui semblait qu'une voix humaine eût rempli son cœur de joie... Tout à coup elle en entend plusieurs, et bientôt elle voit des hommes qui sortent de la forêt; elle marche vers eux pleine d'espérance; mais plus ils approchent, plus elle sent l'effroi succéder à la joie : leur air sauvage, leur physionomie farouche l'épouvantent plus que la solitude où elle était; elle se rappelle ce qu'on lui a dit des malfaiteurs qui remplissent cette contrée, et elle craint que Dieu ne la punisse de la témérité qui lui a persuadé qu'elle n'avait rien à craindre; elle tombe à genoux pour s'humilier devant la miséricorde divine. Cependant la troupe s'avance, s'arrête auprès d'Élisabeth, la regarde, et lui demande d'où elle vient, et ce qu'elle fait là. La jeune fille, les yeux baissés, et d'une voix tremblante, répond qu'elle vient de par-delà Tobolsk, et qu'elle va demander à l'empereur la grâce de son père; elle ajoute qu'elle a pensé périr dans le marais, et qu'elle attend qu'elle ait repris un peu de force pour aller chercher un asile. Ces gens s'étonnent, la questionnent encore, et veulent savoir quel argent elle possède pour faire une si longue route. Elle tire de son sein la petite pièce de monnaie du batelier du Volga,

et la leur montre. « Voilà tout? s'écrient-ils. « Tout, leur répondit-elle. » A ces mots, les bandits se regardent l'un l'autre; ils ne sont point touchés, ils ne sont point émus : l'habitude du crime ne permet pas de l'être, mais ils sont surpris; ils n'avaient point l'idée de ce qu'ils voient; c'est pour eux quelque chose de surnaturel, et cette jeune fille leur semble protégée par un pouvoir inconnu. Saisis de respect, ils n'osent pas lui faire de mal, ils n'osent pas même lui faire du bien; ils s'éloignent en se disant entre eux : « Laissons-la, laissons-la, « car Dieu est assurément auprès d'elle. »

Élisabeth se lève et fuit le plus vite qu'elle peut du côté opposé; elle entre dans la forêt. A peine y a-t-elle fait quelques pas, qu'elle voit quatre grandes routes formant la croix, et à un des angles une petite chapelle dédiée à la Vierge, surmontée d'un poteau qui indique les villes où conduit chacun des chemins. Élisabeth sent qu'elle est sauvée, elle se prosterne avec reconnaissance : les malfaiteurs ne s'étaient pas trompés, Dieu était auprès d'elle.

La jeune fille ne sent plus sa fatigue, l'espoir lui a rendu des forces; elle prend légèrement la route de Pokrof; bientôt elle retrouve le Volga, qui forme un coude auprès de ce village, et baigne les murs d'un pauvre couvent de filles.

Élisabeth se hâte d'aller frapper à cette porte hospitalière : elle raconte sa peine, et demande un asile; on le lui donne aussitôt; elle est accueillie, reçue comme une sœur, et en se voyant entourée de ces âmes pieuses et pures qui lui prodiguent les plus tendres soins, elle croit un moment avoir retrouvé sa mère. Le récit simple et modeste qu'Élisabeth fit de ses aventures, fut un sujet d'édification pour toute la communauté. Ces bonnes sœurs ne se lassaient point d'admirer la vertu de cette jeune fille, qui venait d'endurer tant de fatigues, de soutenir tant d'épreuves, sans avoir murmuré une seule fois. Elles regrettaient beaucoup de n'avoir pas de quoi fournir aux frais de son voyage; mais leur couvent était très pauvre, il ne possédait aucun revenu, et elles-mêmes ne vivaient que de charités. Cependant elles ne purent se résoudre à laisser l'orpheline continuer sa route avec une robe en lambeaux et des souliers déchirés; elles se dépouillèrent pour la couvrir, et chacune donna une partie de ses propres vêtements. Élisabeth voulait refuser leurs dons, car c'était avec leur nécessaire que ces pieuses filles la secouraient : mais celles-ci, montrant les murs de leur couvent, lui dirent : « Nous avons un abri, et vous « n'en avez pas; le peu que nous possédons vous « appartient, vous êtes plus pauvre que nous. »

Enfin, voici Élisabeth sur la route de Moscou; elle s'étonne du mouvement extraordinaire qu'elle y voit, de la quantité de voitures, de traîneaux, d'hommes, de femmes, de gens de toute espèce qui semblent affluer vers cette grande capitale; plus elle avance, et plus la foule augmente. Dans le village où elle s'arrête, elle trouve toutes les maisons pleines de gens qui paient à si haut prix une très petite place, que l'infortunée, qui n'a rien à donner, ne peut que bien difficilement en obtenir une. Ah! que de larmes elle dévore en recevant d'une compassion dédaigneuse un grossier aliment et un abri misérable où sa tête est à peine à couvert de la neige et des tempêtes! Cependant elle n'est point humiliée, car elle n'oublie jamais que Dieu est témoin de ses sacrifices, et que le bonheur de ses parents en est le but : mais elle ne s'enorgueillit pas non plus; trop simple pour croire qu'en se dévouant à toutes les misères en faveur de ses parents, elle fasse plus que son devoir, et trop tendre peut-être pour ne pas trouver un secret plaisir à souffrir beaucoup pour eux.

Cependant de tous côtés les cloches s'ébranlent, de tous côtés Élisabeth entend retentir le nom de l'empereur. Des coups de canon partis de Moscou viennent l'épouvanter; jamais un

tel bruit n'avait frappé ses oreilles. D'une voix timide elle en demanda la cause à des gens couverts d'une riche livrée, qui se pressaient autour d'une voiture renversée. « C'est l'empereur « qui fait sans doute son entrée à Moscou, lui « dirent-ils. Comment! reprit-elle avec sur- « prise; est-ce que l'empereur n'est pas à Pé- « tersbourg? » Ils haussèrent les épaules d'un air de pitié, en lui répondant : « Eh quoi! « pauvre fille, ne sais-tu pas qu'Alexandre vient « faire la cérémonie de son couronnement à « Moscou? » Élisabeth joignit les mains avec transport : le ciel venait à son secours; il envoyait au-devant d'elle le monarque qui tenait entre ses mains la destinée de ses parents; il permettait qu'elle arrivât dans un de ces temps de réjouissances nationales, où le cœur des rois fait taire la rigueur et même la justice, pour n'écouter que la clémence. « Ah! s'écria-t-elle « en se tournant du côté des terres de l'exil, « mes parents, faut-il que mes espérances ne « soient que pour moi, et que lorsque votre fille « est heureuse, sa voix ne puisse aller jusqu'à « vous! »

Elle entra, en mars 1801, dans l'immense capitale de la Moscovie, se croyant au terme de ses peines, et n'imaginant pas qu'elle dût avoir de nouveaux malheurs à craindre. En

avançant dans la ville, elle vit des palais superbes, décorés avec une magnificence royale, et près de ces palais des huttes enfumées, ouvertes à tous les vents; elle vit ensuite des rues si populeuses, qu'elle pouvait à peine marcher au milieu de la foule qui la pressait et la coudoyait de toutes parts. A très peu de distance, elle retrouva des bois, des champs, et se crut en pleine campagne; elle se reposa un moment dans la grande promenade; c'est une allée de bouleaux qui ressemble assez aux allées de tilleuls. Un nombre infini de personnes s'y promenaient, en s'entretenant de la cérémonie du couronnement; des voitures allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec un grand fracas; les énormes cloches de la cathédrale ne cessaient de sonner; de tous les points de la ville d'autres cloches leur répondaient, et le canon qui tirait par intervalle se faisait à peine entendre au milieu du bruit dont retentissait cette vaste cité. C'était surtout en approchant de la place du Krémelin, que le tumulte et le mouvement allaient toujours croissant; de grands feux y étaient allumés; Élisabeth s'en approcha et s'assit timidement à côté. Elle était épuisée de froid et de fatigue: elle avait marché tout le jour, et sa joie du matin commençait à se changer en tristesse; car, en parcourant les

innombrables rues de Moscou, elle avait bien vu des maisons magnifiques, mais elle n'avait pas trouvé un asile; elle avait bien rencontré une foule nombreuse de gens de toute espèce et de toutes nations, mais elle n'avait pas trouvé un protecteur; elle avait entendu des personnes demander leur chemin, s'inquiéter de l'avoir perdu, et elle avait envié leur sort : « Heureux, « se disait-elle, d'avoir quelque chose à cher- « cher! il n'y a que l'infortunée qui n'a point « d'asile, qui ne cherche rien, et qui ne se perd « point. »

Cependant la nuit approchait, et le froid devenait très vif; la pauvre Élisabeth n'avait pas mangé de tout le jour, elle ne savait que devenir; elle cherchait à lire sur tous les visages si elle n'en trouverait pas un dont elle pût epérer quelque pitié : mais ce monde, qu'elle regardait avec attention, parce qu'elle avait besoin de lui, ne la regardait seulement pas, parce qu'il n'avait pas besoin d'elle. Elle se hasarde à aller frapper à la porte des plus pauvres réduits; partout elle fut rebutée : l'espoir de faire un gain considérable pendant les fêtes du couronnement avait fermé le cœur des moindres aubergistes à la charité : jamais on n'est moins disposé à donner que quand on se voit au moment de s'enrichir.

La jeune fille revint s'asseoir auprès du grand feu de la place du Krémelin ; elle pleurait en silence, le cœur oppressé, et n'ayant pas même la force de manger un morceau de pain qu'une vieille femme lui avait donné par compassion. Elle se voyait réduite à ce degré de misère où il fallait tendre la main aux passants pour en obtenir une faible aumône, accordée avec distraction, ou refusée avec mépris. Au moment de le faire un mouvement d'orgueil la retint ; mais le froid était si violent, qu'en passant la nuit dehors, elle risquait sa vie, et sa vie ne lui appartenait pas. Cette pensée dompta la fierté de son cœur : une main sur ses yeux, elle avança l'autre vers le premier passant et lui dit : « Au « nom du père qui vous aime, de la mère de « qui vous tenez le jour, donnez-moi de quoi « payer un gîte pour cette nuit. » L'homme à qui elle s'adressait la regarda avec curiosité à la lueur du feu. « Jeune fille, lui répondit-il, « vous faites-là un vilain métier ; ne pouvez-« vous pas travailler ? A votre âge on devrait « savoir gagner sa vie ; Dieu vous aide, je « n'aime point les mendiants. » Et il passa outre.

L'infortunée leva les yeux au ciel comme pour y chercher un ami : fortifiée par la voix consolante qui s'éleva alors dans son cœur, elle osa réitérer sa demande à plusiers personnes.

Les unes passèrent sans l'entendre, d'autres lui donnèrent une si faible aumône, qu'elle ne pouvait suffire à ses besoins. Enfin, comme la nuit s'avançait, que la foule s'écoulait, et que les feux allaient s'éteindre, la garde qui veillait aux portes du palais, en faisant sa ronde sur la place, s'approcha d'Élisabeth, et lui demanda pourquoi elle restait là. L'air dur et sauvage de ces soldats la glaça de terreur; elle fondit en larmes sans avoir le courage de répondre un seul mot. Les soldats, peu émus de ses pleurs, l'entourèrent en répétant leur question avec une insolente familiarité. La jeune fille répondit alors d'une voix tremblante : « Je viens de par-« delà Tobolsk pour demander à l'empereur la « grâce de mon père : j'ai fait la route à pied, « et comme je ne possède rien, personne n'a « voulu me recevoir. » A ces mots, les soldats éclatèrent de rire, en taxant son histoire d'imposture. L'innocente fille, vivement alarmée, voulut s'échapper; ils ne le permirent pas, et la retinrent malgré elle. « O mon Dieu! ô mon « père! s'écria-t-elle avec l'accent du plus pro-« fond désespoir, ne viendrez-vous pas à mon « secours? Avez-vous abandonné la pauvre « Élisabeth? »

Pendant ce débat, des hommes du peuple, attirés par le bruit, s'étaient rassemblés en

groupes, et laissaient éclater un murmure d'improbation contre la dureté des soldats. Élisabeth étend les bras, et s'écrie : « Je le jure à la « face du ciel, je n'ai point menti ; je viens à « pied de par-delà Tobolsk pour demander la « grâce de mon père : sauvez-moi, sauvez-moi, « et que je ne meure du moins qu'après l'avoir « obtenue. » Ces mots remuent tous les cœurs ; plusieurs personnes s'avancent pour la secourir. Une d'elles dit aux soldats : « Je tiens l'au- « berge de Saint-Basile sur la place, je vais y « loger cette jeune fille ; elle paraît honnête, « laissez-la venir avec moi. » Les soldats, émus enfin d'un peu de pitié, ne la retiennent plus, et se retirent. Élisabeth embrasse les genoux de son protecteur ; il la relève, et la conduit dans son auberge à quelques pas de là. « Je n'ai pas « une seule chambre à te donner, dit-il, elles « sont toutes occupées ; mais, pour une nuit, « ma femme te recevra dans la sienne ; elle est « bonne, et se gênera sans peine pour t'obliger. » Élisabeth tremblante le suit sans dire un seul mot ; il l'introduit dans une petite salle basse, où une jeune femme, tenant un enfant dans ses bras, était assise près d'un poële : elle se lève en les voyant. Son mari lui raconte à quel danger il vient d'arracher cette infortunée, et l'hospitalité qu'il lui a promise en son nom. La jeune

femme confirme la promesse, et, prenant la main d'Élisabeth, elle lui dit avec un sourire plein de bonté : « Pauvre petite, comme elle « est pâle et agitée! mais rassurez-vous, nous « aurons soin de vous, et une autre fois évitez, « croyez-moi, de rester aussi tard sur la place. « A votre âge, et dans les grandes villes, il ne « faut jamais être à cette heure-ci dans les « rues. » Élisabeth répondit qu'elle n'avait aucun asile, que toutes les portes lui avaient été fermées : elle avoua sa misère sans honte, et raconta son voyage sans orgueil. La jeune femme pleura en l'écoutant; son mari pleura aussi; et ni l'un ni l'autre ne s'imaginèrent de soupçonner que ce récit ne fût pas sincère, leurs larmes leur en répondaient. Les gens du peuple ne se trompent guère à cet égard; les brillantes fictions ne sont point à leur portée, et la vérité seule a le droit de les toucher.

Quand elle eut fini, Jacques Rossi, l'aubergiste, lui dit : « Je n'ai pas grand crédit dans la « ville; mais tout ce que je ferais pour moi- « même, comptez que je le ferai pour vous. » La jeune femme serra la main de son mari en signe d'approbation, et demanda à Élisabeth si elle ne connaissait personne qui pût l'introduire auprès de l'empereur. « Personne, » dit-elle;

car elle ne voulait pas nommer le jeune Smoloff, de peur de le compromettre ; d'ailleurs, quel secours pouvait-elle en attendre, puisqu'il était en Livonie? « N'importe, reprit la jeune « femme ; auprès de notre magnanime empe- « reur, la piété et le malheur sont les plus puis- « santes recommandations, et celles-là ne vous « manqueront pas..... Oui, oui, interrompit « Jacques Rossi ; l'empereur Alexandre doit « être couronné demain dans l'église de l'As- « somption, il faut que vous vous trouviez sur « son passage ; vous vous jetterez à ses pieds, « vous lui demanderez la grâce de votre père ; « je vous accompagnerai, je vous soutiendrai... « Ah ! mes généreux hôtes, s'écria Élisabeth en « saisissant leurs mains avec la plus vive recon- « naissance, Dieu vous entend, et mes parents « vous béniront ; vous m'accompagnerez, vous « me soutiendrez, vous me conduirez aux pieds « de l'empereur..... Peut-être serez-vous té- « moins de mon bonheur, du plus grand bon- « heur qu'une créature humaine puisse goûter... « Si j'obtiens la grâce de mon père, si je puis « la lui rapporter, voir sa joie et celle de ma « mère.... » Elle ne put achever ; l'image d'une pareille félicité lui ôta presque l'espérance de l'obtenir ; il lui semblait qu'elle n'avait pas mé-

rité d'être si heureuse. Ses hôtes ranimèrent son espoir par les éloges qu'ils donnèrent à la clémence d'Alexandre, par le récit qu'ils lui firent de toutes les grâces qu'il avait accordées, et du plaisir qu'il paraissait prendre à faire le bien. Élisabeth les écoutait avidement; elle aurait passé la nuit à les entendre; mais il était fort tard, ses hôtes voulurent qu'elle prît un peu de repos pour se préparer à la fatigue du lendemain. Jacques Rossi se retira dans une petite chambre au plus haut de la maison, et sa bonne femme reçut Élisabeth dans son propre lit.

Pendant long-temps elle ne put dormir, son cœur était trop agité, trop plein; elle remerciait Dieu de tout, même de ses peines, dont l'excès lui avait valu la généreuse hospitalité qu'elle recevait. « Si j'avais été moins malheu-« reuse, se disait-elle, Jacques Rossi n'aurait « pas eu pitié de moi. » Quand le sommeil vint la surprendre, il ne lui ôta point son bonheur; de doux songes le lui offrirent sous toutes les formes; tantôt elle croyait voir son père, tantôt la touchante figure de sa mère lui apparaissait brillante de joie; quelquefois il lui semblait entendre la voix de l'empereur lui-même; et quelquefois aussi un autre objet se montrait à travers une vapeur qui cachait ses traits, et ne lui

permettait pas de les distinguer plus que les sentiments qu'il avait fait naître dans son cœur.

Le lendemain, de nombreuses salves d'artillerie, le roulement des tambours et les cris de joie de tout le peuple ayant annoncé la fête du jour, Élisabeth, vêtue d'un habit que lui avait prêté sa bonne hôtesse, et appuyée sur le bras de Jacques Rossi, se mêla parmi la foule qui suivait le cortége, et se rendit à la grande église de l'Assomption, où l'empereur Alexandre devait être couronné.

Le temple saint était éclairé de plus de mille flambeaux, et décoré avec une pompe éblouissante. Sur un trône éclatant, surmonté d'un riche dais, on voyait l'empereur et sa jeune épouse, vêtus d'habits magnifiques, et brillants d'une si extraordinaire beauté, qu'ils paraissaient à tous les regards comme des êtres célestes. Prosternée devant son auguste époux, la princesse recevait de ses mains la couronne impériale, et ceignait son front modeste de ce superbe gage de leur éternelle union. Vis-à-vis d'eux, le vénérable Platon, patriarche de Moscou, du haut de la chaire de vérité rappelait à Alexandre, dans un discours éloquent et pathétique, tous les devoirs des rois, et l'effrayan

responsabilité que Dieu fait peser sur leurs têtes, pour compenser la splendeur et la puissance dont il les environne. Parmi cette foule immense qui remplissait l'église, il lui montrait des Kamchadales (1) apportant des tributs de peaux de loutre arrachées aux îles Aleutiennes (2), qui touchent au continent de l'Amérique; des négocians d'Archangel, chargés des richesses que leurs vaisseaux vont chercher dans les mers d'Europe; il lui montrait des Samoïèdes (3) venus de l'embouchure de l'Enis-

---

(1) Kamchadales, ou plutôt Kamtschadales, est le nom que l'on donne aux habitants du Kamtschatka. La chasse et la pêche sont leur occupation principale : le chien est leur animal domestique favori. Ils voyagent dans de petites charrettes traînées par des chiens, et sont en général extrêmement superstitieux.

(2) Les îles Aleutiennes ou Aleutsky. C'est ainsi que l'on nomme cette chaîne d'îles qui s'étend depuis le Kamtschatka au nord, jusqu'au continent de l'Amérique, et qui n'est en effet qu'une branche des montagnes du Kamtschatka. Elles furent découvertes peu de temps après l'île de Bethring : Attak, Shemya et Semitshi furent les premières auxquelles les Russes donnèrent le nom d'*Aleuskie ostrova*. Le mot *Aleut* signifie un roc chauve ou nu. Celles des îles qui sont les plus voisines de l'Amérique sont connues sous le nom d'Andreanofskoi et d'îles aux Renards (*Fox Islands*).

(3) Les Samoïèdes sont des peuples tartares qui occu-

sei (1), où règne un éternel hiver, où les moissons sont inconnues, où jamais un grain n'a germé et des naturels d'Astracan, qui voient mûrir dans leurs champs le melon, la figue, et le doux fruit de la vigne qui y donne un vin exquis; il lui montrait enfin des habitants de la mer Noire, de la mer Caspienne et de cette grande Tartarie, qui, bornée par la Perse, la Chine et l'empire du Mogol, s'étend du couchant à l'aurore, embrasse une moitié du monde, et atteint presque jusqu'au pôle. « Maître du plus vaste « empire de l'univers, lui disait-il, vous qui al-« lez jurer de présider aux destinées d'un état « qui contient la cinquième partie du globe, « n'oubliez jamais que vous allez répondre de-« vant Dieu du sort de tant de milliers d'hom-« mes, et qu'une injustice faite au moindre

---

pent le nord de la Russie entre la Tartarie asiatique et le gouvernement d'Archangel, le long de la mer jusqu'en Sibérie : ils vivent de la chasse et de la pêche comme les Kamtschadales.

(1) L'Énisséi, ou Yénisséy, appelé *Kem* par les Tartares et Mongoles, et *Gub* ou *Khases*, qui signifie la grande rivière, par les Ostiaques, est formé de deux rivières, le Kamsara et le Veikem, qui ont leur source dans la Soongorie chinoise. Après un long cours vers le nord, il se jette dans la mer Glaciale.

« d'entre eux, et que vous auriez pu prévenir, « vous sera comptée au dernier jour. » A ces paroles le cœur du jeune empereur parut vivement ému : mais il y avait dans l'église un cœur qui n'était pas moins ému peut-être, c'était celui qui allait demander la grâce d'un père.

Au moment où Alexandre prononça le serment solennel par lequel il s'engageait à dévouer son temps et sa vie au bonheur de ses peuples, Élisabeth crut entendre la voix de la clémence qui ordonnait de briser les chaînes de tous les malheureux; elle ne put se contenir plus long-temps. Avec une force surnaturelle, elle écarte la foule, se fait jour à travers les haies de soldats, s'élance vers le trône, en s'écriant : *Grâce! grâce!* Cette voix, qui interrompait la cérémonie, causa beaucoup de rumeur. Des gardes s'avancèrent et entraînèrent Élisabeth hors de l'église, en dépit de ses prières et des efforts du bon Jacques Rossi. Cependant l'empereur dans un si beau jour ne veut pas avoir été imploré en vain; il ordonne à un de ses officiers d'aller savoir ce que cette femme demande. L'officier obéit : il sort de l'église, il entend les accents suppliants de l'infortunée qui se débat au milieu des gardes; il tressaille, précipite ses pas, la voit, la reconnaît, et s'é-

crie : « C'est elle, c'est Élisabeth ! » La jeune fille ne peut croire à tant de bonheur, elle ne peut croire que Smoloff soit là pour sauver son père ; cependant c'est sa voix, ses traits, elle ne peut s'y méprendre ; elle le regarde en silence, et étend ses bras vers lui comme s'il venait lui ouvrir les portes du ciel. Il court à elle, hors de lui-même ; il lui prend la main, il doute presque de ce qu'il voit : « Élisabeth, lui dit-il, « est-ce bien toi ? D'où viens-tu, ange du ciel ? « —Je viens de Tobolsk.—De Tobolsk, seule, « à pied ? » Il tremblait d'agitation en parlant ainsi. « Oui, répondit-elle, je suis venue seule, « à pied, pour demander la grâce de mon « père, et on m'éloigne du trône, on m'arrache « de devant l'empereur. Viens, viens Élisabeth, « interrompit le jeune homme avec enthou- « siasme, c'est moi qui te présenterai à l'empe- « reur ; viens lui faire entendre ta voix, viens « lui adresser ta prière, il n'y résistera pas. » Il écarte les soldats, ramène Élisabeth vers l'église. En ce moment, le cortége impérial défilait par la grande porte ; aussitôt que le monarque parut, Smoloff se fit jour jusqu'à lui, en tenant Élisabeth par la main. Il se jette à genoux avec elle, il s'écrie : « Sire, écoutez-moi, « écoutez la voix du malheur, de la vertu ; vous



*Vous voyez devant vous la fille de l'infortuné Stanislas Potowski.....*

voyez devant vous la fille de l'infortuné Sta-
« nislas Potowsky (1). Elle arrive des déserts
« d'Ischim, où depuis douze ans ses parents
« languissent dans l'exil; elle est partie seule,
« sans secours; elle a fait la route à pied, de-
« mandant l'aumône, et bravant les rebuts, la
« misère, les tempêtes, tous les dangers, toutes
« les fatigues, pour venir implorer à vos pieds
« la grâce de son père. » Élisabeth éleva ses
mains vers le ciel, en répétant : « La grâce de
« mon père! » Il y eut parmi la foule un cri

---

(1) Il y a quelque inconvénient, dans les romans qui se lient à l'histoire, d'employer des noms connus et des époques remarquables. La famille Potowska, ou, selon la véritable orthographe, Potocka, est bien une des plus illustres de la Pologne, et un membre de cette famille a effectivement été victime en Russie de son courage patriotique; mais c'était le comte Ignace Potocky, et non pas Stanislas. Il ne fut point envoyé en Sibérie, mais dans les cachots d'une très dure prison d'état, avec Kosciusko, et ce fut l'impératrice Catherine II qui l'y plongea : il en fut délivré, ainsi que son compagnon d'infortune, par le fils de cette souveraine, l'empereur Paul.

La jeune fille, qui fit en effet deux mille quatre cents milles d'Angleterre, seule, à pied, pour demander la grâce de son père à Pétersbourg, ne tenait à aucune famille distinguée. Son nom était Praskowja Lupolowa. Elle mourut à Novogorod en 1810, six ans après son généreux dévouement. Son père avait été exilé en Sibérie en 1798.

d'admiration, l'empereur lui-même fut frappé : il avait de fortes préventions contre Stanislas Potowsky; mais en ce moment elles s'effacèrent : il crut que le père d'une fille si vertueuse ne pouvait être coupable; mais l'eût-il été, Alexandre aurait pardonné encore. « Votre père est libre, « lui dit-il, je vous accorde sa grâce. » Élisabeth n'en entendit pas davantage : à ce mot de *grâce*, une trop vive joie la saisit, et elle tomba sans connaissance entre les bras de Smoloff. On l'emporta à travers une foule immense qui s'ouvrit devant elle, en jetant des cris et en applaudissant à la vertu de l'héroïne et à la clémence du monarque. On la transporta dans la demeure du bon Jacques Rossi; c'est là qu'elle reprit l'usage de ses sens. Le premier objet qu'elle vit fut Smoloff à genoux auprès d'elle; les premiers mots qu'il lui dit furent les paroles qu'elle venait d'entendre de la bouche du monarque : « Élisabeth, votre père est libre; sa grâce vous « est accordée. » Elle ne pouvait parler encore, ses regards seuls disaient sa joie et sa reconnaissance, ils disaient beaucoup. Enfin, elle se pencha vers Smoloff; d'une voix émue, tremblante, elle prononça le nom de son père, celui de sa mère : « Nous les reverrons donc, ajou- « ta-t-elle, nous jouirons de leur bonheur! »

Ces mots pénétrèrent jusqu'au fond de l'âme du jeune homme. Élisabeth ne lui avait point dit qu'elle l'aimait, mais elle venait de l'associer au premier sentiment de son cœur, au premier besoin de sa vie; elle venait de le mettre de moitié dans la plus douce félicité qu'elle attendait de l'avenir. Dès ce moment il osa concevoir l'espérance qu'elle pourrait peut-être consentir un jour à ne plus séparer ce qu'elle venait d'unir.

Plusieurs jours se passèrent avant que la grâce pût-être expédiée ; il fallait revoir l'affaire de Stanislas Potowsky : en l'examinant, Alexandre fut convaincu que la seule équité lui eût ordonné de briser les fers du noble palatin; mais il avait fait grâce avant de savoir qu'il devait faire justice, et les exilés ne l'oublièrent jamais.

Un matin, Smoloff entra chez Élisabeth plus tôt qu'il ne l'avait osé faire jusqu'alors; il lui présenta un parchemin scellé du sceau impérial : « Voici : lui dit-il, l'ordre que l'empereur « envoie à mon père de mettre le vôtre en li« berté. » La jeune fille saisit le parchemin, le pressa contre son visage et le couvrit de larmes. « Ce n'est pas tout, ajouta Smoloff avec émo« tion, notre magnanime empereur ne se con-

« tente pas de rendre la liberté à votre père, il « lui rend ses dignités, son rang, ses richesses, « toutes ces grandeurs humaines qui élèvent « les autres hommes, mais qui ne pourront « élever Élisabeth. Le courrier, porteur de cet « ordre, doit partir demain matin; j'ai obtenu « de l'empereur la permission de l'accompa- « gner. Et moi, interrompit vivement Élisabeth, « ne l'accompagnerai-pas? Ah! vous l'accom- « pagnerez sans doute, reprit Smoloff. Quelle « autre bouche que la vôtre aurait le droit « d'apprendre à votre père qu'il est libre? J'é- « tais sûr de votre intention, j'en ai informé « l'empereur; il a été touché, il vous approuve, « et il me charge de vous annoncer que demain « vous pourrez partir; qu'il vous donne une de « ses voitures, deux femmes pour vous ser- « vir, et une bourse de deux mille roubles que « voici pour vos frais de route. » Élisabeth re- garda Smoloff; elle lui dit : « Depuis le pre- « mier jour où je vous ai vu, je ne me souviens « pas d'avoir obtenu un seul bien dont vous « n'ayez été l'auteur : sans vous, je ne tiendrais « point cette grâce de mon père; sans vous, il « n'aurait jamais revu sa patrie. Ah! c'est à vous « à lui apprendre qu'il est libre, et ce bonheur « sera le seul digne de vos bienfaits. Non, Éli-

« sabeth, répartit le jeune homme : ce bonheur « sera votre partage, moi j'aspire à un plus « haut prix. Un plus haut prix! s'écria-t-elle, « ô mon Dieu! quel peut-il être? » Smoloff fit un mouvement pour parler; il se retint, il baissa les yeux; et, après un assez long silence, il répondit d'une voix émue : « Je vous le dirai « aux genoux de votre père. »

Depuis que Smoloff avait retrouvé Élisabeth, il ne s'était point passé un seul jour sans qu'il la vît, sans qu'il demeurât plusieurs heures de suite avec elle, sans qu'il n'eût une nouvelle raison de l'aimer davantage, et sans qu'il s'écartât un moment du respect qu'il lui devait. Elle était loin de ses parents, elle n'avait d'autre protecteur que lui, et cette jeune fille sans défense était à ses yeux un objet trop sacré, trop saint, pour qu'il n'eût pas rougi de lui exprimer un sentiment qu'elle-même aurait rougi d'entendre.

Avant de quitter Moscou, Élisabeth avait libéralement récompensé ses bons hôtes; de même, en passant le Volga devant Casan, elle se ressouvint du batelier Nicolas Kisoloff; elle demanda ce qu'il était devenu : on lui apprit que par la suite d'une chute, il était tombé dans la plus profonde misère, gisant sur un

rents : la porte s'ouvre, elle voit son père ; il jette un cri : la mère accourt, Élisabeth tombe dans leurs bras. « La voilà, s'écrie Smoloff, la « voilà qui vous apporte votre grâce, elle a « triomphé de tout, elle a tout obtenu. »

Ces mots n'ajoutent rien au bonheur des exilés, peut-être ne les ont-ils pas entendus ; absorbés dans la vue de leur fille, ils savent seulement qu'elle est revenue, qu'elle est devant leurs yeux, qu'ils l'ont retrouvée, qu'ils la tiennent, qu'ils ne la quitteront plus ; ils ont oublié qu'il existe d'autres biens dans le monde.

Long-temps ils demeurent plongés dans cette extase, ils sont comme éperdus, on les croirait en délire ; ils laissent échapper des mots sans suite, ils ne savent ce qu'ils disent ; ils cherchent en vain des expressions pour ce qu'ils éprouvent, ils n'en trouvent point ; ils pleurent, ils gémissent, et leurs forces, comme leur raison, se perdent dans l'excès de leur joie.

Smoloff tombe aussi aux pieds des exilés : « Ah ! leur dit-il, vous avez plus d'un enfant. « Jusqu'à ce moment Élisabeth m'a nommé son « frère, mais à vos genoux peut-être me per- « mettra-t elle d'aspirer à un autre nom. » La jeune fille prend la main de ses parents, les regarde, et leur dit : « Sans lui, je ne serais point

« ici peut-être ; c'est lui qui m'a conduite aux « genoux de l'empereur, qui a parlé pour moi, « qui a sollicité votre grâce, qui l'a obtenue ; « c'est lui qui vous rend votre patrie, qui vous « rend votre enfant, qui me ramène dans vos « bras. O ma mère, dis-moi comment doit se « nommer ma reconnaissance ? ô mon père ! « apprends-moi comment je pourrai m'acquit- « ter ? » Phédora, en pressant sa fille contre son sein, lui répondit : « Ta reconnaissance « doit être l'amour que j'ai pour ton père. » Springer s'écria avec enthousiasme : « Le don « d'un cœur comme le tien est au-dessus de « tous les bienfaits ; mais Elisabeth ne saurait « être trop généreuse. » La jeune fille alors, unissant la main du jeune homme à celles de ses parents, lui dit avec une modeste rougeur : « Vous promettez de ne les quitter jamais ? Mon « Dieu ! ai-je bien entendu ? s'écria-t-il ; ses « parents me la donnent, et elle consent à être « à moi ! » Il n'acheva point, il pencha son visage baigné de larmes sur les genoux d'Élisabeth ; il ne croyait pas que dans le ciel même on pût être plus heureux que lui ; et l'ivresse de cette mère qui revoyait son enfant, le tendre orgueil de ce père qui devait la liberté au courage de sa fille, l'inconcevable satisfaction de

cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence; je les montrerais écoutant avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Élisabeth; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter

une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Élisabeth va participer à leur bonheur; elle va vivre, comme eux, d'innocence et d'amour. O amour! innocence! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité!

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pen-

cette pieuse héroïne qui, à l'aurore de sa vie, venait de remplir le plus saint des devoirs, et ne voyait plus aucune vertu au-dessus de la sienne; tous ces biens réunis, tous ces bonheurs ensemble ne lui semblaient pas pouvoir égaler le bonheur qu'il devait au seul amour.

Maintenant, si je parlais des jours qui suivirent celui-là, je montrerais les parents s'entretenant avec leur fille des cruelles angoisses qu'ils ont endurées pendant son absence; je les montrerais écoutant avec toutes les émotions de l'espérance et de la crainte, le récit qu'elle leur fait de son long voyage; je ferais entendre les bénédictions du père en faveur de tous ceux qui ont secouru son enfant; je ferais voir la tendre mère montrant, attachée sur son cœur, comme la seule force qui avait pu la faire vivre jusqu'à cet instant, la boucle de cheveux envoyée par Élisabeth; je dirais ce que les parents éprouvèrent le jour que l'exilé se présenta dans leur cabane pour leur apprendre le bien que leur fille lui avait fait; je dirais les larmes qu'ils versèrent au récit de sa détresse, les larmes qu'ils versèrent au récit de sa vertu : enfin, je raconterais leurs adieux à cette cabane sauvage, à cette terre d'exil, où ils ont souffert tant de maux, mais où ils viennent de goûter

une de ces joies d'autant plus vives et plus pures, qu'elles s'achètent par la douleur et naissent du sein des larmes; semblables aux rayons du soleil, qui ne sont jamais plus éclatants que quand ils sortent de la nue pour se réfléchir sur des champs trempés de rosée.

Pure et sans tache comme les anges, Élisabeth va participer à leur bonheur; elle va vivre, comme eux, d'innocence et d'amour. O amour! innocence! c'est assurément de votre éternelle union que se compose l'éternelle félicité!

Je n'irai pas plus loin. Quand les images riantes, les scènes heureuses se prolongent trop, elles fatiguent, parce qu'elles sont sans vraisemblance; on n'y croit point, on sait trop qu'un bonheur constant n'est pas un bien de la terre. La langue, si variée, si abondante pour les expressions de la douleur, est pauvre et stérile pour celles de la joie; un seul jour de félicité les épuise. Élisabeth est dans les bras de ses parents, ils vont la ramener dans leur patrie, la replacer au rang de ses ancêtres, s'enorgueillir de ses vertus, et l'unir à l'homme qu'elle préfère, à l'homme qu'ils ont eux-mêmes trouvé digne d'elle. C'en est assez, arrêtons-nous ici, reposons-nous sur ces douces pen-

sées. Ce que j'ai connu de la vie, de ses inconstances, de ses espérances trompées, de ses fugitives et chimériques félicités, me ferait craindre, si j'ajoutais une seule page à cette histoire, d'être obligée d'y placer un malheur.

FIN.

# LA PRISE
# DE JÉRICHO
OU
# LA PÉCHERESSE CONVERTIE.

## LIVRE PREMIER.

Béni soit le Dieu d'Israël! si sa colère est terrible au méchant endurci, sa miséricorde est infinie pour le pécheur repentant. Humilions nos fronts devant lui, et il tournera son visage vers nous; pleurons sur nos péchés, et il nous en lavera; demandons grâce, et nous l'obtiendrons : pour tous les bienfaits qu'il nous prodigue, il ne demande que notre amour, et n'est-ce pas un bienfait de plus? Oh! louons le saint nom de l'Éternel! que la création entière s'émeuve à sa parole, s'émerveille de sa puissance, adore sa bonté, s'élève vers lui, le bénisse et s'écrie : C'est par lui que je suis. Mais du sein de ce concert universel de louanges, que l'homme, ce triste enfant du péché, élève surtout la voix pour glorifier la clémence ado-

rable qui ne demande qu'un repentir sincère pour effacer des années d'erreurs. Ah! que le plus criminel des enfants de Bélial crie vers le Seigneur, avec un cœur contrit, en disant : *j'ai péché;* aussitôt ses crimes lui seront remis, et l'Éternel, lui ouvrant les bras, lui dira : « Tu m'appelles, me voici; mon fils, mon fils, pourquoi m'avais-tu abandonné ? »

O murs de Jéricho! vous, témoins dans ces temps reculés qui touchent presqu'à la naissance du monde, des merveilles inouies dont le souvenir se prolongera jusque dans les années éternelles, dites comment, à la vue de Josué conduisant la sainte arche, vos orgueilleux et formidables remparts s'ébranlant tout à coup, croulèrent avec fracas, et par leur terrible chute portèrent l'effroi dans l'âme des pervers, en leur annonçant qu'un même sort les attendait; comment du sein de cette désolation générale, le Tout-Puissant, miséricordieux jusque dans ses plus justes vengeances, fit briller la lumière de vérité en éclairant la jeune Rahab aux yeux des fils de Canaan; comment ceux-ci, au lieu d'être touchés de son exemple, voulurent la mettre à mort, et par leur endurcissement appelèrent enfin sur leurs têtes l'effrayant anathême dont l'Éternel ne frappa jamais ses enfants qu'à regret.

Israël en deuil, campé dans les plaines de Moab, pleurait depuis trente jours son chef et son législateur, Moïse n'était plus, Josué l'avait remplacé; Josué, moins éloquent, moins sublime peut-être, mais aussi soumis à son Dieu et plus intrépide guerrier; c'était lui que l'Éternel avait choisi pour conduire les Hébreux dans la terre de Canaan. Un jour qu'il priait sur les hauts lieux, Dieu se communiqua à lui, et lui révéla sa volonté en ces termes : « J'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob de donner à leurs descendants le riche pays qu'occupent encore les fils de Canaan; il est temps de remplir ma promesse; marche contre les infidèles à la tête de tout Israël, traverse le Jourdain; et toute la terre où tu imprimeras tes pieds, je te la donne, depuis le désert au midi, jusqu'au Liban au septentrion, et depuis l'Euphrate à l'orient, jusqu'à la grande mer à l'occident. Cette vaste étendue de pays sera soumise à la domination des Hébreux, tant qu'ils observeront strictement mes lois. Toi, Josué, mon serviteur, que j'ai élu chef de ce peuple immense, fais-lui méditer jour et nuit mes commandements : qu'il soit soumis et fidèle, et j attacherai la victoire à ses pas. »

Dieu dit; et Josué, prosterné la face contre terre, s'écria : « Que ta volonté soit faite,

ô Éternel ! et que ton serviteur soit écrasé sous tes pieds comme un vermisseau, s'il n'exécute pas ponctuellement tes saintes lois. » A ces mots une lumière resplendissante sortit de la nue, entoura et éblouit Josué, et l'effroi s'empara de son cœur ; il craignit de voir la face du Dieu vivant, que nul mortel ne peut envisager sans mourir (1). Mais Dieu le rassura, disant : « Ne tremble pas, car tu es mon serviteur bien-aimé ; va, assemble ton peuple, et fais-lui part de mes volontés. » Alors la nuée se dissipa, et Josué, en se relevant de son humble posture, n'aperçut autour de lui qu'un cercle de terre consumé par le feu, et il délia ses souliers pour y marcher, car il connut que ce lieu était saint.

Alors il descendit de la montagne, et quand il fut assis dans sa tente, il fit sonner la trompette sacrée, pour que toutes les tribus se rassemblassent autour de lui. A cet appel, qui annonçait que le ciel avait parlé, tout le peuple entier fut en mouvement, et parut dans ces vastes déserts comme les vagues d'une mer agitée ; chacun accourait avec empressement, interrogeait avec curiosité, impatient de connaître la révé-

(1) Et quand Gédéon eut connu qu'il avait vu l'Éternel face à face, il se crut mort ; mais Dieu lui dit : « Il va bien pour toi ; ne crains rien, tu ne mourras pas. »

(*Juges*, ch. 6, v. 22 et 28.)

lation divine d'où dépendait le sort général. Cependant chaque tribu s'avance vers la tente de Josué. A leur tête parut Juda, superbe et nombreuse, qui est en possession du premier rang depuis que le sceptre et la gloire de donner un Sauveur au monde lui ont été promis par Jacob. L'orgueilleuse Éphraïm la suit de près; fière de descendre de Joseph, de former une tige patriarcale, et surtout de voir dans le vénérable chef d'Israël un membre pris dans son sein. Lévi paraît à son tour; quoique exclue du partage des terres, elle pense que le droit réservé à elle seule de donner des prêtres au Seigneur, peut compenser tout autre avantage. Tu parais après, malheureuse Benjamin, toi qui te glorifiais d'être issue du favori de Jacob; tu ne prévoyais pas alors qu'il naîtrait de telles abominations dans ton sein, que tes frères mêmes, irrités contre toi, s'uniraient pour te détruire. Enfin, chaque tribu se place en son rang; celle de Dan vient la dernière, quoique son droit d'aînesse lui assigne la primauté sur celle de Nephtali; mais sans doute que destinée à donner aux autres l'exemple de l'idolâtrie, Dieu voulut la punir d'avance de ce qu'elle serait la première à abandonner son culte.

Josué étendit ses regards paternels sur ces nombreux descendants de Jacob, qui tous, les

yeux fixés sur lui et le corps à demi-courbé, attendaient avec soumission qu'on leur révélât la volonté du Seigneur. Il les bénit avec ferveur; et, après s'être recueilli quelques instants, élevant la voix au milieu du silence que la multitude des auditeurs rendait si imposant, il dit: « Enfants d'Israël, le Dieu des armées m'a parlé, il nous commande d'aller conquérir l'héritage que depuis long-temps il destine à la postérité d'Abraham; il nous promet la victoire si notre foi est sincère et notre obéissance aveugle. Vous allez voir renouveler tous les miracles dont nos pères furent témoins dans le désert. L'Éternel lui-même marchera au-devant de son peuple; à sa voix, les montagnes qui ont été de tout temps tomberont, les rochers des siècles se briseront, et les fleuves lui ouvriront un passage; car l'Éternel est grand, il commande aux éléments, et les chemins du monde sont à lui. Alors il foulera les infidèles sous ses pieds avec indignation, et le tremblement les saisira, et ils invoqueront le néant; mais ils ne l'auront pas, et nous les verrons fuir devant nous comme la feuille desséchée que l'ouragan balaye. Ainsi, ce que Dieu commande, ne tardons pas à l'exécuter; obéissons aveuglément, et il nous soutiendra dans notre sainte entreprise. Mais, avant de quitter les plaines de Moab pour nous rendre

au bord du Jourdain, tandis que nous offrirons des sacrifices au Seigneur, et que tout Israël, soumis à un jeûne austère, s'abstiendra pendant trois jours des embrassements de ses compagnes, je vais envoyer deux vaillants hommes à Jéricho, pour nous rendre compte des forces de la ville et de la disposition des habitants. »

Josué se tut, et tout le peuple applaudissant avec acclamation aux paroles de son chef, brûle d'aller vaincre sous lui, et témoigne sa gratitude au Seigneur par des holocaustes sans nombre. Cependant tous les premiers de chaque tribu s'assemblent en tumulte pour savoir sur qui tombera le choix du général; les faibles fuient, effrayés de la périlleuse entreprise; les forts s'approchent, empressés de l'obtenir. Josué nomme Horam et Issachar, et s'applaudit d'un choix qu'il doit moins à sa sagesse qu'à une inspiration divine : Horam, d'un âge mûr, est né dans la tribu d'Éphraïm; ainsi que Josué, il fut jadis compté parmi les amis de Moïse, et était digne de l'être; Issachar, à l'aurore de la vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe. Instruit des honneurs promis à sa postérité, il espère s'en rendre plus digne aux yeux du Seigneur, en se dévouant

pour le bien de ses frères. Déjà dans les combats il s'est acquis une haute réputation de vaillance, et plus d'une fois sa beauté a fait soupirer les jeunes vierges d'Israël; mais, indifférent à leurs charmes, il n'a point vu encore celle qu'il désire nommer son épouse, et il s'en étonne; car Moïse lui a promis qu'avant l'année révolue il engagerait sa foi. Cependant il part: sa tendre mère désespérée le presse entre ses bras, et ne peut se résoudre à quitter ce premier fruit de ses amours; tandis que son père, dont l'âge a blanchi les cheveux, se rappelle la résolution d'Abraham, et soumis, ainsi que le saint patriarche, à la volonté du Très-Haut, se prosterne la tête couverte de cendres, et suit de l'œil son fils bien-aimé, sans que la douleur puisse lui arracher une larme.

FIN DU PREMIER LIVRE.

# LIVRE DEUXIÈME.

A PEINE les premiers rayons du jour avaient-ils blanchi les cimes sourcilleuses du mont Garizim, que le brave Horam et le jeune Issachar s'avancèrent vers le Jourdain; tous deux, fiers de la confiance de leur chef et soumis aux ordres de Dieu, marchaient avec intrépidité au-devant du danger, et ne pensaient qu'à la gloire. Horam, chargé de jours et d'expérience, témoin, depuis quarante ans qu'il errait avec ses frères dans le désert, de tous les miracles que Dieu avait faits en leur faveur, et des terribles vengeances dont il avait puni leurs iniquités, se plaisait à éclairer la jeunesse d'Issachar, en lui racontant ce qu'il avait vu. « Le vaste et fertile pays que nous traversons, lui disait-il, appartenait jadis à l'infidèle Amorrhéen; maintenant il est devenu le patrimoine de nos frères. Ruben, Gad et Manassé, établis sur le bord oriental du fleuve, y recueillent tranquillement leurs moissons, et font couler l'huile et le vin, à flots précipités, dans des caves spacieuses. Au-delà du Jourdain, vous voyez s'étendre de vastes plaines couvertes de lin, de baume et de pâturages, ombragées d'oliviers et de cèdres; c'est là que s'élève la ville des palmes, la su-

perbe Jéricho, dont les tours orgueilleuses semblent toucher ce ciel qu'elles outragent; plus loin, vos regards embrassent tout cet immense pays, depuis Ségor, sur les frontières de l'Idumée, jusqu'aux sources du Jourdain, au pied des montagnes du Liban. Voilà l'héritage promis à nos pères, et que le Seigneur nous donnera, si nous marchons avec une foi vive et sincère au-devant de nos ennemis. Eh! que nous fait qu'ils couvrent la plaine de leurs innombrables bataillons, quand le Dieu fort est avec nous? Quel est l'indigne Israélite qui, en se rappelant le passage de la mer Rouge, l'eau jaillissant du rocher d'Oreb, et la loi donnée par Dieu même au mont Sinaï, ose douter du succès d'une entreprise commandée par l'Éternel? N'oubliez pas Issachar, que c'est pour avoir chancelé un moment dans sa foi, que Moïse, le plus grand prophète qui se soit jamais levé dans Israël, fut condamné à ne point entrer dans la terre de Canaan. Ayez toujours cet exemple présent; et, dans les périls qui nous attendent sans doute aux murs de Jéricho, si vous sentez votre âme prête à défaillir, tournez les yeux vers la montagne de Nébo, songez que c'est là où, pour expier une seule faiblesse, expira notre saint législateur, après quatre-vingts ans de travaux entrepris pour la gloire du Seigneur.

Je sais que les maux comme les biens procèdent du Très-Haut, répondit Issachar : toujours soumis à ses lois, toujours reconnaissant de ses dons, la vue du plus affreux trépas n'ébranlerait pas ma foi, et pourtant Dieu m'avait promis, par la voix de Moïse, qu'avant la fin de l'année, il me ferait voir l'épouse qu'il me destine, celle qui portera dans ses flancs la glorieuse lignée d'où doit descendre le sauveur du monde. Nous touchons aujourd'hui au dernier jour de l'année, je m'éloigne des jeunes vierges de Juda pour aller chez les idolâtres : est-ce donc dans ce sang impie que Dieu choisira celle qu'il veut élever au-dessus de toutes les femmes d'Israël ? Ne jugeons point ainsi ce qu'il ne nous appartient pas de connaître, reprit Horam ; car les pensées de Dieu ne sont point nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies, ce qu'il a promis, il le tiendra ; ce qu'il ordonnera, vous l'exécuterez. Gardez seulement votre cœur droit et vos mains pures ; soumettez-vous sans réserve, et l'Éternel saura bien trouver le moyen d'accomplir ses promesses. »

En parlant ainsi, les deux voyageurs arrivèrent sur le bord du grand fleuve, dont les eaux débordées inondaient les campagnes. Soit qu'ils s'approchassent du torrent de Jaser, soit qu'ils

descendissent vers le lac Asphaltite, ils ne pouvaient trouver aucun passage. « Dieu nous aurait-il abandonnés? s'écria Horam en élevant ses mains vers le ciel. Est-ce vous qui doutez, s'écria Issachar surpris, est-ce moi qui vous apprendrai comment une foi sincère triomphe d'un pareil obstacle? » Il dit : et, se précipitant dans le fleuve, il se débat contre les vagues qui le repoussent vers le rivage, triomphe de la fureur des flots, atteint l'autre bord, met le pied sur la terre de Canaan, et rend grâces à l'Éternel.

En l'apercevant sur la rive opposée, Horam s'encourage à l'imiter; il lutte péniblement contre le courant qui l'entraîne; il arrive enfin, confus qu'un vieux ami de Moïse se soit laissé devancer par un enfant du désert. Prêt à livrer son cœur à l'envie, il réprime bientôt ce vil sentiment; il se souvient qu'Issachar est destiné à être la tige du sang royal de Juda, et se plaît à le voir s'élever par la beauté et le courage au-dessus de tous les mortels.

La nuit commençait à étendre ses voiles sur toute la nature, lorsque les deux Israélites entrèrent dans Jéricho. Troublés de se trouver seuls, loin de leurs frères, au milieu d'une nation idolâtre, ils ne savaient ce qu'ils devaient faire, ni à qui recourir pour demander l'hospita-

lité. Dans cet embarras, ils se tenaient à l'écart, près de la porte de la ville, lorsqu'ils virent passer près d'eux une jeune fille qui venait puiser de l'eau à la fontaine. Un long voile retenait une partie de sa blonde chevelure, l'autre s'échappait sur un cou plus blanc que l'ivoire; elle était belle, mais l'éclat de sa beauté semblait terni par les larmes qui coulaient sur ses joues. Pâle et abattue, elle s'avançait, et elle était semblable au jasmin qui incline doucement sa tête chargée de la rosée du matin. A l'aspect des deux voyageurs, elle rougit, s'arrête, et paraît incertaine; cependant, bientôt après elle s'approche, et levant sur eux un œil timide, elle dit : « Étrangers, j'ignore quel projet vous conduit dans nos murs; mais quel qu'il soit, la maison de Rahab vous est ouverte; venez vous y reposer sans crainte : vous n'aurez point à vous repentir d'y être entrés. » Les deux Israélites, charmés de sa proposition, n'hésitent point à l'accepter. Issachar surtout, ému de la beauté de cette jeune fille, et touché de sa pudeur, se sent entraîné par une puissance invisible qui agit sur lui à son insu. « Qui êtes-vous, lui demanda-t-il, vierge charmante, vous dont la charité ne dédaigne point deux malheureux voyageurs? Je ne suis point une vierge, répondit-elle en soupirant amèrement; les odieux prêtres de

Baal abusèrent de ma jeunesse et de mon innocence; et quand je me souviens de ces jours d'égarement, qui n'étaient qu'absinthe et que fiel, mon âme demeure abattue en dedans de moi. Ah! si le dieu d'Israël voulait prendre pitié de mon repentir et me laver de mon opprobre, je le prierais sur les hauts lieux, et je m'offrirais moi-même en holocauste pour apaiser sa colère. Ah! reprit vivement Issachar, puisque votre âme s'est conservée pure, et que vous gémissez sur vos fautes, vous trouverez grâce devant l'Éternel. Oui, ajouta Horam à voix basse, si vous sauvez les fils d'Israël et les aidez dans leur entreprise, tous vos péchés vous seront remis, et le Seigneur vous absoudra. » A ces mots, la jeune fille se rassura, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et elle se mit en devoir de conduire les voyageurs dans sa maison : Issachar lui prit la main; tous deux marchaient à pas lents devant Horam, en soupirant involontairement. La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers; les fleurs qui naissent sans culture autour de Jéricho exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums; on entendait les gémissements de la colombe amoureuse, et dans le lointain, l'impétueux Jourdain faisait retentir le bruit de ses flots. Issachar contemplait en silence la tou-

chante timidité, la grâce modeste de la jeune Cananéenne, et une sorte d'enchantement s'insinuait par degrés dans son cœur, comme la douce vapeur du sommeil s'insinue dans des yeux appesantis. Il se disait en lui-même. « C'est aujourd'hui que Dieu a promis qu'il me montrerait l'épouse qu'il me destine; mais Dieu agréera-t-il pour sa servante celle qui fut profanée par l'impie? Oh! puisse-t-il pardonner à Rahab comme je lui pardonne! Dieu d'Israël, disait de son côté la jeune fille, si un songe ne m'a pas trompée, un de tes enfants est destiné à sauver mon âme, et moi à sauver sa vie. Oh! que ce soit celui-ci, et je n'aurai pas imploré ton nom en vain.

Cependant ils arrivent bientôt à la maison de Rahab. Elle est simple et commode; on n'y voit point briller le marbre, l'or ni la soie; mais une jeune vigne en tapisse le mur, en couvre le toit, et un épais berceau de platanes et de citronniers en ombrage l'entrée; située près du rempart, elle s'élève au-dessus et domine sur la campagne. Aussitôt que les voyageurs ont passé le seuil de sa porte, la jeune Cananéenne s'empresse auprès d'eux, et leur prodigue tous les devoirs de l'hospitalité; elle remplit un grand vase d'airain d'une eau tiède et odorante, afin de laver elle-même leurs pieds fatigués; elle

couvre une table de gâteaux de pur froment, de dattes, d'olives et d'un rayon de miel doré, et verse, dans des coupes couronnées de fleurs, du lait pur et du vin doux. Dans tous ses soins, dans tous ses mouvements, la jeune pécheresse a tant de simplicité et d'abandon, le sentiment de ses fautes imprime un caractère si touchant à sa physionomie, qu'Issachar, de plus en plus enflammé, lui donne déjà dans son cœur le nom de sa bien-aimée; mais, soumis à la volonté du ciel, il attend que le Seigneur ait parlé pour oser expliquer ses vœux.

Avant que le sommeil vienne fermer la paupière des voyageurs, Rahab, attentive à tout ce qui peut leur plaire, prend un cistre d'or, et mêlant sa voix mélodieuse à l'instrument, elle chante un cantique sacré. Horam et Issachar ont entendu souvent les chœurs des filles d'Israël, mais jamais une si ravissante harmonie n'a frappé leurs oreilles, jamais la piété n'honora plus dignement le nom du Seigneur. Horam étonné s'écrie : « O fille de Canaan! par quel prodige, au printemps de l'âge, séduite par les plaisirs, plongée dans les voluptés, au sein d'une nation idolâtre, avez-vous eu connaissance du vrai Dieu, et avez-vous appris à chanter ses louanges au milieu des cris blasphémateurs des infidèles? Hélas! reprit humblement

Rahab, sans doute que le Tout-Puissant a vu que je péchais par ignorance, et qu'il n'a pas voulu me laisser à jamais dans les ténèbres de l'erreur. Je me souviens qu'un jour, la tête couronnée de roses, je formais avec mes compagnes des danses licencieuses autour des idoles de Baal, quand je fus saisie tout à coup d'une froide sueur et d'un frémissement involontaire; je ne vis plus le temple qu'avec horreur, et je m'en éloignai précipitamment. Je sortis de Jéricho, et me mis à courir dans la campagne comme une insensée, sans prendre aucun repos la nuit, et ne cherchant le jour que l'eau de quelques fontaines, qui calmait à peine la soif ardente et la fièvre intérieure qui me dévoraient. Effrayée de mon état, je m'écriais, les yeux baignés de larmes : N'est-ce pas à cause que le Dieu fort n'est pas avec moi, que ces maux-ci m'ont trouvée? Enfin, un jour, lasse d'errer dans les lieux sauvages, je vins m'asseoir sous les grands sycomores qui ombragent de bord du fleuve, et de là apercevant la pointe le Phasga, un trouble confus s'éleva au-dedans de moi; mes sanglots redoublèrent, et l'Éternel parla à mon cœur. C'est là qu'est le peuple d'Israël, me disais-je, ce peuple aimé du seul vrai Dieu, et destiné à régner sur l'héritage de nos pères; c'est-là que réside l'éternel roi des siècles et la

source de toute lumière; c'est-là que Rahab voudrait être, non pour séduire les serviteurs de Dieu, comme l'ont fait les filles de Madian, mais pour se convertir à sa parole, et retrouver le repos qui la fuit. Alors je m'endormis; et, durant mon sommeil, il me sembla qu'un ange m'apparaissait. Rahab, me disait-il, tes cris ont été jusqu'au trône du Très-Haut, et il t'a regardée avec compassion; non-seulement il t'excepte de la réprobation dont il a juré d'envelopper tous tes frères, mais il veut que de ton sang naisse le Messie, qui doit aprendre au monde qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui s'amende que pour dix justes qui n'ont jamais failli. Purifie tes désordres passés par une vie austère et chaste, et prends confiance en la miséricorde divine. Un jour, le plus beau des fils de Jacob te prendra dans ses bras et te nommera son épouse..... » A ces mots, Rahab ne put s'empêcher de lever les yeux sur Issachar; mais les baissant aussitôt, elle rougit comme la nue transparente dont le soleil s'enveloppe en quittant l'horizon; sa voix tremblante expira sur ses lèvres entr'ouvertes, et elle n'eut pas la force d'achever son récit. A cet instant, un bruit tumultueux se fit entendre à la porte. « Ce sont sans doute les envoyés du roi, s'écria Rahab effrayée; depuis long-temps on craint ici l'ir-

ruption de vos frères, on se tient sur ses gardes; il y a des espions partout, et la vue de deux étrangers aura inspiré des soupçons; mais ne craignez rien, je saurai vous sauver, dussé-je perdre la vie. » En parlant ainsi, elle les fait promptement monter au haut de la maison, les couvre de paille de lin, et court ensuite ouvrir aux troupes du roi. « On a vu, lui dit le chef, deux Israélites entrer ce soir dans nos murs; on sait qu'ils sont chez vous : il faut les livrer sur-le-champ. Il est vrai, dit elle, qu'à l'entrée de la nuit deux étrangers sont venus me demander un asile; mais sans doute ils ont craint de ne pas y être en sûreté, car ils se sont hâtes de quitter la ville avant l'heure où l'on ferme les portes. Rahab, reprit le chef d'un ton menaçant, les yeux sont ouverts sur vous : on vous accuse d'honorer en secret le Dieu d'Israël; tremblez, si on découvre que vous avez caché ces perfides étrangers. Je vous ai déjà dit, répondit-elle tranquillement, qu'ils ne sont plus dans ma maison; sans doute ils ont pris la route du grand fleuve, afin de se rendre à leur camp. Je cours à leur poursuite, s'écria le chef; mais s'il nous échappent, tremblez, vous dis-je, votre vie nous répond d'eux; et si la fuite vous dérobait à notre vengeance, votre famille entière, trainée au supplice, expierait

votre trahison. Soyez sûr que je ne l'oublierai pas, » lui dit-elle en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et baissant humblement la tête. Alors le chef la quitta. A peine Rahab l'eut-elle vu s'éloigner avec sa troupe, qu'elle se hâta d'aller délivrer ses deux captifs. « Le roi est instruit de votre arrivée dans ces murs, dit-elle, vous n'y êtes pas en sûreté; fuyez, prenez cette corde, glissez-vous dans la campagne le long du mur. Tandis qu'on vous cherchera au bord du fleuve, gagnez la vallée de Janoé, traversez le torrent de Carith, enfoncez-vous dans les cavernes de Salim. Dans trois jours je vous y porterai, avec quelque nourriture fraîche, tous les détails que votre général vous a chargés de recueillir. Non, charmante et généreuse Rahab, s'écria vivement Issachar, nous ne partirons pas sans vous. Venez dans les plaines de Moab recevoir les bénédictions de nos frères, et montrer aux filles d'Israël l'épouse que l'Éternel destine à l'heureux Issachar. Je ne puis croire, reprit-elle en baissant les yeux, qu'une semblable gloire soit jamais le partage d'une pauvre pécheresse comme moi. L'Éternel l'a juré, interrompit Issachar : celle qui sauvera Israël verra sa postérité régner sur toute la Palestine, et partagera la couche d'Issachar. Venez donc avec nous, ô Rahab! venez, ne crai-

gnez point la fatigue, ni le passage du fleuve impétueux; je vous porterai dans mes bras, heureux de marcher chargé d'un fardeau si doux! Non, reprit-elle, je n'abandonnerai pas mon vieux père, ma mère et mes sœurs, à la colère du roi; il faut même que vous me promettiez de respecter leur vie quand vos frères entreront dans Jéricho. Nous le jurons, ô généreuse fille! s'écria Horam. Quand vous verrez Israël en armes, ayez soin de lier un cordon pourpre à la fenêtre que voici; ensuite vous retirerez tous vos parents dans votre maison, et quiconque y demeurera, son sang sera sur nous, si un des nôtres le répand; mais aussi quiconque en sortira, son sang sera sur lui, et il ne nous en sera pas demandé compte. Que ce soit ainsi que vous l'avez dit, reprit Rahab; maintenant partez, enfants de Jacob, profitez de l'instant où la lune, obscurcie par les nuages, vous dérobe aux espions qui nous environnent. Mais, dit Issachar, qui sait si les impies de Jéricho, nous voyant échappés à leurs poursuites, ne tourneront pas leur colère contre vous? Quoi! je vous abandonnerais à leur furie, vous, la libératrice d'Israël, l'élue du Seigneur, la bien-aimée d'Issachar! Non, non, viens avec nous, ô la plus belle des filles, viens trouver le bonheur sous ma tente; je ne t'offrirai pas la pour-

pre, les riches broderies, les mets exquis dont Jéricho s'énorgueillit, mais des fleurs fraîches comme ton teint, et du lait pur comme mon cœur. Ah! tu n'as pas besoin d'ornement pour être belle : viens, l'Éternel l'a dit; il n'est pas bon que l'homme soit seul : consens donc à être mon épouse. O fils d'Israël! répondit Rahab émue, le murmure subit d'une fontaine est moins doux à l'oreille du voyageur altéré, que tes discours ne le sont à mon cœur, et depuis long-temps je soupirais après toi comme l'enfant nouveau-né après le sein de sa mère; mais, je te l'ai dit, je n'abandonnerai point pour ton amour ceux de qui je tiens la vie; pars cependant sans inquiétude, et confie-toi au Tout-Puissant : il veillera sur nous, et saura bien me sauver de la main de l'impie. Assurément, s'écria Horam, l'Éternel ne délaissera pas celle dont la foi est si vive et si sincère. Mais nous, Issachar, partons sans différer, notre présence accroît les dangers de notre libératrice; et, en nous livrant comme elle à la bonté du Seigneur, nous mériterons d'être sauvés comme elle. »

Horam, ayant parlé ainsi, se glissa le long de la corde, et descendit dans la campagne. Issachar le suivit à regret. « Adieu, Rahab, dit-il, je cède à la crainte de nuire à ta sûreté; mais dans trois jours tu viendras me rendre la

vie dans la vallée de Janoé. J'irai au-devant de tes pas, je t'écouterai venir, ta vue sera pour moi comme l'herbe tendre à l'agneau affamé. Ne tarde pas à nous rejoindre ; si je ne te voyais pas venir, je croirais que les infidèles ont attenté à ta vie, et je reviendrais mourir avec toi. Généreux Issachar, reprit-elle en lui tendant les bras, qui suis-je pour mériter un pareil sacrifice ? Non, quoi qu'il m'arrive, je t'ordonne de rejoindre tes frères et de respecter tes jours, ils appartiennent au Seigneur. Adieu, adieu, s'écria-t-il de loin en s'agenouillant devant Rahab, adieu, ma bien-aimée, mon âme ne te quitte pas, elle reste attachée aux lieux où tu es ; et si l'Éternel entend ces vœux, il veillera bien plus à ton salut qu'au mien. » Rahab aurait voulu répondre, mais la douleur affaiblissait sa voix, dont le son mourant ne frappait plus que le vague des airs ; car Issachar, entraîné par Horam, dont l'effroi précipitait la marche, était déjà loin dans la plaine. Quelque temps elle le distingue encore ; bientôt l'obscurité le dérobe à sa vue, et ses regards inquiets se perdent dans la vaste nuit. Elle retient son haleine, elle prête une oreille attentive aux pas des deux Israélites, qui retentissent sourdement dans le silence, peu à peu décroissent, se confondent avec le bruit de l'air, et se perdent en-

fin tout-à-fait. Mais lors même qu'elle a cessé d'entendre, elle écoute encore; et si le vent, en s'élevant, agite dans le lointain les flots du Jourdain, éperdue, il lui semble qu'elle a reconnu les gémissements de son bien-aimé que les soldats du roi surprennent et arrêtent. « O Éternel! s'écrie-t-elle la face prosternée contre terre, et la poitrine oppressée de sanglots, sauve l'ami de Rahab; que mes membres sanglants soient déchirés par l'infidèle, mais qu'Issachar soit en sûreté. Hélas! il fuit, et mon bonheur s'éloigne avec lui. Parce que je ne le vois plus, mes yeux versent des larmes amères, et tout est en désordre au-dedans de moi. Ah! qu'il puisse trouver sur sa route des fruits pour satisfaire sa faim, une fontaine pour étancher sa soif, et au pied des cèdres un gazon frais pour favoriser son sommeil! Puissant Dieu d'Israël! que tous tes bienfaits tombent sur lui! donne-moi toutes ses peines, et donne-lui tous mes plaisirs, car je l'aime plus que le ramier n'aime la jeune couvée qu'il réchauffe de ses ailes et de son amour. »

Tels étaient les vœux et les sentiments de la jeune Cananéenne, qui se laisse asservir par de terrestres désirs, sans chercher à les réprimer, car elle ne sait point encore que le culte du Seigneur demande un cœur plus épuré, dans

lequel l'amour de l'homme ne balance point celui du Créateur. Mais, au sein d'une nation idolâtre, c'était encore beaucoup que d'avoir su s'élever à la connaissance du vrai Dieu, de se dévouer avec joie et résignation au salut d'Israël, et de sacrifier une passion naissante à la sûreté de ses parents. Aussi l'Éternel la regarda-t-il avec complaisance, et du plus haut des cieux, où il réside dans un océan de lumière dont le soleil du monde n'est qu'une faible étincelle, il dit aux archanges qui l'entouraient dans un respectueux silence, en le couvrant de leurs ailes resplendissantes : « En vérité, voici celle que j'élèverai au-dessus de toutes les filles d'Israël, car elle m'a connu et m'a invoqué dans sa détresse; aussi je me suis approché d'elle, et je bénirai son hymen et les fruits de son hymen, qui donneront des rois à mon peuple et un sauveur au monde (1). »

---

(1) De l'hymen de Rahab naquit une fille du même nom qu'elle, qui épousa Salomon, fils de Naasson, et qui donna le jour à Booz, père d'Obed; Obed le fut de Jessé ou d'Isaï, et celui-ci eut pour fils le grand David, premier roi d'Israël, de la tribu de Juda, duquel descend, selon la chair, le Messie, fils de Dieu et médiateur de la nouvelle alliance. (*Histoire du peuple de Dieu*, t. 3, p. 46.)

FIN DU SECOND LIVRE.

# LIVRE TROISIÈME.

Ce fut par une protection divine qu'Horam et Issachar échappèrent à la rencontre des troupes qui les cherchaient dans les plaines de Jéricho, depuis Engalim, sur les bords du grand lac, jusqu'aux montagnes d'Éphrem, à l'orient d'Aï. Chaque fois qu'ils s'approchaient d'elles, Dieu les entourait d'une nuée épaisse; et, sous cet abri céleste, ils eurent bientôt gagné le torrent de Carith, qui sépare la vallée de Janoé des cavernes de Salim. Horam voulait le traverser, afin de s'éloigner davantage du danger; mais Issachar ne put se résoudre à le suivre. Il disait :

« Non, je ne quitterai pas la vallée; en restant ici je la verrai plus tôt, je saurai plus tôt que Rahab est sauvée. Allez, Horam, laissez-moi seul, ne risquons pas qu'on nous découvre tous deux, afin qu'un de nous du moins aille rassurer Israël. Faible enfant de Jacob, répartit Horam, est-ce donc ainsi que vous vous confiez dans le Tout-puissant? Doutez-vous donc que s'il veut sauver Rahab, tous les efforts des infidèles ne feront pas tomber un cheveu de sa tête? Celui qui nous a soustraits à la mort d'une manière si miraculeuse, n'aura-t-il pas le pouvoir

de fermer les yeux de l'impie sur les démarches de la fille de Canaan? Je vous ai vu plus résigné quand nous marchions vers Jéricho. Ah! je ne craignais alors que pour moi, répondit douloureusement Issachar; mais c'est pour nous que Rahab s'expose; l'aimable fille de Jéricho est en danger, et Issachar l'a abandonnée. Qui sait si maintenant des barbares ne l'arrachent pas de son asile pour la livrer à la vengeance du roi? Peut-être elle m'implore, et je ne l'entends pas. Ah! quand viendras-tu ici, fille charmante? Je vais monter sur le haut de la colline, au pied de ces oliviers sauvages, et là je jure de ne prendre ni repos, ni nourriture, jusqu'à l'instant où je t'apercevrai dans la plaine. Oh! quand je verrai tes regards timides se tourner autour de toi pour chercher Issachar, quand ta douce voix fera retentir les échos de son nom, et que tes pas légers se dirigeront vers le lieu d'où il te répondra, quels vœux lui restera-t-il à adresser au Seigneur? Est-ce bien vous que j'entends, s'écria Horam indigné? Quoi! l'amour d'une femme remplit tous les vœux d'un serviteur de Dieu? Aveuglé par une beauté fragile, qui bientôt ne sera que poudre, il oublie l'immortelle gloire promise à Israël! repentez-vous, Issachar; car l'Éternel est un Dieu jaloux, qui ne veut point qu'on lui préfère aucun objet ter-

restre ; craignez que votre folle passion n'excite son juste ressentiment, et que pour vous mieux punir, il ne le fasse tomber sur Rahab. O Éternel! prends pitié d'elle, et ne châtie que moi, s'écria Issachar dans un torrent d'amères douleurs ; si je t'ai offensé, ne la rends pas victime de mon égarement. Ah! si c'est un crime de vouloir l'amour de Rahab, frappe-moi, Seigneur, car nul ne fut plus coupable ni plus résolu à l'être toujours. Fille trop chérie ! ton image a pénétré jusque dans la moelle de mes os, et le sable d'Aram, que le soleil dévore, est moins brûlant que mon amour. Viens, hâte-toi, car ta présence peut seule calmer les transports de ma douleur et cette ardeur inconnue qui me consume comme les feux du midi flétrissent la fleur du désert. Adieu, je fuis, s'écria Horam en s'éloignant précipitamment ; je crains que le Seigneur, irrité de l'excès de ton délire, ne fasse tomber sa foudre sur ta tête, et n'engloutisse tout ce qui t'entoure. Je vais m'enfoncer dans les cavernes de Salim, jusqu'à ce que Rahab, fidèle à sa promesse, vienne nous donner les lumières qui doivent éclairer notre général ; je les recueillerai de sa bouche, et j'irai les porter au camp d'Israël ; et toi, si subjugué par le vil amour de la chair, enchaîné aux pieds de ta Cananéenne, tu refuses de rejoindre avec

moi les plaines de Moab, nos frères ne te regarderont plus que comme le violateur des ordres de Dieu, et t'abandonneront à sa vengeance. »

Il dit, et s'éloigna. Issachar ne s'en aperçut pas, à peine l'avait-il entendu; l'image de Rahab, empreinte dans son cœur, absorbait toutes ses pensées. Couché sur la terre humide durant la nuit entière, exposé tout le jour à l'ardeur du soleil, il oubliait de se nourrir, et négligeait de se cacher : sombre et rêveur, il parcourait en gémissant la riante vallée de Janoé, sans se reposer sous ses frais bocages, ni jouir de ses doux parfums; appelant sa bien-aimée, prêtant l'oreille au moindre bruit, le murmure des insectes et le balancement de l'herbe faisaient palpiter son cœur d'une espérance trompeuse, qui, en s'évanouissant, le livrait à une tristesse plus profonde encore. Tel le passereau solitaire exhale ses tendres plaintes sur le palmier où il attend sa compagne; depuis qu'il en est séparé, il ne chante plus, il néglige son plumage, il dédaigne la figue succulente et la datte sucrée; il languit, il mourra si ses amours lui sont ôtées. Eh! qui pourrait vivre sans aimer? tout ne vit-il pas d'amour dans la nature, depuis l'humble fleur dont l'astre du jour ouvre le sein, jusqu'aux brillants séraphins qui

brûlent éternellement pour Dieu, en chantant ses louanges autour de son trône?

Cependant, fidèle à sa parole, le troisième jour après le départ des deux Israélites, Rahab remplit une corbeille d'osier d'un quartier d'agneau rôti, d'un pain de fleur de farine, d'un vase de lait frais; et, la posant sur sa tête, elle s'achemine vers la retraite d'Issachar, instruite de ce qu'elle doit dire aux deux Hébreux. Mais sa conduite a excité les soupçons du roi; il l'a entourée d'espions qu'elle ignore et qui la suivent de loin : c'est donc elle qui va leur indiquer l'asile de son bien-aimé et le livrer à ses ennemis. O Éternel! c'est ainsi que tu permets à notre ignorance de nous pousser dans l'abîme, afin de nous convaincre que devant tous nos maux à nos erreurs, et notre salut à ta bonté, nous reportions vers toi seul ce tribut d'adoration et de reconnaissance que notre faiblesse est souvent prête à accorder aux créatures que tu as faites, et aux images taillées par nos mains.

Rahab est parvenue à l'entrée de la vallée de Janoé; elle s'avance à l'ombre des palmiers; elle parcourt des bosquets de myrtes et de grenadiers, dont les fleurs rouges s'effeuillent en passant sur sa blonde chevelure. Bientôt elle entend une marche précipitée, elle distingue des accents entrecoupés : « C'est lui, c'est lui,

dit-elle, c'est mon bien-aimé qui accourt; » et à cette douce pensée, son sein se gonfle et s'abaisse comme les ondes du ruisseau qu'agite la brise du matin! Issachar, éperdu de joie, la presse sur son cœur : « O fille de Jéricho! s'écrie-t-il, est-ce bien toi que je vois? Ta présence me rend à la vie; si tu avais tardé un jour de plus, Issachar allait mourir. Viens t'asseoir auprès de moi sur l'herbe fleurie : que mon amour te délasse. Voici des fruits préparés pour toi, manges-en, ma bien-aimée. Que tu es belle, ô Rahab! Le lis de la vallée est moins blanc que toi; tes lèvres sont plus fraîches que la rose de Janoé, et ton haleine plus suave que son parfum. Quand tu me regardes, mon cœur bat avec tant de violence qu'il me semble que je vais mourir; car tes yeux sont tendres comme ceux de la gazelle. Dis-moi que tu m'aimes; dis-le, répète-le sans cesse, que j'entende de ta bouche ces mots plus doux que le premier songe d'amour. Issachar, répondit-elle en rougissant, je t'aime, et le ciel m'est témoin que je ne lui demande d'autre bonheur que ton amour, et d'autre gloire que ton hymen; mais soumise aux lois du Seigneur, je ne veux approcher de toi que quand il l'aura permis. Jusque-là que nos caresses soient innocentes et pures comme celles que la chaste vierge reçoit de son père.

O la plus belle des filles! s'écria Issachar, que me demandes-tu? et comment pourrai-je t'obéir? Viens, pose ta tête sur ma poitrine; caches-y ta modeste rougeur, et enlace tes bras autour de moi, de même le lierre flexible s'attache au cèdre de la montagne. Non, non, reprit Rahab en le repoussant, je cours chercher Horam, c'est lui qui recevra les avis que le Seigneur me commande de donner à son peuple, et que tu refuses d'entendre. » Elle dit, et s'échappant, légère comme une biche, elle rase le gazon que son pied courbe à peine, tandis que le vent, en se jouant dans les plis de sa robe ondoyante, découvre de nouveaux charmes à Issachar qui la suit. Elle fait retentir la vallée du nom d'Horam.

De l'autre côté du torrent, Horam l'a entendu; il accourt, il paraît sur le haut d'une roche escarpée, dont la pointe domine à pic sur le Jourdain. La vue du sage ranime les forces de la jeune Cananéenne, et l'Éternel qu'elle implore, l'Éternel lui-même a doublé le courage de son cœur. Elle vole autour du rocher, le gravit légèrement, atteint bientôt le sommet où Horam l'attendait, et, en arrivant près de lui, tombe épuisée par la fatigue et le triomphe qu'elle vient de remporter sur sa propre faiblesse. Le grave Horam la soutient et lui dit : « Noble

et courageuse fille de Jéricho, votre salut est assuré, et malgré vos premières erreurs, votre gloire parviendra jusque dans la postérité la plus reculée, car vous avez résisté aux séductions de l'amour, pour marcher fidèlement dans la voie du seigneur. Maintenant, parlez, dites-nous ce qu'Israël peut espérer dans le siège qu'il médite; et vous, ajouta-t-il en prenant la main d'Issachar, écoutez avec respect les paroles qui vont sortir de sa bouche. »

Alors l'esprit de Dieu s'empara de Rahab, et elle dit : « Fils de Jacob, je connais que l'Éternel vous a donné tout ce vaste pays; c'est pour vous que fleurit notre vigne et que mûrissent nos moissons : aussi la terreur de votre nom a-t-elle saisi tous les Cananéens, et ils sont devenus lâches à cause de vous. Quand ils ont su que l'Éternel avait tari les eaux de la mer Rouge devant vous, et que vous aviez détruit les deux rois des Amorrhéens, à Sihon et à Hog, leur cœur s'est fondu, leur courage s'est évanoui, et ils sont tombés dans l'abattement. C'est pourquoi vous pouvez venir sans crainte, car le Seigneur vous livre les Cananéens; ils n'ont plus de sagesse pour se résoudre, ni de courage pour agir, et leurs faibles murailles ne pourront les défendre des armes d'Israël. Allez donc rassurer vos frères contre la multiplicité de leurs enne-

mis ; pour les vaincre, il leur suffira de se montrer. »

Rahab avait à peine achevé, que des cris affreux partirent du pied du rocher, et les espions du roi, armés de javelots et d'épées, se découvrirent tout à coup. Issachar, en voyant tous les chemins coupés, ne tremble que pour Rahab ; et, la pressant étroitement dans ses bras : « Fille de Canaan, lui dit-il, livre-toi à ma foi et à mon courage. En dépit de ces hommes, je puis t'emmener encore au camp d'Israël. Consens à abandonner ton pays : ne le veux-tu pas ? Ne délibère plus, Rahab, s'écria Horam, ta vie en dépend ; l'ennemi nous entoure, échappons à sa rage ; je vais t'ouvrir le chemin. » Et, sans se donner le temps d'achever, il s'élance le premier dans le Jourdain. « Me suivras-tu, ma bien-aimée, s'écrie vivement Issachar ? Je veux te sauver ; j'ai de la force pour tous deux. Voici les soldats qui approchent : nous n'avons plus qu'un instant ; si tu restes, je reste aussi, et je meurs avec toi. Fuis, Issachar, lui dit-elle, ils vont te saisir ; Israël t'attend, Dieu t'appelle : sauve-toi, je te suivrai. » Il jette un cri, se précipite dans le fleuve, repousse d'un bras les vagues qui veulent l'entraîner, et tend l'autre à Rahab. Elle s'avance sur le bord du roc ; déjà sa tête et son corps penchent vers l'abîme, elle

va tomber; mais les satellites du tyran, qui atteignent en ce moment le sommet du rocher, et qui tremblent de perdre leur dernière proie, crient en fureur : « Rahab, Rahab, souviens-toi de ton père. » A ce nom, la vertueuse Cananéenne frémit de son oubli, s'arrête, voit son sort, et n'hésite pas. Tombant à genoux sur la pointe du rocher, les mains élevées vers le ciel, elle offre sa vie à l'Éternel, jette un triste regard sur son amant qui se débat contre le fleuve, lui crie un dernier adieu, et tombe inanimée entre les mains des farouches soldats, qui la chargent de chaînes en la menaçant. Cependant Issachar, en la voyant disparaître sans pouvoir seulement tenter de la défendre, se sent percé d'une si violente douleur, qu'il pâlit, perd ses forces, et devient le jouet du fleuve impétueux. Mais le Tout-Puissant veille sur lui, et commande aux flots de le porter sur la rive orientale, où Horam l'attendait, et où, à force de soins, il parvient à le rendre à la vie.

L'infortuné Issachar arrive le lendemain au camp d'Israël, la chevelure en désordre, et l'œil étincelant d'une sombre fureur. A la vue de ses frères, il déchire ses vêtements, il se jette le visage contre terre, et couvre sa tête de poudre, il conte ses aventures et le sort de Rahab. Ce funeste récit excite l'indignation de toutes les tri-

bus; elles poussent des cris de vengeance, et demandent à Josué de les mener au secours de la libératrice d'Israël. Le saint général les écoute, les arrête, et leur répond : « Si Dieu veut que Rahab périsse, vos armes ne la sauveront pas; et, pour la délivrer, il n'a pas besoin de votre aide. Attendez donc pour combattre que l'Éternel ait parlé, et qu'il ne soit pas dit qu'Israël se soit armé pour une femme. J'irai donc seul, s'écrie impétueusement Issachar; car je le jure par le Dieu vivant, je ne la laisserai pas périr sans secours. » A ces mots, il se lève; une partie de Juda se range auprès de lui, impatiente de venger son injure. L'austère Horam lui-même, touché du sort de Rahab, s'avance à la tête d'Éphraïm. Josué, qui voit les enfants d'Israël prêts à se révolter contre lui, se prosterne devant eux dans la poussière, et s'écrie : « O Dieu! prends pitié de ton peuple, car il va t'abandonner et mériter ta colère. » Alors on entendit un grand bruit; l'Éternel tonna du haut des cieux, la terre s'émut et trembla, des nuées s'amoncelèrent auprès du tabernacle, semblables à un pavillon de ténèbres; et, de leur sein, une voix éclatante comme l'orage, fit entendre ces mots : « Approche-toi, Josué, et écoute ces paroles de l'Éternel, ton Dieu : Comme j'ai été avec Moïse, je serai aussi avec toi; que ces hommes-ci s'ar-

rêtent donc, te craignent et t'obéissent; que tout Israël, soumis et pénitent, se sanctifie aujourd'hui : demain je lui ferai voir des choses merveilleuses. Voici l'arche d'alliance du dominateur de toute la terre; elle va passer à travers le Jourdain, et les eaux se reculeront devant elle avec respect. » Dieu, ayant parlé ainsi, dissipa d'un souffle les tourbillons dont il était enveloppé; son visage parut comme une flamme ardente. Il étendit la main vers son peuple, qui demeurait le front attaché contre terre. Alors l'incrédulité et la rébellion abandonnèrent tous les cœurs; et l'Éternel ordonnant aux vastes cieux de venir à lui, ils s'abaissèrent pour le recevoir dans leur sein, et toutes les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait dit.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

# LIVRE QUATRIÈME.

Le lendemain, Josué, inspiré par l'Éternel, envoya des hérauts dans toute l'étendue du camp, annoncer aux douze tributs de se préparer, selon qu'il l'ordonnerait, pour la cérémonie du passage du fleuve, afin que la pompe solennelle et l'appareil magnifique présidassent au grand jour qui commençait. Les lévites, chargés de porter l'arche sacrée, ouvraient la marche, revêtus de longs habits de lin, le saint pontife, Éléazar marchait à leur tête. Autour d'eux, des cœurs de jeunes hommes et de jeunes filles chantaient des cantiques sacrés. Une foule innombrable de soldats, rangés en colonnes, à droite et à gauche du Saint des saints, remplissait un espace de quatre mille coudées; et, dans cet ordre admirable, Israël arriva tranquillement au bord du Jourdain.

C'était le temps où le fleuve grossissait par la fonte des neiges des montagnes du Liban; mais les lévites, loin d'être effrayés de son impétuosité, s'avancèrent sans crainte, chargés de leur précieux dépôt, et mirent le pied dans les eaux.

A l'instant, celles qui venaient de la source s'arrêtèrent et s'accumulèrent en une haute

montagne, qu'on apercevait de la ville d'Adom, tandis que les eaux inférieures continuèrent à rouler vers leur embouchure, et laissèrent un espace vide depuis le lac Asphaltite jusqu'au lieu où l'arche s'était arrêtée, tandis que tout le peuple traversait le fleuve.

Tout ceci se passait à la vue de Jéricho, sous les yeux des fils de Moab, d'Ammon, et de Cham, sans qu'aucun osât troubler cette sainte marche. Le même Dieu qui avait suspendu les eaux du Jourdain, remplissait les infidèles d'une vive frayeur; et les Israélites, environnés de nations belliqueuses et jalouses, agissaient avec la même sécurité que s'ils eussent fait chez eux les préparatifs d'un triomphe ou d'une fête religieuse. Dès que le peuple fut passé sur la rive occidentale, tandis que l'arche était encore au milieu du fleuve, Issachar éleva la voix, et demanda qu'on marchât droit à la ville; mais Josué s'opposa encore à son désir. « O mon fils! lui dit-il, tu viens d'être témoin de ce que peut l'Éternel pour ceux qui se fient à sa parole; s'il t'a promis Rahab pour épouse, il saura te la conserver. Mais Israël n'avancera pas vers la plaine avant d'avoir dressé un monument en signe de reconnaissance du prodige que Dieu vient d'opérer en sa faveur, afin que dans les siècles après nous, quand nos enfants

interrogeront leurs pères, et leur diront : Que signifient ces pierres-ci? ils puissent leur répondre : Quand Israël vint s'emparer de l'héritage qui lui était destiné, Dieu fit tarir les eaux du Jourdain devant lui, afin que tous les peuples de la terre reconnussent que la main de l'Éternel est forte, et que lui seul est le vrai Dieu du ciel. Viens, Issachar, prie avec tes frères, et offre ta résignation au Seigneur; elle sera plus efficace que tes armes; car l'Éternel est un Dieu de bonté, qui n'afflige ses enfants sur la terre, que pour leur épargner un jour un châtiment plus terrible. » Issachar, vaincu par l'ascendant de Josué, se soumit et s'humilia devant le Seigneur; mais le soir, quand le sacrifice fut achevé, tandis que tous les Hébreux reposaient dans le camp de Galgal, il sortit dans la plaine, et s'avança seul vers Jéricho.

Si les portes de la ville eussent été ouvertes, Issachar eût bravé tous les dangers pour pénétrer jusqu'à sa bien-aimée; mais la vue des Israélites avait causé tant de frayeur aux habitants de Jéricho, qu'ils se tenaient soigneusement enfermés dans leurs murs, et il n'y avait personne qui en sortît ni qui y entrât. Le jeune Israélite, voyant cela, fut s'asseoir sous le rempart, au pied de l'éminence où la maison de Rahab était située; et, levant les yeux vers

cette fenêtre par laquelle il avait fui avec Horam, il aperçut le cordon pourpre. Aussitôt l'allégresse s'empara de son cœur, et sa bouche l'exprima ainsi : « Elle vit encore, puisqu'elle a placé autour de la maison le signe convenu entre nous. Quelle autre main l'eût pu faire ! Sans doute Rahab respire tout près d'ici. » Et il écoutait s'il n'entendait pas la voix de sa bien-aimée ; mais il n'entendait rien, car on était au milieu de la nuit, et tout dormait sur la terre. « Tu dors, ô la plus belle des femmes, tandis que mon cœur veille, que ma tête est pleine de rosée, et mes habits trempés de l'humidité de la nuit. Mais voici la voix de ton bien-aimé qui crie à ta porte : ne te montreras-tu pas, mon épouse, ma sœur ? me laisseras-tu languir seul dans la solitude de la nuit ? Comme le cerf altéré cherche l'eau des fontaines, ainsi mon cœur te désire, ô Rahab ! mais si tu tardes à paraître, tu me chercheras en vain ; tu ne me trouveras plus, car j'entends le bruit de la ronde par la ville, et si la garde des murailles m'apercevait, elle saisirait celui que tu aimes, et il ne pourrait plus te presser dans ses bras, ni recevoir tes baisers plus doux que le miel, et parfumés comme la myrrhe. Adieu, ma bien-aimée, adieu. Quand l'Éternel des armées permettra qu'Israël entre dans Jéricho, j'abandon-

nerai le riche butin, les vases d'or et les vêtements de pourpre; je ne demanderai que toi, je ne veux que toi. A tes côtés, quand ta bouche me sourira avec tendresse, je serai plus riche que les plus puissants monarques; car tu es belle comme le grenadier en fleur, ta taille est semblable à un palmier, tes vêtements exhalent l'odeur exquise des cèdres, et ton amour est délicieux à mon cœur. Fille tant aimée! quand jouirai-je de ta présence et de tes regards? Oh! qu'il vienne, qu'il vienne le jour où, recevant ta main des mains de l'Éternel, je pourrai te nommer mon épouse à la face de tout Israël, et t'emmener dans l'enfoncement des lieux escarpés, là où fleurit le muguet de la vallée, et où on n'entend que le chant de la tourterelle amoureuse! » Ainsi, durant toute la nuit, se plaint le tendre Issachar. Mais à peine voit-on l'aube commencer à blanchir la pointe du mont Hébal, qu'il retourne vers le camp de Galgal. C'est dans ce jour qu'il sait qu'Israël doit marcher contre Jéricho, et qu'il espère retrouver sa bien-aimée. Mais l'Éternel, qui se joue des vaines espérances de l'homme, en a ordonné autrement : en ce jour, il voulut élever davantage son serviteur Josué aux yeux de tout Israël, afin qu'il fût craint comme Moïse l'avait été pendant sa vie; et il lui communiqua sa parole une seconde

fois, disant : « Regarde, j'ai livré en tes mains Jéricho, son roi et ses hommes forts et vaillants : vous tous donc, gens de guerre, vous ferez le tour de la ville pendant six jours, et sept sacrificateurs porteront sept corps de béliers devant l'arche ; mais le septième jour, qui est celui du sabbat, vous ferez sept fois le tour de la ville, et les sacrificateurs sonneront du cor : aussitôt le peuple jettera de grands cris de joie, la muraille de la ville tombera, et tout le peuple montera vis-à-vis de soi. »

Quand l'Éternel parlait, Issachar n'eût osé désobéir ; et quoique les sept jours qu'il fallait encore attendre pour entrer dans Jéricho, pesassent sur sa poitrine comme la lourde pierre détachée du rocher, cependant il plia son cœur à la volonté du Très-Haut ; et durant tout le jour, prosterné devant son tabernacle, les yeux noyés de larmes et les cheveux souillés de poussière, il l'invoquait ainsi : « O Éternel ! écoute ma prière, et que mon cri aille jusqu'à toi ; châtie l'iniquité des superbes, mais sauve ton humble servante de leur malice, afin qu'elle puisse te bénir et chanter tes louanges à la tête des filles d'Israël, tandis que je la couronnerai des roses nuptiales sur Jericho en cendres. » Dieu entendit et reçut le vœu du jeune Israélite, et quand le septième jour fut venu et que tout

Israël, levé avant l'aurore, eut fait sept fois le tour de la ville, que les sacrificateurs qui portaient la sainte arche eurent sonné du cor, et que Josué, en voyant tomber les murs de la ville, eut dit au peuple : *Réjouis-toi, Israël, car le Seigneur t'a livré Jéricho*, l'impétueux Issachar s'élança un des premiers au milieu des débris roulants et des pierres écroulées, et traversa les rues de Jéricho en criant à haute voix : *Rahab! Rahab!* Il courut à la maison de sa bien-aimée; tous ses parents y étaient réunis, mais elle n'était point avec eux. Son vénérable père, vêtu d'un sac, la tête couverte de cendres, versant de grosses larmes, lui dit : « Ils ont enlevé ma fille pour la sacrifier à leur Dieu. Depuis deux jours et deux nuits je prie le vôtre de venir la sauver; s'il exauce ma prière, je m'attacherai à jamais à sa loi. » A ces mots, le cœur d'Issachar fut agité comme les arbres des forêts que le vent ébranle : éperdu, il court au temple de Baal, les portes en sont déjà brisées, et les ornements dispersés çà et là : les colonnes de jaspe roulent à ses pieds; des vases d'or et d'argent, incrustés de topazes, de sardoines, de chrysolites et de saphirs, et remplis des aromates les plus exquis, des vêtements de fin lin d'Égypte travaillés en broderies, des tapis de pourpre de Tyr sont étendus sous ses yeux; il

foule aux pieds ces richesses, il les dédaigne, ou plutôt il ne les voit pas : sa bien-aimée seule occupe sa pensée. Il appelle Rahab, et Rahab ne répond pas. Dans sa douleur, il se frappe la poitrine, et se jette la face contre terre, en versant des pleurs que l'amour et la rage lui arrachent également. Tout à coup, Issachar croit distinguer des gémissements étouffés; il court de ce coté, et arrive jusqu'au fond du temple, où l'idole de Baal, caché dans un sanctuaire fermé, se dérobe à tous les yeux. Par-delà cette enceinte, l'Israélite a reconnu la voix de Rahab; le désespoir lui prête des forces, il brise les portes, renverse tous les obstacles, et aperçoit sa bien-aimée aux pieds de l'idole, les cheveux épars, le sein découvert, six prêtres de Baal, armés de glaives, sont prêts à lui arracher la vie.

A cette vue, Issachar jette un cri terrible qui retentit dans tout le temple, et porte le trouble et l'effroi dans l'âme des sacrificateurs. Ils s'arrêtent interdits; mais bientôt, confus de s'être laissés effrayer par un seul homme, ils veulent achever leur sacrifice : c'est en vain qu'ils le tentent, le couteau mollit contre le sein de Rahab, et leurs bras se raidissent comme enchaînés par une puissance supérieure. Ce prodige achève de les abattre, ils défaillent et tombent sans

force. Issachar lève son fer pour les immoler, mais la douce Rahab le retient et lui dit : « O mon bien-aimé! si l'Éternel a ordonné que ces hommes soient mis à mort, laisse remplir ce funeste soin à tes frères, mais toi, ne souille point tes mains généreuses du sang d'un ennemi vaincu; sois clément après la victoire, comme terrible pendant le combat. Viens, Issachar, éloignons-nous du carnage; qu'il ne soit pas dit que l'époux de Rahab ait un cœur endurci aux cris des misérables. » Quoiqu'Issachar sache bien que Dieu a ordonné aux Israélites d'exterminer tous les infidèles, et que les épargner soit lui désobéir, néanmoins il cède au vœu de sa bien-aimée et jette son glaive loin de lui. « Que ton parler est gracieux! fille de Canaan, lui dit-il, tes lèvres distillent le miel. Viens avec moi, sortons de Jéricho, montons sur la colline nous asseoir sous la vigne en fleur; là tu me donneras tes amours. » Il dit; et tandis que les Hébreux poursuivent et écrasent les malheureux habitants de Jéricho, Rahab, appuyée sur son bien-aimé, fuit cette scène de sang et de désolation. Cependant elle aperçoit de loin les torrents de fumée qui s'élèvent de l'effroyable incendie de Jéricho, et pleure sur ses frères. « Hélas! dit-elle, je fus coupable comme eux, que ne se sont-ils repentis comme moi? Éter-

nel, pourquoi ta grâce n'est-elle tombée que sur ma tête? que n'as-tu aussi disposé leur cœur à t'entendre? ils vivraient encore, et ton nom serait grand parmi eux. Qu'oses-tu dire, fille de Canaan? s'écrie Issachar; murmures-tu contre le Seigneur? Non, dit-elle, je suis soumise à ses terribles arrêts; mais mes entrailles s'émeuvent aux cris de ces infortunés, et s'il avait voulu les racheter du péché, ils l'eussent adoré sans doute. — Prends garde, Rahab, ce n'est pas à nous qu'appartient de juger l'Éternel; s'il a condamné tous les fils de Canaan à la mort, quiconque les sauverait serait coupable. Eh! tu vois bien que je ne les sauve pas, s'écria la jeune Cananéenne en pleurant, mais Dieu n'a pas défendu de les plaindre. Ne t'étonne pas, Issachar, si je m'attendris plus que toi sur leur sort : le pécheur doit compatir davantage à des fautes qu'il partagea, que le juste qui en fut toujours exempt. Viens, viens, ma bien-aimée, reprit Issachar en la pressant dans ses bras; que mes lèvres recueillent les larmes qui coulent sur tes joues, comme le soleil pompe la rosée qui tremble sur la fleur naissante. Combien le jour me semble plus beau quand je le vois avec toi, ô Rahab! si je touche seulement ta main, je me sens frémir, car ta peau est douce comme le duvet de la colombe et parfumée comme le

baume de Ségor; et quand je te presse sur mon cœur, il s'embrase de flammes si ardentes, que les eaux de la grande mer ne pourraient les éteindre. Ah! que le grand Pharaon vienne, et m'offre tous ses trésors pour ton amour, je lui dirais : Remporte tes trésors, puissant monarque; tu n'en as point qui valent le cœur de Rahab. Mon bien-aimé, répondit-elle en le repoussant doucement, regarde comme les vengeances de Dieu sont terribles! craignons de les attirer sur nous, si je recevais tes caresses avant de m'être purifiée dans son temple des souillures de l'idolâtrie. Éloigne-toi d'auprès de moi, Issachar; demain je serai ton épouse, mais aujourd'hui je ne suis encore que ta sœur. Mon bien-aimé, ce jour-ci ne doit pas être un jour de bonheur : ah! qu'il en pût être un de miséricorde! que nos prières réunies puissent obtenir du Très-Haut la grâce d'un seul pécheur! A l'heure de la mort, ce souvenir ne serait-il pas plus consolant à nos âmes défaillantes, que celui des plus douces voluptés? » Issachar, touché des paroles de Rahab, triomphe de ses désirs, et se prosterne avec elle devant l'Éternel. Ils passent la nuit l'un auprès de l'autre en prières et en invocations; et Dieu, satisfait de voir ce jeune homme et cette jeune fille, à l'aurore de leur vie et unis par le même amour,

donner de pareils instants à la charité et à la religion, écouta favorablement leurs vœux. « A cause d'eux, dit-il, je sauverai une partie de Canaan; Caphira et Béroth trouveront grâce devant moi, et les Gabaonites seront appelés heureux et sages par toutes les nations de la terre. » Dieu dit, et son esprit descendit sur Gabaon, et Gabaon fut sauvé.

Le lendemain, sur les débris fumants de Jéricho, Josué fait apprêter la fête de l'hymen. Issachar, tenant par la main sa bien-aimée Rahab, vêtue de laine blanche et couronnée de roses, la montre à tout Israël, qui la couvre d'applaudissements et de bénédictions. Elle baisse vers la terre ses modestes regards; son cœur est plein d'humilité et son maintien plein d'innocence. Cependant des miliers de mains s'occupent à élever des colonnes de cèdre, on y suspend des draperies écarlates bordées de turquoises; on allume des parfums exquis dans des vases richement sculptés; et au milieu des torrents d'encens qui fument sur cet autel que la piété construit à la hâte, Josué dépose l'arche d'alliance et bénit l'union d'Issachar et de Rahab. L'huile, le miel et le lait coulent à grands flots dans des coupes d'or et d'ivoire. Le peuple boit, se réjouit et loue le Seigneur. Deux chœurs chantent et se répondent : l'un est

composé des guerriers d'Israël armés de leurs piques étincelantes et de leurs formidables épées; l'autre est celui des vierges vêtues de fin lin et couronnées de fleurs des champs. « O Éternel! que ton pouvoir est terrible, disent les premiers! tu donnes la victoire à ton peuple, et les infidèles s'évanouissent devant ton nom, comme l'ombre légère se dissipe à l'approche du jour. Que ta miséricorde est grande, Seigneur! reprend le chœur des vierges; car tu as tiré la fille de Canaan du péché, et l'as élevée au premier rang parmi nous, afin de montrer aux impies qu'un repentir sincère trouve toujours grâce devant toi. O Dieu fort! reprennent à leur tour les guerriers, témoins de ta toute-puissance, la crainte de ton nom sera toujours présente à nos yeux. Témoins de ta bonté, répond le chœur des vierges, ton amour vivra à jamais dans nos cœurs. ».

Ces chants religieux qu'accompagnent l'orgue mélodieux, la cymbale bruyante et les harpes divines, retentissent dans la vallée d'Harcor, et sont répétés par les échos du mont Éphrem. Ils se prolongent jusqu'au soir; mais quand la nuit vint jeter son manteau d'ébène sur toute la création, Israël rentra dans le silence, les vierges se retirèrent sous la tente de leurs mères, le sommeil s'approcha de la couche des

fils de Jacob, pour les délasser de leurs rudes travaux; et Rahab, sur un lit de mousse, de violettes et de muguet, n'ayant pour ornement que sa beauté, pour voile que sa pudeur, et pour pavillon que le ciel, apprit dans les bras d'Issachar que les seuls plaisirs vrais sont ceux qu'embellit l'innocence, que permet le devoir et que consacrent à jamais des serments prononcés au pied des autels du Seigneur.

FIN




CE